

ENTRE L'OR ET LA POUSSIÈRE

Ecrit par

Andrea Dalva

Ce récit est une œuvre de fiction.

Par conséquent, toute ressemblance avec
des situations réelles, des lieux ou des
personnes existantes ou ayant existé ne
saurait être que fortuite.

CHAPITRE UN

MATOAKA

Nous n'étions pas nés là-bas, cependant, nous avons appris à connaître les montagnes et nous les désignons par le nom de « *Sha-Kon-O-Hey* ».

Elles étaient perdues entre la Caroline du Nord et le Tennessee, et préféraient s'étendre sur la terre que de prendre de la place dans le ciel. Excepté quelques sommets élevés, les reliefs s'étiraient le plus possible d'est en ouest, comme pétris par les mains d'un géant. La terre creusait des vallées et édifiait des monts irréguliers. Un épais manteau de végétation recouvrait les lieux, cependant dominés par une brume aux reflets bleus qui se propageait entre les arbres. D'aucuns la comparaient à des milliers de tentacules vaporeux, créant des spectres de fumées qui flottaient au-dessus du sol. Si cela plongeait les lieux dans une atmosphère inquiétante, c'était aussi à cela que nous devons le fameux qualificatif Cherokee, se traduisant par la *Terre de la Fumée Bleue*. Cette chaîne de montagnes rejoignait un amoncellement plus étendu, connu sous l'appellation des Appalaches, barrant l'Est Américain d'une ligne presque verticale sur la carte. En ce qui me concernait, en revanche, *Sha-Kon-O-Hey* en était le fragment le plus important, même si le nom le plus commun qu'on lui prêtait était les *Great Smoky Mountains*. Plusieurs histoires entouraient ses sommets et l'une d'entre elle m'interpellait particulièrement. Celle de *Atagahi*, le *Lac Enchanté*.

« La tradition veut que quelque part, profondément caché dans les Montagnes Embrumées, se trouve un lac qui constitue un refuge pour tous les animaux. Qu'ils soient petits ou grands, de la minuscule salamandre à l'ours géant, le lac les protège et les abreuve à volonté. *Atagahi* est généralement invisible aux yeux des humains. Il peut cependant se révéler à un cœur pur n'ayant aucune intention de chasser les créatures préservées. » C'était ce que disait mon père, bien que je ne sois pas certaine de la dernière partie. Le Grand Esprit seul savait que mon cœur n'était pas si pur que ça.

« Tu es quoi ? Choctaw ? »

-Cherokee, ai-je répondu.

-Vraiment ? De quel clan ? »

Détournant le regard de mon panier tressé, je l'ai reporté sur mon interlocuteur. Peu de blancs avaient conscience qu'il existait une organisation de quelle sorte au sein de notre tribu. Ou peut-être préféraient-ils l'ignorer. Néanmoins, cette connaissance m'a rendu plus attentive au garçon. Je l'avais déjà aperçu à plusieurs reprises dans les bois. Ces forêts lui étaient aussi étrangères qu'à moi.

Depuis peu, mon peuple avait été amené à s'intégrer aux nouvelles lois venues d'Europe et s'était brisé en deux. Une majorité avait vendu leurs terres et été forcée de rejoindre Oklahoma. Une traversée des plus mortelles où les conditions humaines s'étaient révélées si banales que les pertes avaient été innombrables. Ce traumatisme perdurait encore longtemps dans les années sous le nom du Sentier des Larmes. Une autre fraction, cependant, avait trouvé refuge dans les montagnes. J'en faisais partie. Nous avions apprivoisé ces lieux, comptant seize sommets, souvent nappés de fumée et des arbres vieux de plusieurs millénaires.

Si j'avais craint qu'en quittant ma terre natale pour rejoindre les montagnes, les avertissements de mes ancêtres ne m'apparaissent moins évidents à déchiffrer, je me trompais. Les mots demeuraient étranges et les raisons, opaques, mais dans le silence des forêts anciennes, la nature hurlait dans mes oreilles, au point que ma concentration me déserte régulièrement.

Ainsi, le garçon m'observait toujours.

« Le Clan Bird, ai-je dit dans sa langue.

-Anitsisqwa. » a-t-il traduit dans la mienne.

Son accent était terrible. Le mien devait être aussi cassant en anglais, cependant.

J'ai penché la tête sur le côté ;

« Quel est ton nom ?

-Je suis Roland. Roland Barney, s'est-il présenté en me tendant la main.

-Tu es le fils du Lord. » ai-je fait en retroussant le nez.

Il a attendu une minute, le bras toujours en suspens, puis a retiré sa main.

« C'est exact. »

Lorsque mes yeux se sont ouverts, je suis revenue onze ans plus tard. J'avais vaguement conscience des choses qui m'entouraient. La fumée s'échappait des braises. Waneta, mon cheval, m'observait à quelques mètres. Mais mon esprit était encore plongé dans les méandres du sommeil et de ce souvenir qui avait traversé les années et les kilomètres depuis les lointaines montagnes des Appalaches. Ce n'était pas seulement par nostalgie que mon attention s'y attardait, mais surtout parce que la première chose que nous apprenions chez les *Anitsisqwa*, était que les rêves n'étaient jamais de simples rêves. Et si l'objectif de Roland Barney était d'atteindre la côte Pacifique, il avait effectué un sacré détour pour se retrouver aussi haut dans le nord du territoire.

Secouant la tête pour m'éclaircir l'esprit, je me suis finalement levée, étirant ainsi mon corps courbaturé. J'ai ensuite extrait quelques racines séchées de ma sacoche, les grignotant tranquillement. Waneta m'observait en clignant des yeux. C'était un bon cheval, attribué par ma tribu pour mon périple. Ce dernier portait le poil court et brun, ainsi qu'un esprit particulièrement instinctif et des réflexes qui lui restaient de sa vie sauvage. Mastiquant les racines, je lui en ai délaissé quelques-unes à mâchonner. Nous avons tous les deux contemplé, en silence, la nuit qui s'estompait à peine sur la plaine.

Nous avons ensuite repris la route, alors que les dernières traces de l'obscurité étaient emportées par le soleil. Ce dernier se levait dans notre dos, rendant nos ombres sur la terre aride d'autant plus impressionnantes. Il arrivait à son zénith lorsque nous avons enfin atteint Deadwood.

En remontant lentement la rue principale, Waneta, au pas, a dépassé des maisons aux charpentes apparentes, côtoyant des fondations à peine terminées. Des outils de constructions traînaient dans la poussière. Les lieux se révélaient vides, démontrant l'importance de la pitance pour n'importe quel travailleur. Je me suis arrêtée près d'une barrière où s'alignaient plusieurs montures, dont les propriétaires étaient probablement rassemblés dans le Saloon.

Waneta s'est positionné à côté. J'en suis descendue, murmurant quelques mots à son oreille quand j'ai perçu une ombre dans mon dos.

« Beau mustang ! » a ensuite lancé une voix.

Je me suis lentement retournée.

Roland était accoudé à la barrière. Il portait sa sempiternelle chemise, le gilet en cuir sans manche par-dessus et un pantalon à franges. Sa tenue était complétée par des bottes à éperons et une ceinture munie de deux holsters, dans lesquels reposaient ses armes. Son visage était à moitié camouflé par le chapeau à rebords qui recouvrait son crâne. Il m'a adressé un petit signe de tête et a ajouté ;

« Et sublime couvre-chef. »

J'ai plissé les yeux, réaffirmant la prise de mon propre chapeau sur ma tête.

« Je n'aurais jamais pensé te trouver dans les environs... a-t-il continué en reniflant. Les montagnes, c'est plus à l'Est.

-Toi non plus, ai-je répliqué. L'or, c'est plus à l'Ouest. »

Il a eu un sourire, puis s'est redressé :

« Tu portes la tresse maintenant ? »

J'ai haussé les épaules. J'avais grandi. Les pouces coincés dans sa ceinture, comme si ce geste le rendait plus sûr de lui, Roland s'est approché, déroulant d'une voix traînante ;

« Qu'est-ce qui amène la Royauté des Cherokees si loin des Appalaches ? »

-Royauté... » ai-je répété avant de cracher à ses pieds.

Il a reculé lentement, levant les mains en l'air, en signe de reddition.

« Matoaka porte toujours aussi mal son nom, a-t-il laissé échapper dans un rire.

-Et l'âme de Roland Barney n'a-t-elle pas encore été emportée par la fièvre de l'or ? »

Grimaçant, Roland a baissé les mains ;

« Cela demeure effectivement mon objectif principal. »

Acquiesçant, je n'ai rien ajouté. Nous sommes restés un instant silencieux, face à cette rencontre des plus imprévisibles, puis j'ai désigné le Saloon de la tête.

« Si tu veux bien m'excuser, *Waneta* a fait un long voyage. Il a besoin de boire. Et moi aussi. »

J'ai activé la pompe à côté de l'abreuvoir. L'eau en a jailli, remplissant l'écuelle dédiée aux chevaux. Les autres montures ont eu l'air tout aussi ravie d'être servie et je me suis demandée quel cavalier digne de ce nom ne prenait pas soin de son cheval, avant de remplir ses propres besoins.

« *Waneta*... a répété pensivement Roland. Désolé, depuis que je suis dans les Plaines, je suis rouillé en *wiyot*... Cela désignerait-il un cheval de bataille ?

-Faire semblant d'être stupide ne te fera pas gagner mes faveurs, Roland. »

Me penchant près de *Waneta*, j'ai promis à travers mes chuchotements être rapidement de retour, tout en précisant qu'il était préférable qu'il reste ici.

« Toujours pas de selle, ni de bride à ce que je vois ? » a glissé Roland en désignant la croupe.

-Tu l'as dit toi-même, ai-je reniflé en m'écartant pour m'approcher du Saloon. C'est un mustang. Un cheval sauvage. »

Roland, dans mon dos, a alors lancé :

« Tu ne vas quand même pas entrer ? »

Je me suis arrêtée, tournant sur moi-même pour lui faire face. La contenance de Roland ne paraissait plus aussi éclatante et ses yeux étaient devenus sérieux.

« J'ai soif, ai-je répliqué.

-Tu es Indienne et... »

Il semblait chercher ses mots.

« Et c'est rempli d'hommes blancs ? ai-je terminé avec un rictus.

-D'hommes armés, a-t-il rectifié. De cowboys. »

Mon sourire s'est agrandi :

« Parce que tu crois que j'ai rencontré quel type de personne en traversant les Grandes Plaines ? »

Sans lui laisser le temps de répliquer, j'ai poussé les portes à double battant, pénétrant dans le Saloon.

Je ne pensais pas que ce geste le mènerait à la potence.

ROLAND

Quelques décennies plus tôt, l'achat de la Louisiane avait déjà facilité les transports et les rotations dans l'Ouest sauvage, mais depuis que le gamin James Marshall avait découvert une pépite d'or dans un ruisseau de Californie l'année dernière, c'était l'espoir d'une richesse démesurée qui motivait à présent un nombre croissant de personnes à braver les épreuves du désert. Ainsi, quelques hameaux fleurissaient deçà et là dans les étendues arides et les prairies sèches, tels que Deadwood. Je m'y suis retrouvé durant le printemps 49. Deadwood n'était pas encore une ville, même pas un village, mais si on ne la trouvait sur aucune carte, en ce temps-là, dans l'inconscient des *vaqueros*, elle avait déjà acquis la réputation d'un endroit où se faire oublier. Cet endroit était, à cette époque, destiné à devenir un repère de hors-la-loi. Prisée pour ses forêts et sa proximité avec les Badlands, la région était également occupée par différents peuples Sioux.

Il y a encore quelques mois, je sortais tout juste de l'Arkansas où des villes s'éparpillaient et grandissaient, grignotant la terre vierge. Dénichant une place dans une caravane, je m'étais ainsi préparé à une entrée rude dans le désert. Mais l'avancée du groupe demeurait trop lente, et mon impatience s'effritait tandis que je trimais à la vaisselle pour payer mon trajet. Lors d'un arrêt dans la petite concave de Blood Creek, un éleveur de vache du nom de Pete Clanton m'avait accosté.

Ce dernier avait vu le bétail de son *rancheros* devenir très prisé et cherchait quelques cowboys pour l'accompagner dans son périple afin de remettre une petite commande au Shérif de Deadwood. Je m'étais proposé pour le boulot, à la condition d'être payé avec un cheval. Clanton était d'accord.

Un cheval coûtait 300 unités, autrement dit, une somme colossale que je ne possédais pas, mais le trajet de Blood Creek jusqu'à Deadwood, pour remonter toute la verticale des Terres Sans lois, valait bien une telle récompense. Il s'est révélé que le troupeau à guider n'était pas très grand ; le Shérif de Deadwood avait pour ambition de faire paître les vaches dans les environs de Black Hills afin d'intensifier l'élevage et d'amplifier la prestance de sa ville poussièreuse. On n'attirait pas toujours les habitants les plus riches avec le gibier des trappeurs. Le Shérif voulait de la viande de qualité.

Mais en employant cinq cowboys, Clanton n'avait pas tant anticipé les difficultés du troupeau pendant la traversée, que les revers des embuscades de bandits et de peaux rouges. C'était là qu'il m'avait trouvé une utilité.

« Tu parles le Sioux ? »

-Pas exactement... c'est un dialecte algonquien, mais j'ai appris quelques souches diversifiées en voyageant. »

Comme son regard était vide, j'avais développé ;

« Vous savez, on trouve pas mal de Cherokees au Tennessee, mais aussi les Creeks, les Chicachas, et la Virginie possède un accent plus poussé et délicat entre les Monacan, les Rappahannock, les Eastern et...

-Oui, oui. Tu parles l'indien, parfait. Tu viens avec nous. »

C'était cette conversation qui m'avait mené jusqu'à Deadwood. Nous avions atteint la destination il y a quelques jours à peine. Petite bourgade plantée sur une plaine aride, au milieu des collines prospères en sapins et prédisant une abondance de rats laveurs et de rennes. Également quelques ours, sans doute. Atteindre cette terre fertile était d'un grand soulagement à la sortie du désert. Dans les Amériques, l'économie se réduisait aux gibiers potentiels que nous pouvions trouver dans les environs. Quant à la politique, elle se cantonnait à l'entente entre visages blancs et peaux-rouges.

Les blancs n'avaient que peu de patience pour les peaux rouges. J'en avais déjà eu conscience en Virginie, et dans ses alentours, bien sûr, mais là-bas, la culture européenne avait déjà absorbé une grande partie de l'ethnie native. L'espoir s'était éteint, malgré encore quelques accès de violences, de temps à autre, lorsqu'une brise venait raviver les braises d'une révolte. Mais au-delà des terres civilisées, c'était encore la guerre des territoires et l'espoir demeurait aussi vif qu'un brasier.

Ici, la violence était sans égale.

Des deux côtés, on tuait avant de parler.

Bien que je possédais davantage de culture native que la plupart de mes pairs, j'avais remarqué qu'au nord-est, nombreux étaient les érudits qui faisaient la différence entre les multiples tribus algonquiennes. Mais dans les Terres Désertiques, qu'ils soient Apaches, Comanche, Crow, tous les indiens étaient des Sioux. Or, la définition littérale qui se traduisait par *serpent* démontrait bien tout le mal que les blancs en pensaient. C'était pour cette raison que mon cœur battait bien trop rapidement en suivant Matoaka à l'intérieur du Saloon. Cette dernière portait une tunique brune, ornée de symboles rouges, à laquelle étaient accrochées quelques franges. Une longue tresse noire se balançait dans son dos. Elle était plus grande que la dernière fois où je l'avais vu. Au-delà de sa tenue traditionnelle indienne, elle portait sur le crâne un chapeau de cowboy ainsi que de vieilles bottes européennes, chaussées aux pieds. Une besace dépareillée pendait à son épaule.

Après une vague tension, les clients du Saloon ont pris sur eux pour récupérer le fil de leurs conversations et ignorer la présence intempestive. Je suis passé devant Matoaka pendant qu'elle s'approchait du comptoir et me suis dirigé vers le boxe où étaient déjà attablés mes camarades de voyage ainsi que le reste de ma pinte.

À travers le bruit, nous pouvions distinguer certains sujets, et ceux-ci se concentraient principalement sur la santé des troupeaux et les problèmes qui pouvaient l'entraver. L'année précédente avait connu une sécheresse sans pareille, et on craignait qu'elle ne se répète. On discutait de la maladie, la rumeur courant que les vaches d'un homme seraient toutes tombées comme des mouches en l'espace de trois semaines. Et on parlait aussi de l'or.

« Dans cinquante ans, avec ces chemins de fer, on aura plus besoin de cowboys pour acheminer le bétail, disait l'un.

-Faudra penser à se remanier.

-J'irais peut-être faire un tour du côté du Pacifique. Paraît que les gens se font une fortune là-bas.

-Alors pourquoi n'y es-tu pas déjà ? Parce que tu sais que ce sont des foutaises. »

Un autre a renchéri ;

« On en a vu des *hobos* dans le coin, qui débarquaient à peine sur le Continent, qui ont traversé tout le pays et qui sont sûrement encore pauvres à l'heure qu'il est.

-Et certains sont riches comme Crésus, maintenant.

-Peut-être qu'il faudrait creuser à Deadwood ? » ai-je lancé.

Pete Clanton a levé un sourcil. J'ai haussé les épaules.

« Qui sait ? Peut-être que de l'or repose sous nos pieds à cet instant précis ? »

Un camarade m'a tapé dans le dos en riant ;

« Une bêtise après l'autre, Barney. Tu dis une bêtise après l'autre ! »

Entre temps, malgré une certaine réticence de la part du tavernier, Matoaka avait été servi d'une pinte et était allée se trouver un boxe vide, dans le fond du Saloon.

C'était un très mauvais endroit. Elle n'avait aucun moyen d'échappatoire de ce côté-là. Elle aurait dû s'installer près de la porte. J'ai compté les secondes et il n'en a fallu qu'une dizaine pour qu'un cowboy ne se lève et ne se dirige dans sa direction, une pinte à la main.

« Besoin de compagnie ? » a-t-il demandé et sans attendre sa réponse, s'est installé face à elle.

J'essayais de conserver une attitude nonchalante, mais la tension commençait à s'accumuler dans mes épaules. Parmi le brouhaha ambiant, j'entendais le cowboy, déclamant ;

« Un Indien à Deadwood, c'est comme un mouton s'invitant au milieu d'une meute de loups. Il cherche les problèmes... »

Ces derniers mois, j'en avais vu des Indiens tombés sous les coups des blancs ivres, sans que personne n'ait la moindre intention de réagir. Je m'en gardais bien également, du moins en apparence. Ces terres étaient remplies d'hommes qui ne rêvaient que de titiller la gâchette de leurs armes, et qu'importe si les raisons étaient aussi futiles qu'un regard mal interprété. À plusieurs occasions, cependant, je m'étais débrouillé pour conduire ceux qui n'étaient pas encore morts auprès d'un médecin, ou de leur faire parvenir un peu d'eau et de nourriture, sans qu'on ne sache que cela vienne de moi. En d'autres incidents, je m'étais contenté d'adresser une petite prière pour le Grand Manitou, afin qu'il protège l'âme du défunt pendant son acheminement vers l'autre monde.

Mais j'avais également conscience que mon attention particulièrement accrue à ce moment-là n'avait rien de judicieux, puisqu'il me serait impossible de regarder Matoaka mourir sans réagir. Je pensais posséder plus de retenue, cela dit. Depuis ma place, j'ai entendu l'homme ajouter ;

« Une *Indienne*, en revanche... Peut-être pourrais-je être le problème que tu cherches ? »

Avant d'en avoir conscience, je m'étais déjà levé, ma bière à la main, pour venir m'installer sur la banquette, à côté de Matoaka. Je me suis positionné face à l'homme qui la lorgnait, de l'autre côté de la table, comme s'il désirait la toucher autant que cela le répugnait.

« La place est prise. » a lancé le cowboy.

J'ai haussé les épaules.

« Le *hobo*, mêle toi de tes affaires. » a-t-il insisté en se penchant vers nous.

Matoaka a eu un sourire en me désignant ;

« Oh, ça, il ne sait pas faire. Barney est d'une curiosité à toute épreuve. C'est son plus gros défaut.

-Il t'embête, Huyana ? ai-je enchaîné.

-Alors, c'est quoi cet attrait pour les Sioux, Roland ? a clamé Clanton depuis son boxe. Ce n'est pas la première fois que tu montres de la compassion à leur égard ! »

Je n'ai pas répondu, me contentant de prendre une gorgée de bière.

« Vous vous souvenez à peine sortie de Blood Creek ? a continué Clanton. Une dizaine de Sioux au détour d'un canyon, et qu'est-ce qu'il a fait le *hobo* ? Il est descendu de son cheval en retirant ses armes et s'est avancé tranquillement pour parler. Il a fait ami-ami et on est reparti, mais il a refusé de nous dire ce qu'ils avaient échangé. »

D'une, c'étaient des Comanches. Et de deux, nous en étions sortis vivants que je sache ? Le cowboy, face de nous, a eu une expression qui n'avait rien de bienveillante. Il a sifflé ;

« Alors, on fricote avec les peaux-rouges, Roland ?

-Ce n'est pas moi qui me suis invité le premier à cette table. » ai-je répliqué.

Il n'en a pas fallu beaucoup plus pour que l'homme ne pose la main sur la crosse de son pistolet. Avant qu'il n'ait le temps de le dégainer, je l'ai lentement informé ;

« Mon arme est braquée sur tes parties sensibles. Je te déconseille de faire un geste supplémentaire. »

Le cowboy s'est immobilisé.

« Tu bluffes, a-t-il grincé.

-Huyana, est-ce que je bluffe ? ai-je demandé car elle était la seule à pouvoir discerner le pistolet que je tenais entre les doigts, sous la table, pointé sur notre ennemi.

« Pas le moins du monde. Avant de le tuer, tu me permets de le scalper ? »

Au moins, il y en avait une qui s'amusait suffisamment pour jouer avec les préjugés. Le cowboy lui a adressé un regard mauvais. Du coin de l'œil, j'ai aperçu Clanton qui se levait.

« Hé, Roland, tu ne vas pas te battre pour une femelle Sioux, quand même ? s'est-il exclamé.

-Ouais, la *Squaw* n'est même pas si jolie que ça. » a lancé un autre.

Davantage d'hommes ont commencé à se joindre au mouvement. À la nervosité qui gagnait leurs visages, ils s'apprêtaient tous à dégainer au moindre coup de feu. Certains s'avançaient, intrigués, tandis que d'autres venaient clairement pour en découdre. Alors que la masse de spectateurs augmentait, se mouvant avec lenteur, les cowboys se sont tous subitement figés. Celui qui était assis face à nous, a eu un soudain mouvement de recul, les yeux écarquillés. La main de Matoaka s'est posée sur mon épaule.

« Roland. » a-t-elle dit d'une voix douce, mais comportant néanmoins un avertissement dans la voix.

J'ai pris conscience du grognement qui vibrait dans mon thorax et jaillissait hors de ma gorge. Mes lèvres étaient retroussées. La Nature sentait mon danger et l'instinct avait pris la place du dialogue civilisé.

À partir de là, j'étais fini dans l'opinion publique. Pete Clanton a débité son poison, certifiant que j'avais tué un de nos camarades pendant le trajet, que son corps pourrissait maintenant dans le sable rouge de la Vallée.

« En plus il essaie de m'extorquer mon cheval. »

Un autre de mes camarades a murmuré ;

« C'est un animal. Un Démon. Je n'en étais pas certain, mais... je l'ai déjà entendu hurler lors des nuits de pleine lune. »

À l'écoute de ses paroles mensongères, la totalité du Saloon a décrété que j'étais à mettre hors d'état de nuire. Quinze pistolets braqués dans ma direction, et c'en était terminé, je n'allais pas tarder à être escorté jusqu'à l'établissement de Justice.

Mes yeux se sont posés sur Matoaka. Elle a compris le message. Je me suis débattu suffisamment pour mettre le désordre et lui permettre de s'échapper dans la cacophonie.

J'ai, cependant, eu le temps de l'entendre murmurer à mon oreille ;

« Sunalei wadaduga gvdodi nvda. »

Demain, une libellule se posera sur le soleil.

MATOAKA

En quittant les Appalaches, quelques mois plus tôt, j'étais remontée vers le nord, et plusieurs kilomètres après le Minnesota, j'avais été contrainte de traverser ce qui était à présent le territoire des Lakotas et, par conséquent de payer un tribut pour mon trajet. Nous ne parlions pas la même langue, mais j'avais été accompagné pendant ma progression par ceux qui se nommaient les *Sihasapas*, une des sept tribus Sioux. Ces derniers, également déportés au fur et à mesure de la progression des colons, avaient connu un sort similaire au Sentier des Larmes vécus par les tribus de l'Est, telles que la mienne et c'est pourquoi ils avaient revêtu le nom de Black Feet. Ils me parlèrent de la division de leur tribu et du fer qui mangeait la terre. Je n'appartenais pas aux Grandes Plaines. Les terres du peuple Cherokee se trouvaient bien plus loin, dans les montagnes. Nos Divinités ressemblaient aux lieux sur lesquels elles régnaient, ainsi, les messages du désert ne me parvenaient pas aussi aisément que chez moi. Je pouvais cependant ressentir l'énergie de la nature dans ces moments où la nuit s'éclaire, mais n'est pas tout à fait jour, et depuis le début de mon cheminement, je contemplais les constructions de rails qui s'intensifiaient.

Le Gouverneur de Virginie avait depuis peu signé un accord pour une voie de fer qui aiderait l'économie de sa région. Le convoi permettrait de faire parvenir le blé de mes anciennes contrées plus facilement jusqu'aux futurs lieux d'approvisionnement. Et si le commerce fleurissait déjà, aucun blanc n'allait pleurer à l'idée de creuser dans la Terre elle-même si c'était pour se remplir les poches.

Tanka et ses hommes appartenaient plus précisément à la branche des *Kangi-shun Pegnake*, ce que j'étais parvenue à traduire par *Ornements de plumes de corbeaux*. Ils me firent part de leurs Esprits et du vent de changement qui soufflait plus fort dans les Plaines. Outre leur situation, les *Sihasapas* m'avaient également appris un fait intéressant, concernant un autre voyageur. Un *Sunka*, l'avait-il nommé au début, ou autrement dit, un chien. Il m'avait fallu démêler leurs dires pour comprendre qu'ils parlaient du Coyote.

De toute évidence, Roland Barney avait essayé d'aider et que cela s'était retourné contre lui, comme aujourd'hui.

De nuit, j'ai grimpé sur le toit du bureau du shérif de Deadwood, observant les menuisiers qui mettaient en place la potence. J'ai ensuite assisté à l'arrivée de la procession de prisonniers, ainsi que de la foule de spectateurs. Tandis que le premier groupe diminuait au fil de la matinée, le second augmentait. Le Shérif se plaisait à parler longuement. De temps en temps, Roland bâillait d'ennui, les poignets et chevilles menottées. Le vent soufflait doucement, secouant quelques mèches de mes cheveux et les franges de ma tunique. C'est alors que les yeux de Roland ont glissé sur l'assemblée. Ils ont observé le ciel, puis il m'a finalement aperçu, assise sur les poutres apparentes de l'établissement. Il a aussitôt souri. J'ai levé la main pour dire bonjour. Il a répondu à mon geste. J'ai soupiré, le menton posé sur mes genoux. Peu de personnes appréciaient la véritable nature de Roland, lorsqu'ils la découvraient.

Ce dernier n'avait jamais trouvé une véritable place chez les blancs, et bien qu'il demeurait l'ennemi éternel des Natifs, avec les premiers, tout n'était une question d'argent.

Je n'avais servi que de prétexte pour ce Clanton. Le propriétaire de vaches avait bondi sur l'occasion d'en garder plus pour lui. Les chevaux coûtaient cher, ces derniers temps, et l'acheminement d'un troupeau contre une main d'œuvre gratuite devait bien lui convenir.

J'avais entendu que parmi les cinq cowboys à avoir accompagné Clanton, deux étaient déjà morts ; en essayant de mettre l'un des meurtres sur le dos de Roland, il ne lui restait que deux *vaqueros* à payer. L'affaire devenait plutôt bonne, en ce qui le concernait.

Non pas que ce genre de mésaventures soient d'une grande nouveauté pour Barney. En observant la manière dont le traitaient les autres hommes, dans le Saloon, à commencer par Pete Clanton et ses camarades, ces derniers n'avaient aucune idée de la personne à qui ils avaient à faire. Si les *Sihhasapas* n'avaient pas beaucoup apprécié Roland, ils avaient cependant compris sa particularité. Parmi leurs conversations, j'avais plusieurs fois entendu la prononciation de *Maya sle*, ce qui se traduisait par Coyote. Or, Coyote survivait à tous les cataclysmes, même à ceux qu'il provoquait lui-même.

Du côté des montagnes, les Cherokees, comprenaient également la protection de l'Esprit que portait Barney, au point de le considérer comme un allié de la mort et je ne pouvais que leur donner raison. La dernière fois que j'avais vu Roland, quinze ans plus tôt, ce dernier se rendait également à sa propre exécution. Il s'en était sorti cette fois. Il s'en sortirait également aujourd'hui. Il s'en sortait toujours.

Ma rencontre avec les *Sihhasapas*, quelques semaines plus tôt, s'était terminée sur un cadeau de ma part, une statue en bois, détaillant un oiseau, issu des Anitsisqwa, ma tribu, ou le clan Bird comme l'appelaient les Anglais. Le présent avait été bien reçu et m'avait permis de poser quelques questions supplémentaires, combinées à un mime des mains ;

« Comment un *Maya sle*, un Coyote, peut-il devenir un *Sunka*, un chien ? avais-je questionné à l'adresse de celui qui s'appelait Tanka.

-Il en a après la terre, m'avait-il révélé et j'avais traduit le reste de sa tirade ainsi ; nous pensions qu'il était là pour le *Tunkashila*. Nous le considérions comme un frère, accompagné par l'esprit de Coyote, mais il a fini par révéler ses véritables intentions. Ses actes servent seulement la Divinité que vénèrent tous les blancs. »

J'avais compris l'allusion. Tanka ne parlait pas d'un Dieu spirituel, mais d'une autre entité qui possédait tous les esprits.

Cela m'avait ramené à plusieurs kilomètres de là, et à des années encore plus lointaines. Les Appalaches ne ressemblaient en rien au décor hostile du désert, avec des cours d'eau abondants, une nature verdoyante en été et des hivers vigoureux. Chassée de nos terres d'origines, ma famille avait trouvé refuge en ces lieux, en l'année 1834, étant ainsi épargnée par la déportation jusqu'en Oklahoma. Par d'autres circonstances, incluant la profession de son père, Roland avait été contraint de sympathiser avec les enfants Cherokees, jusqu'à venir du lever jusqu'au coucher du soleil.

Ces souvenirs me semblaient appartenir à une autre vie, mais j'entendais encore le chant de la rivière, le chuchotement des arbres et ces journées, où nous nous entraînions à repérer des empreintes de pas dans la boue. Déjà en ce temps-là, Roland me confiait vouloir traverser le désert.

« Il doit bien exister quelque chose d'autre, n'est-ce pas ? disait-il tandis que nous affûtions des couteaux. Plus à l'Ouest. On parle d'aventures légendaires.

-Il n'y a que de la poussière, à l'Ouest. » avais-je répliqué.

Des années plus tard, pour le plus grand malheur de Roland, il s'est révélé qu'il y avait de l'or, aussi.

CHAPITRE DEUX

ROLAND

Entre la corde et moi, il ne restait que cinq personnes.

Depuis les collines de Deadwood, le chant des oiseaux annonçait deux évènements de taille ; la levée de l'aube et la fin d'une vie. Malgré l'heure matinale, on devinait une journée chaude par un soleil qui contenait à peine son énergie et la chaleur se déposait déjà sur mon visage comme une main. Ses doigts me frôlaient dans une caresse apaisante.

L'adjoint du Shérif a fait avancer le prochain prisonnier. Ce dernier a titubé dans un bruit de ferraille, les poignets et les chevilles reliés par de lourdes chaînes. Des murmures se mêlaient à une douce brise, accompagnant les notes des oiseaux ;

Pauvre petite chose.

Pauvre âme en peine.

Personne d'autre ne semblait les entendre, alors que tous pouvaient percevoir le souffle qui balayait doucement dans la vallée. Ce dernier agitait délicatement les vêtements du Shérif. Ce dernier, son chapeau à rebords enfoncé sur le crâne, observait la scène les bras croisés, bien campé sur ses jambes, impassible.

Derrière lui se rassemblait une petite foule de spectateurs venue contempler la mise à mort des hors-la-loi de la semaine. Escorté par l'adjoint du Shérif, le prisonnier a grimpé sur l'estrade d'un pas traînant. Son gardien a agité des clés pour retirer ses entraves, lesquelles ont lourdement dégringolé sur le plancher de la potence.

Outre ces chuchotements ténébreux, la matinée était paisible. C'était, en soit, une belle journée pour mourir.

Le Shérif a alors entamé un vague cérémoniale, débitant la liste des délits commis par le détenu pour mériter cette peine. L'adjoint du Shérif, déterminé bourreau à cette heure, a prononcé la sentence, puis a posé l'ultime question au condamné, à savoir quels étaient ses derniers mots. Le sable rouge du désert virevoltait en minuscules tourbillons au pied de l'échafaud.

Je n'ai pas entendu les propos du détenu. La seconde suivante, le bourreau a activé le levier et le condamné est tombé dans le vide. Pendant une petite minute, il s'est débattu avec la corde qui l'étranglait, avant de retomber inerte. Pendu.

Formidable. Plus que quatre personnes maintenant.

Deadwood était reconnu comme un paradis pour ceux qui désiraient recommencer une vie, et pour la plupart cela signifiait fuir ses péchés. Parmi les individus qui écumaient les Terres Non Civilisées, on comptait un nombre considérable de délinquants, exilés leurs pays d'origine, et portés par des mœurs peu louables. Cependant, Deadwood en devenait petit à petit un lieu de rassemblement, ce qui arrangeait visiblement le Shérif. Ce dernier édifiait sa propre loi et celle-ci changeait au gré du vent et selon l'opinion majoritaire. Or, si on vantait

la notoriété de la ville pour garantir une nouvelle existence, c'était visiblement également le meilleur endroit où trouver la mort.

Située directement dans les Blacks Hills, territoire connu des Lakotas, les tensions avaient régné ici pendant une longue période. On portait bien quelques soupçons sur un potentiel minéral qui giserait au cœur des montagnes, mais rien pour l'instant qui puisse atteindre l'ampleur qu'on prêtait à la Californie. Deadwood n'était qu'un petit patelin tout juste composé de quelques fermiers accompagnés de leurs familles, auxquels se mélangeaient à présent les pires hors-la-loi de la région.

Depuis quelques mois, les relations avec les autochtones se déroulaient sans accros. Nous étions dans une période de calme. Un traité avait été signé avec quelques tribus du coin, et les négociations avaient été mises en avant afin de conserver une paix bancal entre les deux parties. Des meurtres isolés intervenaient régulièrement, mais aucun des camps n'était prêt à s'engager dans un véritable conflit direct. Certains Natifs, cependant, notamment les Brûlés, appartenant à la branche des Lakotas, disaient qu'on pouvait déjà sentir un goût métallique sur la langue, celui du sang qui ne tarderait pas à se déverser en ces lieux. Ces derniers avaient connu un incendie impétueux au dix-huitième siècle, ce qui leur avait valu le surnom de *Sichangu*, se traduisant par Cuisses brûlées. Ils disaient que l'atmosphère pesante leur prédisait bientôt des combats sanglants, et que ceux-ci se révéleraient déterminants pour l'avenir de ces landes.

Mais cela, comme le minéral des montagnes, n'était encore que des rumeurs dans le vent, et ces terres, situées au Nord des Grandes Plaines, n'étaient pas encore tout à fait colonisées ; elles n'étaient pas encore le centre de l'attention. On y passait seulement, pour traverser du littoral Atlantique au Pacifique. La poussière et les Indiens de ces lieux n'intéressaient personne ; les hommes étaient seulement avides de l'or, sur la côte à peine conquise où régnait le nom de Californie, où les pauvres fermiers qui trimaient depuis cinquante ans, disait-on, se remplissaient maintenant les poches de pépites. J'avais rencontré beaucoup d'Espagnols, pendant mon périple. Beaucoup étaient cowboys pour vivre, ou comme ils s'appelaient originellement, des *vaqueros* et ces derniers désignaient cette conquête comme le Nouvel *Eldorado*.

J'étais à présent loin de cet état d'esprit, ayant croupi en cellule toute la nuit. Le Shérif certifiait avoir fait appeler l'homme d'église de Lead Town pour m'ausculter et confirmer mon pacte avec le Diable. J'étais impatient de cette rencontre, qui n'était malheureusement jamais arrivée. Le prêtre avait été retenu pour des décès auxquels il avait dû appliquer l'extrême onction et des naissances avec des baptêmes impératifs. Il avait ainsi été décidé par le Shérif que rien ne servait d'attendre sa venue et le faire se déplacer pour un *vaquero* telle que moi.

Si le prêtre de la ville avait ramené ses fesses plus tôt, il m'aurait sans doute évité l'exécution. En général, je m'entendais plutôt bien avec les hommes de foi.

Cela arrangeait visiblement non seulement le Shérif, mais également le petit groupe attroupé, ravi de voir mourir un monstre.

Peu importait qu'ils aient été Anglais, Français, Hollandais ou Espagnols respectés, des Lords et des Comtes ; mon père disait qu'à partir du moment où les gens posaient un pied sur le Nouveau Continent, tous les cartésiens d'origine venaient à être contaminés par les légendes et les mythes qui régnaient dans ces landes. Soudain, des créatures obscures se

réveillaient la nuit, des esprits sifflaient dans nos oreilles et la Terre elle-même devenait une ennemie impétueuse. Pendant la traversée du désert, menant jusqu'ici, des choses se murmuraient. On appelait ceux qui erraient dans l'ouest, des égarés de l'est, simplement parce qu'ils s'étaient enfoncés trop profondément dans des terres encore sauvages où les esprits avaient toujours du pouvoir.

Et il se disait que les *hobos*, autrement dit les vagabonds blancs, ne possédaient pas un esprit suffisamment solide pour ces lieux.

Pauvre petite chose.

Pauvre âme en peine.

Il fallait croire qu'il avait raison.

Si je n'en étais pas à ma première exécution, je n'en étais pas pour le moins irrité.

Je reportai mon regard à l'avant et remarquai que mon attention m'avait tant distraite que la file d'attente s'était réduite à deux personnes. Parmi les deux prisonniers encore vivants, on trouvait un cowboy et un fermier. Tous les deux voleurs, d'après leur chef d'accusation. Enfin, est venu mon tour. Deux hommes débarrassaient le corps du dernier pendu, pendant que machinalement, je grimpais sur l'estrade. J'ai tendu les mains vers l'adjoint du shérif, qui m'a débarrassé de mes chaînes. J'ai frotté mes poignets puis me suis avancé. J'étais un peu curieux de savoir de quoi on m'accusait exactement.

La liste était longue ; meurtre, vol, tentative de meurtre, tentative de vol, fréquentations démoniaques.

J'ai eu un petit rire à cette dernière mention, ce qui n'a pas plu au Shérif, qui a fait durer le supplice de l'attente en répétant le cérémoniale et précisant bien que j'étais coupable de malfeasance. Dans la foule, Pete Clanton souriait.

Quand le Shérif a enfin terminé sa tirade, son adjoint m'a désigné la corde de la main.

Docilement, j'ai glissé ma tête dans la boucle et attendu.

Le Shérif, peut-être impatient de retourner à ses occupations quotidiennes, a demandé :

« Quels sont tes derniers mots ? »

Et la brise soufflait toujours.

Puisses-tu trouver la paix en ces terres.

MATOAKA

La rumeur courait que Roland pouvait se transformer en animal.

Les légendes tiraient leur part d'une certaine vérité ; le Coyote et Roland étaient si liés qu'on avait l'impression qu'ils possédaient la même âme, et lorsque Roland jouait aux justiciers, nous pouvions être certains de trouver Coyote dans son sillage.

Ils avaient quitté les Appalaches en 1838. Si pendant les deux premières années, leur présence n'avait attiré l'attention que par de petits incidents, c'est en 1840 que la rumeur du Coyote s'était répandue à travers les États membres de l'Est. Historiquement, en cette année, Austin devenait la capitale du Texas. Depuis plusieurs décennies, le Congrès

américain était autorisé à établir des taxes afin de financer une armée. Parmi ses rangs, on y trouvait des blancs, mais également des Natifs, issus de tribus différentes, certaines éteintes, d'autres en voie de disparition. En cette période, de nombreux effectifs avaient été rassemblés à la limite des Territoires Civilisés afin de suivre les convois sortants. Outre la question indienne, celle de l'esclavage commençait à faire son chemin. Les États du Nord voyaient des arrivages européens, ceux-ci portés par une nouvelle philosophie, tandis que les Nations du Sud reposaient leur économie majoritairement sur l'esclavage africain. On commençait à les envoyer en Californie, ces régions du Pacifique nécessitant davantage de main d'œuvre, et cela incluait également des Natifs. C'est en Janvier 1841 que j'ai rencontré un Choctaw, à Moorefield, non loin des Appalaches. Nous préparions une rébellion contre l'esclavage que subissaient plusieurs membres de mon peuple, et je désirais d'abord utiliser la parole avant la violence. Je n'aurais aucune hésitation à utiliser cette dernière si nous n'étions pas entendus. Mais je désirais suivre une voie plus sereine. En exemple, un homme du nom de Sequoyah, d'origine Cherokee, était parvenu à créer un alphabet de notre langue, et cela constituait à mon sens un avancement dans la sauvagerie que les blancs nous prêtaient. Mon idée était de faire valoir notre voix, alors je désirais recruter le plus de personnes ayant déjà un statut, même du moindre, au sein du cadre américain. Le Choctaw, qui s'appelait George depuis qu'il avait rejoint l'armée, portait le grade d'officier, et était une de ces personnes qui m'intéressaient. Mais il m'avait fait entendre une autre histoire où un convoi d'Africains esclavagés avaient été libérés en pleine nuit, quelques mois plus tôt. Si l'armée avait d'abord pensé à une manœuvre de bande, les Natifs de l'armée n'avaient su lire qu'une seule empreinte de pas humaine... Mais parmi les traces de semelles, ils étaient également parvenus à discerner les pattes d'un canidé, au point que les jeunes bleues de l'armée avaient commencé à se monter la tête avec une histoire de métamorphe aux pouvoirs puissants. Plus tard, en 1842, un éclat d'esclaves Natifs avait retenti en Arkansas, où certains auraient juré apercevoir une silhouette canine se glisser entre les rebelles, créant le chaos. De tels esclandres s'étaient enchaînés les années suivantes, jusqu'à la fameuse nouvelle de l'or en 48. Je devinais alors par le silence des rumeurs que Roland était parti pour le désert. Alors que je le revoyais ainsi, la corde autour du cou, je craignais que la confusion des rumeurs lui ai fini par déteindre, lui proférant une illusion d'invincibilité et qu'il oublie celui qu'il était réellement ; à savoir le fils de Barney, qui portait une sentence de mort au-dessus de sa tête depuis presque onze ans, maintenant.

J'ai concentré mon attention sur la potence, espérant que cela lui serve d'avertissement, mais Roland ne paraissait pas inquiet. Je lui avais trouvé une issue, bien sûr, mais même sans mon aide, je suis certaine qu'il aurait trouvé un autre moyen. Et alors dans ce petit matin lumineux, une ombre a soudainement camouflé le ciel et il ne s'agissait pas d'un simple nuage.

Roland n'était pas Cherokee, mais il avait vécu suffisamment de temps avec nous pour connaître les calendriers et les cycles de la lune. Un jour, il m'avait dit que les Anglais de chez lui qualifiaient ce phénomène d'éclipse. J'en avais appris autant sur les Européens avec l'aide Roland, que lui des peaux-rouges avec moi. Mais il m'avait certifié ceci ; peu importe à quel point ces événements sont connus, cela restait très impressionnant pour les blancs, pour ne pas dire quasiment surnaturel. Chez les Cherokees, lorsque le soleil disparaissait quelques heures, on racontait qu'une libellule s'y était posée, avant de s'envoler de nouveau et aujourd'hui, était un de ces jours.

Les visages se sont levés, alors que la lune passait devant le soleil au-dessus de nos têtes. Tandis que les yeux demeuraient rivés au ciel, un hurlement lugubre canin a retenti dans l'atmosphère, soudainement, plongée dans l'obscurité la plus totale. Le temps que les regards reviennent au sol, Roland avait disparu.

Aussitôt, le Shérif a hurlé, les hommes se sont regardés d'un air perdu et j'ai souri. Je me suis redressée lentement sur les genoux, et alors que l'obscurité se déposait sur le monde, je suis parvenue à distinguer la silhouette de Roland, depuis ma hauteur. Lentement, il se glissait entre quelques bâtisses, se dirigeant sans doute vers l'étable où Clanton conservait ses chevaux.

Discrètement, je me suis glissée de toits en toits, rattrapant presque la petite allure de Roland. Il ne me regardait pas, concentré sur sa destination, mais je ne doutais pas qu'il m'ait aperçu.

Il a finalement atteint l'étable et appelé un cheval. Ce dernier est venu tranquillement le voir. J'ai prestement sauté du toit jusqu'au sol, atterrissant en position accroupie. De son côté, Roland s'affairait dans l'étable. Il sellait le cheval, avant d'attraper le chapeau et la ceinture dont Clanton l'avait dépouillé avec l'autorisation du Shérif. Tandis qu'il vérifiait ses armes à feu, j'ai sifflé Waneta. Ce dernier est arrivé au petit trot. J'ai attendu que Roland sorte son cheval de l'étable, avec sa longe, tout en lui chuchotant des mots rassurants. Il a finalement mis le pied dans un étrier, ce qui lui a donné l'élan pour enfourcher sa monture, quand de mon côté, je grimpais sur la mienne. Nous avons commencé par un petit trot, puis nous avons accéléré la cadence à la sortie de Deadwood.

Clanton ne tarderait pas à se rendre compte que son cheval avait disparu en même temps que le prisonnier. Ce Shérif avait l'air arrogant ; je ne doutais pas qu'il enverrait quelques troupes après nous, malgré son manque de moyens.

Nous nous étions déjà bien éloignés lorsque l'ombre s'est levée, laissant place à un soleil doux et brillant. Le bruit des sabots était devenu régulier et tranquille, me berçant presque.

« Où est Coyote ? » demandais-je finalement.

Roland a souri :

« Pas loin. »

Je n'en doutais pas.

Roland a alors ajouté en levant la tête au ciel.

« J'imagine qu'il est là pour toi ? »

Je n'avais pas besoin de regarder pour voir l'immense aigle qui nous suivait à plusieurs mètres au-dessus de la terre, dans un ciel dénué de nuages.

ROLAND

Les Badlands ne portaient pas ce nom à la légère.

C'est pourquoi, au lieu d'avancer plein ouest, nous avons rebroussé chemin vers le nord-est. Les colons français appelaient cet endroit les oubliettes, parce qu'il n'y avait que deux sortes de personnes à l'intérieur de ces terres maudites ; ceux qui s'y perdaient et ceux qui s'y cachaient volontairement, le temps de se faire oublier du reste du monde. On y trouvait donc toutes sortes de bandits, de scélérats et de voleurs. Bien sûr, les Français avaient oublié une autre catégorie, mais les blancs ont toujours tendance à ignorer les Natifs.

Nous avons ralenti la cadence des chevaux une heure plus tôt, et à présent, notre allure tenait du petit trot régulier, car si nous voulions atteindre notre destination, nous ne pouvions fatiguer trop longtemps les chevaux. Je me remuais le cerveau cherchant mes mots. Il me fallait admettre que notre danger ne serait pas seulement de trouver notre chemin dans les Badlands, mais tout autre et que c'était de ma faute.

« C'est le Territoire des Lakotas, et en ce moment, ils ne m'aiment pas beaucoup. » ai-je fini par lâcher dans le silence, seulement entrecoupé par le bruit des sabots.

Pendant un instant, Matoaka n'a rien dit, puis elle a répliqué ;

« C'est ce que j'ai cru comprendre. »

Elle s'est de nouveau tu, avant de reprendre ;

« Je suis arrivée de ce côté pour atteindre Deadwood. Ils t'ont donné le nom de chien.

-Ouais... marmonnais-je, les yeux rivés sur les rennes de ma monture.

-Qu'est-ce que tu as encore fait ? »

Je me suis contenté de hausser les épaules et Matoaka n'a pas insisté. Je crois que quelque part, elle connaissait déjà la réponse.

Notre trajet pour les Badlands allait se révéler un peu juste, mais j'étais sûr de moi.

Nos chevaux étaient capables de tenir une allure de six à douze kilomètres par jour. Celui de Matoaka sans doute un peu plus. Si nous les traitions bien, nous pouvions atteindre les Badlands d'ici trois jours, voire deux. Nous n'avions que quelques heures d'avance sur l'escouade du Shérif, mais je ne doutais pas que ses hommes rebrousseraient chemin, une fois que nous aurons pénétré le territoire des Lakotas. Ces derniers peinaient déjà suffisamment à maintenir une paix bancale avec les Sioux.

Autrefois, ce peuple occupait un espace plus à l'ouest, mais tout comme les Cherokees avaient dû désertier Dahlonga pour venir en Oklahoma ou se réfugier dans les montagnes, la tribu Lakota s'était déportée vers les Badlands au fur et à mesure des siècles. Pendant les années 30, par un traité de négociation tronquée, la majorité du peuple Cherokee, ainsi que de nombreux Choctaw, avait été mené et rassemblé en Oklahoma, à la frontière des Terres Non-Civilisées, afin de libérer leurs propres terres au profit des colonisateurs. Le trajet avait été si violent que des milliers d'Indiens y avaient perdu la vie, et c'était ainsi qu'avait été donné à ce chemin de croix, le nom du Sentier des Larmes. En Cherokee, on pouvait le traduire ainsi ; « *Nunna daul Ysuni* » autrement dit, « *La piste où ils ont pleuré.* »

Si certains Cherokees avaient échappé à cette horreur, ça avait été grâce à un homme blanc du nom de James Thomas. Ce dernier avait grandi avec cette tribu et la portait dans son cœur. Il leur avait offert le refuge sur ses propres terres, dans une partie des Appalaches, et notamment dans les *Great Smoky Mountains*. C'est à cette époque, en 1834 plus précisément, que mon père avait fait la connaissance de James Thomas, et par la même occasion, l'année durant laquelle Matoaka et moi nous étions rencontrés. J'avais dix ans, alors, et j'y étais resté presque quatre ans. Dans ces montagnes, j'y avais connu à la fois les meilleurs et les pires instants de ma vie.

« Pourquoi es-tu si loin de tes montagnes ? ai-je finalement lancé. Serait-ce pour moi ? »

Nous traversions déjà depuis un moment une plaine relativement sèche, et nous ne distinguions plus les nuages de poussière des chevaux ennemis derrière nous.

Je ne plaisantais qu'à moitié et quand elle a répondu non, j'ai senti qu'elle ne mentait qu'à moitié également.

Matoaka avait cette particularité qui la conduisait à toujours dire la vérité, mais elle était de ce fait très douée pour les mensonges par omission. Le silence était notamment son langage préféré. Elle a laissé celui-ci durer plus longtemps que nécessaire, avant de déclarer ;

« Je suis en quête spirituelle.

-Tu n'es pas un peu vieille pour une quête de vision ? ai-je remarqué. C'est quoi, l'âge moyen, douze ans ?

-Ce n'est pas une quête de vision, a-t-elle répliqué. Il s'agit de redoubler l'intensité de mes pouvoirs spirituels. Ça n'aidera peut-être pas, mais mon peuple a besoin de tout ce qui sera possible pour ce qui se prépare.

-Et qu'est-ce qui se prépare ? »

Encore un de ces silences, puis Waneta s'est brusquement arrêté.

« Nous devrions commencer à installer un campement. » a-t-elle dit.

J'étais en cavale depuis plus de dix ans et si j'avais appris quelque chose, c'était que la meilleure recette pour une fuite réussie, était de savoir quand se reposer. Nous sommes donc descendus de cheval. L'horizon s'étendait à l'infini. Je comprenais qu'on puisse y accoler des synonymes de liberté. Si les conversations couraient du côté Atlantique, concernant l'Ouest sauvage, personne ne se doutait de ce qui les attendait vraiment en faisant un pas de ce côté-là de la frontière.

Les gens y découvraient souvent leur véritable nature, car ces lieux étaient remplis en quantité égale de bien et de mal, de vices autant que de rédemptions. En ces lieux, les promesses étaient des formules magiques qui pouvaient briser des hommes aussi bien que les sauver.

Et dans le désert, le soleil de la journée était aussi brûlant que la nuit se révélait glaciale. Le spectacle de l'obscurité retombant sur le monde était sublime. La mise en scène se déroulait de manière progressive, comme si les paupières de la Terre, pourtant lourdes, continuaient de lutter encore un peu contre la léthargie du sommeil. Le ciel devenait orange, puis bleu tirant sur le gris, bleu foncé et enfin noir d'encre. La Lune prenait alors place sur son trône impérial d'un bleu infini, auxquelles s'ajoutaient des cristaux lumineux parsemés dans l'atmosphère assombrie.

Mon père m'avait appris que chaque peuple, partout dans le monde, avait nommé les étoiles d'une manière qui expliquait leur vision de la vie.

J'avais appris à lire le ciel comme un Natif et ces derniers distinguaient des histoires dans lesquelles s'animaient des animaux, pourchassant des mirages de la nature.

« Je prends le premier tour de garde. » m'a averti Matoaka.

Je n'ai pas protesté. Nous avons abreuvé nos chevaux, préparer un repas de haricot que Matoaka conservait dans sa besace. Coyote est même venu grappiller un bout avant de repartir dans la nuit.

« Il ne se montre pas beaucoup aux autres. » ai-je remarqué, car je doutais que Matoaka réalise à quel point le geste du canin était significatif.

Elle a seulement hoché la tête et s'est relevée pour faire craquer ses os.

« Tu devrais dormir. » a-t-elle simplement dit.

J'ai déplié une couverture et me suis allongé, la tête contre la selle de mon cheval. Je ne distinguais presque pas la silhouette de Matoaka dans la nuit, tellement elle était immobile.

Je ne doutais pas que tous ses sens soient à l'affût, bien plus puissant que les miens. Non pas parce qu'elle était Indienne, mais parce que la nature lui parlait de bien des manières.

J'ai quand même insisté ;

« Pourquoi est-ce que tu es là ? Qu'est-ce que les tiens redoutes pour t'envoyer si loin ? »

J'ai d'abord pensé qu'elle n'allait pas me répondre. Je reconnaissais depuis quelques minutes, l'Ourse qui mangeait le soleil, le Castor, le Sentier des Loups, quand sa voix m'est parvenue, grave, dans le silence nocturne.

« La fin du monde approche, Roland. »

Avant que je ne puisse répliquer, elle a repris :

« C'est pourquoi nous devons conserver notre force et régénérer nos énergies. Alors, trouve le sommeil, à présent. »

Je me suis rendu compte qu'elle m'avait plus manqué que je ne l'avais imaginé, comme si mon esprit se détendait pour la première fois depuis des années, depuis mon échappée de *Sha-Kon-O-Hey*.

Comme je l'avais déjà mentionné, j'avais connu dans ces montagnes les plus terribles et les meilleurs moments de ma vie. Et maintenant que je glissais dans le sommeil, à bien y réfléchir, Matoaka avait été présente lors de chacun d'entre eux.

J'ignorais si cette fois, sa présence serait de bonne ou de mauvaise augure.

CHAPITRE TROIS

MATOAKA

Les fils se croisaient, se séparaient et s'entrecroisaient. Ce qui ressemblait au chaos se transformait en une des œuvres les plus sublimes que la nature n'ait jamais créée. Je la reproduisais de manière médiocre, mais j'espérais que mes bonnes intentions suffissent à la rendre efficace. Elle était loin d'être terminée lorsque je réveillais Roland pour qu'il prenne son tour de garde.

Au petit matin, lorsque j'ai ouvert les yeux, il écoutait les oiseaux et le chant du vent. J'ai été agacée d'être à ce point ravie que cet aspect de lui n'ait pas changé.

« Qu'est-ce que c'est ? Un talisman ? » a-t-il demandé en désignant ma création qui dépassait de ma besace.

-Une toile d'araignée, ai-je répliqué.

-À quoi ça sert ? »

Comme je ne répondais pas, il m'a donné son écuelle où trempaient, dans un jus de gras, quelques haricots et une lamelle de viande séchée. J'ai tout dévoré. Il m'a proposé du café, mais j'ai refusé son jus de chaussette, me contentant d'une infusion de plantes de ma propre concoction.

« Nous devons reprendre la route, a-t-il dit.

-Nous les sèmerons tout juste.

-Je sais. »

Nous n'avons donc pas traîné pour ranger nos affaires peu nombreuses et enfourcher les chevaux.

Les Badlands n'étaient plus très loin. Si nous poussions un peu, ignorant encore quelque temps la fatigue, nous pourrions peut-être éviter un affrontement. Pour être honnête, je n'aurais su dire lequel des deux partis auraient pu remporter la victoire, car si Roland et moi n'étions que deux, nous possédions une puissance dont nos poursuivants n'avaient pas conscience. Je ne désirais cependant aucunement être mise à l'épreuve ; lorsqu'on a déjà vu beaucoup de sang versé, on n'est pas tenté d'en ajouter.

Nous avons dormi une autre nuit, plus nerveux, avant de reprendre la chevauchée à l'aube. C'est dans la matinée du troisième jour que nous avons enfin aperçu le monticule de roches. La chaîne des Badlands ressemblait à une énorme cicatrice qui striait les Grandes Plaines, à croire que le Grand Esprit y avait planté un coup de couteau, et que la terre, déjà peu fertile, avait peiné à se régénérer, délaissant des lignes sinueuses et rocailliers, se croisant, s'éloignant, s'entrecroisant, et dont la couleur rouge prédominait.

Cela me rappelait un peu la toile d'araignée. Depuis le sol, Roland et moi ne pouvions pas comprendre toute la complexité du dédale, mais depuis le ciel, cela devait être remarquable. Nous n'étions que les mouches qui ne pouvaient voir la beauté entière de l'œuvre et comme celles-ci, nous avions la sensation de pénétrer dans un piège. L'entrée dans les Badlands était trompeuse. Ces lieux ressemblaient dans un premier temps à un refuge, avec des parois permettant de se cacher dans l'ombre, à la fois de ses ennemis, mais également à l'abri du soleil brûlant. Néanmoins, peu de voyageurs ignoraient désormais que ces milliers de couloirs pouvaient rapidement devenir son propre tombeau.

Une fois que nous l'avons pénétré, nous tenions toujours une allure pressée, puis alors que nous nous engouffrions plus profondément dans le labyrinthe, nous avons finalement ralenti la cadence. Deux heures plus tard, nous sommes également descendus de cheval pour soulager les montures et marcher un peu à leurs côtés. J'ai suggéré un arrêt afin de

s'abreuver, ce qui a paru soulager autant Roland que les chevaux. Tout le monde demeurait tendu. Roland a pris une gorgée d'eau, avant de me présenter la gourde. Ses yeux furetaient nerveusement dans les environs.

« Qu'est-ce qu'ils attendent pour se montrer ? grommelait-il.

-Ils ne t'aiment pas, lui ai-je rappelé. Ils réfléchissent sans doute à la manière dont nous allons devoir payer notre droit de passage sur leurs terres, ou plus particulièrement le tien. »

Roland a eu l'air d'avoir avalé quelque chose d'amer.

« Qu'y a-t-il ? ai-je demandé.

-Je les connais. Ça sera pénible. »

Les Lakotas nous avaient sûrement vu venir plusieurs heures avant notre arrivée sur leur territoire. Mais pour eux, Roland était un *Sunka*. Je craignais également qu'ils n'attendent une épreuve difficile afin de payer notre asile.

« Les montagnes te manquent ? » a demandé Roland en donnant un coup de pied dans un caillou.

J'ai haussé les épaules et j'ai répliqué ;

« À toi ? »

Il m'a adressé une grimace qui signifiait qu'il y pensait, mais qu'il n'y retournerait jamais de son plein gré.

Je me rappelais de nos longues marches à travers la forêt qui bruissait de mille bruits d'animaux sauvages, du chuchotement de centaines de rivières qui s'écoulaient sur les flancs rocaillieux, mais surtout de l'esprit des montagnes, nous entourant et protégeant nos pas à chaque instant. Roland et moi avions appris à nous connaître, il m'avait enseigné un anglais soutenu et lui, connaissait déjà plusieurs dialectes de nos régions. Je me souvenais d'un soir où j'avais préparé un petit feu. Voilà une semaine que son père était parti négocier à la Capitale. Nous étions assis, adossés au pied d'une falaise dépourvue de verdure.

« Tu parles davantage l'Indien que moi. » avais-je souri.

Roland lui ne souriait pas. Il avait l'air pensif en me regardant. Finalement il avait dit ;

« Mon père préfère le mot Natif. Ou Amérindien.

-Amérindien ?

-Cela signifie que ces terres vous appartiennent.

-J'aime bien ce mot.

-Espérons qu'il s'ancrera un jour dans les esprits. »

Mon sourire était devenu un peu plus triste.

« Je pense que ça sera déjà trop tard, à ce moment-là. »

Dans les Badlands, s'égarer tenait souvent à quelques minutes, qu'on le désire ou non. Le problème de *Sha-Kon-O-Hey*, c'était qu'il s'agissait d'un endroit où on avait envie de marcher sans contempler les alentours, se glisser entre les arbres et s'oublier avec enthousiasme. Il était trop tard au moment où vous regardiez d'où vous étiez venus, inutile de revenir sur vos pas, car vous étiez déjà perdus.

Je m'y étais égaré plus d'une fois, mais je découvrais ainsi toujours des lieux aussi nouveaux que magnifiques. Des vallées merveilleuses où se déversait le soleil, des grottes mystérieuses, des lacs sans reflet aux eaux sombres et une fois, j'y avais même trouvé un garçon condamné à mourir.

ROLAND

J'étais arrivé en Amériques par l'intermédiaire de mon père. Ce dernier était historien de profession, mais ses travaux principaux se portaient sur les différentes cultures et ethnies des Amériques. Ma famille avait quitté la Bonne et Vieille Angleterre pour rejoindre le Nouveau Continent dans le cadre de ses recherches, financées par son Université.

Hélas, ma mère était rapidement décédée d'une maladie de cette Terre qu'on ne connaissait pas. J'avais six ans. Mon père, ne renonçant pas à ses projets, m'avait alors trimballé lors de ses missions et j'en étais venu à côtoyer quelques tribus indiennes.

« Ce ne sont pas des Indiens, Roland. Nous sommes en Amérique. Pas en Inde.

-Comment les appelles-tu ?

-Les Natifs. »

Je haussais les épaules :

« Tout le monde les appelle des Indiens. Eux-mêmes acceptent ce terme qu'on leur donne.

-Pourtant, ce terme est faux, et j'espère bien qu'un jour, tout le monde en prendra conscience. »

À l'âge de dix ans, je servais déjà de négociateur pour certains échanges entre les trappeurs, les guerriers Nez-Percés, et je me débrouillais bien pour alterner d'une langue à l'autre. Mon père et moi étions restés sur le littoral atlantique où les contrées se révélaient plus tempérées, et les comportements également. Plus nos pieds avançaient vers l'Ouest, plus les hommes devenaient incontrôlables, disait-on. James Thomas, un fortuné intéressé par le travail de mon père, nous avait conviés sur ces terres, situées dans les montagnes, où s'était également réfugié le clan Bird appartenant à la tribu Cherokee. Ces derniers, lors de la lutte contre la Confédération quelques siècles plus tôt, avait été hélas dissous à travers différentes sections des Appalaches, mais il en restait tout de même dans les *Great Smoky Mountains*. J'y avais alors rencontré la fille du chef, que tout le monde appelait Matoaka.

À cette époque, je passais de plus en plus de temps dans la forêt, mais mon père avait d'autres préoccupations en tête. Homme de lettres, il avait foi en un avenir plus juste pour les Natifs. De par son titre de Lord, il vivait toujours avec ce statut à l'esprit. C'était à la fois illusoire et arrogant de sa part, mais d'un autre côté, c'était un véritable Anglais. Il se rappelait des châteaux, de ses terres, de l'écurie de ses ancêtres et de ses années de cours universitaires, seulement possibles pour un nombre limité de personnes. Nous ne vivions pas du tout la même enfance. La mort de ma mère lui avait également porté un sacré coup. Ainsi, arrivé dans les *Great Smoky Mountains*, il avait une idée de réparations et de sauvetage en tête. Au fil du temps, il s'était rapproché du Gouverneur de Caroline du Nord et dans un esprit de justice, exigeait davantage de transparence dans nos accords avec les autres tribus. Le Capitaine Greenes, revenu de Fort Bragg depuis peu, avait été nommé à la tête d'une compagnie militaire qui ne désirait aucun Indien dans ses rangs. Ce choix aurait pu paraître sans importance, mais c'était en réalité un reflet de la pensée profonde de Greenes. Descendants d'une famille de militaires, ce dernier possédait un véritable grief contre les Natifs, car de nombreux membres de sa famille avaient péri sous leurs coups, à commencer par son frère. Le Capitaine Greenes cherchait à monter en grade, ainsi, il était parvenu, de par sa prestance à s'insérer dans la vie politique Nord-Carrollienne. Sa présence n'avait pas été que secondaire lors de certaines réunions importantes, jusqu'à ce que quelques interventions et remarques stratégiques le mette en avant, au point de devenir un proche conseiller du Gouverneur.

Et si Greenes était l'ennemi des Indiens, il était également l'ennemi de leurs amis. Ainsi mon père, le Lord Barney, constituait à son sens un danger pour tout ce qu'il essayait de

défendre. Il n'avait pas tort, cela dit, puisque petit à petit, à mesures de plaidoyer infructueux à l'intention des grandes instances, mon père se laissait peu à peu aller à l'amertume. Possédant déjà un réseau étendu auprès des populations natives, il commençait à repérer les membres de certaines tribus les plus assoiffés de vengeance. Pendant plusieurs mois, mon père leur glissait des informations concernant les lieux où transitait des convois alimentaires. Après diverses attaques, le Capitaine Greenes avait entamé une enquête officieuse et en automne 1838, ce dernier avait finalement fait le lien entre le savoir de mon père et ces incidents.

Nous avons essayé de nous enfuir. Le chef du clan Bird, Tekoa, père de Matoaka, nous avait proposé le refuge aux côtés des siens, à l'entente de la nouvelle. Mais quand bien même nous avons quitté la Capitale à toute allure, nous ne n'étions pas parvenus jusqu'aux Appalaches. Les hommes du Capitaine nous avaient intercepté vers Salisbury et à l'âge de quatorze ans, je me retrouvais en cellule aux côtés de mon père. La suite des événements demeuraient confus dans mon esprit, mais je me souvenais de l'essentiel ; nous avions écopé d'un procès expéditif et on nous avait donné le titre de « Hors-la-loi ».

Le juge, sans doute corrompu, avait établi selon des faits biaisés que je servais d'espion à travers mon rôle de négociateur commercial, pour servir la cause de la rébellion indienne. C'était à cet instant, je pense, que mon père avait pleinement réalisé ce qu'il avait fait. Car dans son pays natal, de par la Common Law Britannique, déterminée par une justice ancrée dans les esprits, la mention de « Hors-la-loi » spécifiait une mort civile ; parmi les conséquences, nous y trouvions la censure administrative, l'exclusion à la participation des salons littéraire, ainsi le réseau le moins huppé de Londres vous rejetait. Mon père pensait à cela, en tenant tête au Capitaine Greenes. Sauf que nous n'étions plus en Angleterre. Les règles étaient différentes, dans ces landes, puisque chacun décidait de la sienne, donc il n'y en avait pas ; et pour le Capitaine, comme pour de nombreux autres chefs de troupes, dans les Amériques, être désigné comme Hors-la-loi ne tenait pas seulement de la censure citadine. On réclamait alors le prix du sang.

Nous avons été condamnés à mort.

J'avais vu mon père mourir et je n'avais dû mon salut qu'à des Puissances régnant sur des terres auxquels je n'appartenais même pas.

Je suis revenu dans le présent, observant Matoaka, la comparant à la première image que j'avais eu d'elle, sans me douter à cet instant qu'elle déciderait de mon destin pour les années à venir.

Nous marchions lentement, les pas de nos chevaux résonnaient contre les murs de roches et nos ombres se projetaient de manière immense contre les parois, au point d'en devenir effrayantes.

Nous avons pénétré dans un couloir plus étroit et je me demandais toujours pourquoi les Lakotas ne se montraient pas à nous, quand bien même je les sentais dans les hauteurs du canyon, qui observaient notre progression sur leur territoire.

Finalement, le couloir s'est élargi et a débouché sur un vaste espace aride entouré d'élévations rocheuses, comme une plaine rouge au milieu des Badlands, et j'ai alors compris l'intention des Lakotas.

En arrivant dans les Amériques, mon père avait été horrifié de voir ce dont étaient capables les êtres humains ; et l'étude de l'homme était pourtant son travail. À Londres, on

connaissait la justice, l'injustice, mais la sauvagerie, c'était autre chose. Dans certaines zones, les Européens parvenaient encore à négocier avec les Indiens, mais cela devenait de plus en plus difficile. Le troc était encore de mise, mais les tensions, rudes. En Géorgie, un trappeur avait vendu avec conscience des couvertures et des peaux de bêtes contaminés par la petite variole à des Creeks. Il était de notoriété publique que les Indiens étaient démunis face aux maladies de notre monde, comme les conquistadors espagnols l'avaient été en pénétrant dans les jungles indomptées, plus au sud. L'acte de ce trappeur avait décimé une tribu de cent cinquante Natifs en l'espace de quelques semaines.

En pénétrant dans l'Ouest, quelques mois plus tôt, j'avais également été témoin d'innombrables violences, aussi directes qu'indirecte. Agacé de la présence des Natifs, certains *vaqueros* avaient décidé de passer à l'action avec une chasse aux bisons, traquant une horde, puis la tuant, et laisser le corps des bêtes pourrir sur le sol. Une façon comme une autre d'affamer les Indiens. Une façon comme une autre de les affaiblir. Une façon comme une autre de les tuer.

Et tandis que mon regard parcourait la plaine des Badlands, mon esprit assimilait petit à petit les précisions de ce qu'il contemplait. La terre ocre était assombri par le sang, et des dizaines d'ombres s'étendaient sur le sol. Le massacre était innommable. Les bourreaux n'avaient donné aucune chance aux bêtes. Plus d'une vingtaine de bisons avaient été décimés ici.

C'était cela que les Lakotas attendaient que nous repérions.

MATOAKA

Mon regard passait sur le massacre, s'arrêtant sur les balles qui perforaient la fourrure des animaux. Les bisons avaient tous été abattus à l'arme à feu. J'en dénombrais vingt-six. La nausée est remontée dans ma gorge mais je l'ai refoulé. Nous étions observés et je ne désirais pas avoir l'air faible. Lentement, je suis descendue de mon cheval. Je ne voyais pas le visage de Roland, mais l'énergie de sa fureur me piquait les narines.

Une ombre est passée près de mes jambes. Coyote a trottiné jusqu'au premier cadavre de bête, le reniflant. Ce dernier puait, des insectes s'accumulant autour de la chair qui commençait à pourrir. Mes yeux s'attardaient sur le macabre spectacle, quand une voix, sur ma gauche, a jailli, grave et caverneuse, comme un grondement de tonnerre.

« Tu aurais dû les voir rire, *Sunka*. »

J'ai signé pour saluer le chef Lakota. Mon premier réflexe a été de deviner de quel clan il était, quand un hurlement d'aigle a retenti, au loin, et j'ai compris que j'étais en présence du membre des *Sihapapas*. Roland s'est avancé à mes côtés et lui a adressé un signe de tête. Il a dit son nom, puis a parlé en anglais pour que nous puissions tous les trois nous comprendre.

« *Blotahunka*. C'est un grand honneur de voir revoir. »

Le Lakota possédait un gabarit imposant et les traits aussi rudes que les terres sur lesquelles il vivait. Pourtant, dans ses yeux, on y lisait une douceur sans égale et lorsque son regard est passé sur les corps des animaux, on aurait dit que son âme elle-même était profondément touchée. On aurait dit qu'il pleurait de l'intérieur.

« Qui ? » ai-je demandé, en désignant le carnage.

Roland observait le Chef Lakota, mais je remarquais le signe qu'il me faisait de sa main droite. Bien que *Blotahunka* soit venu seul, nous ne doutions pas du nombre de guerriers qui

se tenaient sur les hauteurs des parois et à l'ombre des crevasses, analysant chacun de nos mouvements, nous tenant en joutes avec leurs arcs, ou des armes à feu subtilisées. Roland se mordait la lèvre devant le silence du chef. En reposant son regard sur les bisons, il a compris :

« C'est à nous de le découvrir, n'est-ce pas ? »

Blotahunka a croisé les bras, stoïque.

« Telle est ma condition.

-Combien de tes hommes nous accompagnerons ? »

Le Chef Lakota a levé une main. Trois doigts. Trois personnes.

« Les bandits sont sans doute plus nombreux, suis-je intervenue.

-Et vous serez plus rapides, m'a-t-il contredit. Vous les rattraperez plus tôt. Et lorsque vous les aurez trouvés, vous m'attendrez.

-Tu veux les punir toi-même. » a deviné Roland et ce qu'il laissait suggérer c'était pourquoi *Blotahunka* ne traquait-il pas lui-même ses ennemis.

J'avais appris que les *Sihasapas* étaient doués pour comprendre les mots qu'on ne prononçait pas. Le Chef Lakota a déclaré ;

« Ma tribu est peuplée de femmes et d'enfants qui se déplacent lentement et que je ne délaissais pas sans guerriers avec de tels individus dans les parages. »

Je désirais répliquer que j'étais une fille et que j'étais plus rapide que les meilleurs guerriers de mon peuple, mais je me suis tu. Roland semblait méditer la proposition, mais c'était du vent ; il n'y avait rien à réfléchir. Soit nous payions notre droit de passage en partant à la poursuite de bandits, soit les Lakotas nous chassaient de leur territoire et nous enverraient droit dans les bras du Shérif de Deadwood et de son escouade.

« Telle est ma condition. » a répété le Chef.

Roland m'a regardé. Il a lu dans mes yeux, aussi facilement qu'autrefois, alors il a hoché la tête.

« Nous acceptons la condition. » ai-je lancé.

Aussitôt, des silhouettes se sont découpées de l'ombre des parois et en quelques secondes, trois guerriers se tenaient à côté de leur Chef. Parmi eux, j'ai reconnu certains visages qui m'avaient escorté lors de mon premier voyage à travers les terres, notamment Tanka.

J'ai entendu l'aigle hurler une seconde fois au-dessus de moi, avant de s'envoler haut dans le ciel et disparaître derrière des élévations rocheuses.

J'ai repensé à notre tentative pour éviter l'affrontement, quelques jours plus tôt, en fuyant Deadwood, et j'ai soupiré en comprenant que le sang serait versé aujourd'hui, d'une manière ou d'une autre.

Avant de remonter à cheval, j'ai sorti mes armes de ma besace, lesquels comprenaient trois coutelas et un tomahawk. J'ai pendu une lame et le tomahawk à la ceinture de ma tunique.

J'ai glissé un second couteau dans une botte, puis j'ai retiré mon vieux chapeau de cowboy pour y cacher le troisième dans un compartiment prévu à cet effet. Roland vérifiait ses pistolets, mais il a eu un sourire quand j'ai replacé le chapeau sur mon crâne. Cela m'a rappelé la première fois que je l'avais aperçu. Je me trouvais en bordure de la vallée Cataloochee, et je portais les cheveux plus courts à ce moment-là, au niveau des épaules.

J'étais en colère depuis plusieurs jours, me mettant tout le monde à dos, ma famille, mes amis. Mon cousin ne savait plus que faire pour obtenir une vraie conversation de moi. Mais ma rage cachait seulement de la tristesse. Et à présent réfugiée en haut d'un arbre, je ne parvenais plus à retenir les larmes qui me piquaient les yeux. Elles dévalaient mes joues comme de véritables ruisseaux. Chez moi me manquait. Certains membres de ma famille

aussi. La Piste des Larmes avait fait des victimes et si j'étais chanceuse d'être réfugiée dans les Appalaches avec mes parents, je pleurais pour ceux qui n'étaient pas avec nous.

J'ignorais depuis combien de temps je sanglotais, quand des bruits de pas avaient retenti. J'avais redressé la tête. Tous mes sens à l'affût, je comptais deux personnes, mais avec le raffut qu'ils faisaient en écrasant les feuilles mortes, ils auraient pu être dix. Puis des voix s'étaient élevées, mais trop lointaines pour que je puisse déjà comprendre le sens de la discussion. Quelques minutes plus tard, deux ombres étaient passées sous mon arbre, sans me voir. Je n'étais pourtant pas très bien cachée.

« Pourquoi tu es toujours du côté des Indiens ? demandait le garçon.

-Il ne s'agit pas de choisir un camp, Roland. Il s'agit simplement de faire ce qui est le plus juste à cet instant précis.

-Comment le saurais-je ? »

-Ta boussole intérieure te le dira. »

J'avais reconnu le vocabulaire des blancs. Je parlais un peu l'anglais, grâce aux cours dispensés par James Thomas, qui nous avait admis sur ses terres, mais je comprenais mieux l'espagnol. Si j'avais cependant bien compris une chose, après plusieurs minutes, c'était que ceux-là s'étaient perdus. Parmi les mots, j'avais reconnu le nom de James. Cela m'avait décidé à me montrer et je les avais menés jusqu'à sa demeure principale. Avant que je ne m'éclipse de nouveau dans la forêt, le garçon qui répondait au nom de Roland m'avait rattrapé par le bras.

« Merci, *Huyana*. »

J'avais vaguement hoché la tête et m'étais enfui.

« Huyana ? »

La voix de Roland m'a ramené dans le présent et mes yeux se sont de nouveau concentrés sur le sol.

« Nous ne sommes qu'à une petite heure. » lui ai-je appris.

Jusque-là, je l'avais laissé faire la conversation avec les Lakotas qui nous accompagnaient. À dire vrai, Roland parlait plutôt tout seul et les Indiens répondaient par onomatopées. Les *Sihaspas* n'étaient pourtant pas si réservés. Je pense qu'ils se méfiaient du *Maya sle*. Ils devaient sentir Roland comme un coyote qui portait l'apparence d'un homme, d'autant plus que Roland se plaisait à jouer les grandes gueules. Cela lui permettait parfois de noyer sa propre nervosité.

« À quoi pensais-tu ? m'a-t-il alors demandé.

-Un jour d'automne.

-Notre rencontre ? »

J'ai acquiescé.

Longtemps après notre première interaction, j'avais cru que *Huyana* signifiait *ami* en Miwok, un dialecte que Roland venait d'acquérir d'une autre tribu. Ce n'est que bien plus tard, que Roland m'avait finalement appris le véritable sens de ce terme.

ROLAND

« Tu tiens toujours la piste ? » ai-je demandé.

Matoaka a hoché la tête, alors que nous marchions à pied, à côté de nos chevaux. Nous avons commencé le chemin sur nos montures, alors que les traces des bandits étaient

encore suffisamment nettes. Mais les indices avaient commencé à devenir plus difficiles à analyser, alors nous avons mis pied à terre.

J'étais doué pour lire le sol, mais Matoaka était traqueuse depuis sa plus tendre enfance et si mes yeux ne parvenaient plus à suivre la piste, ses sens étaient encore utiles. Nous étions à quelques heures de nos cibles. Trois heures, selon ses estimations.

En comptant les Lakotas qui nous accompagnaient, nous étions cinq. D'après Matoaka, et confirmé par le *Sihhasapa* du nom de Tanka, nous avançons en direction de treize adversaires, vraisemblablement armés, et disposant de chevaux.

« Quel est ton plan ? ai-je demandé à Matoaka, car elle savait traquer des proies.

-Tu joues le blanc et je joue l'Indienne.

-Je déteste jouer le blanc.

-Tu es blanc, a répliqué un Lakota, mais un sourire espiègle s'étendait sur sa figure, démontrant que mes tentatives de communication n'étaient pas vaines.

-C'est *Maya sle*, l'a contredit Tanka. Un coyote.

-Un *Sunka*, tu veux dire, a corrigé un autre.

-Je préfère *Maya sle*. » a répondu Matoaka.

Il était impossible que les Lakotas aient manqué la présence du petit coyote qui nous suivait depuis plusieurs bornes. Je m'étais parfois demandé si les gens pensaient à une coïncidence. Peut-être au début. Coyote parvenait souvent à tromper les blancs, mais les Indiens voyaient souvent plus clairs : contrairement aux Européens, les Natifs ne se fiaient pas aux apparences. La Nature leur avait appris qu'elle pouvait être trompeuse, voir traîtresse autant que maternelle.

À titre d'exemple, Tanka nous a conté les longues périodes sans pluies qui dominaient dans ces canyons, mais la terreur que suscitaient les orages. Car au lieu de ressentir du soulagement à la vue de l'eau, c'était une vague de méfiance qui se propageait dans les rangs de la tribu. Tanka parlait très bien anglais et il me rappelait les représentants que les tribus algonquiennes possédaient ; un individu avec le statut de porte-parole à l'intention des blancs.

« L'eau s'accumule rapidement dans les crevasses, disait-il. Au point que l'on puisse rapidement se retrouver coincé et se noyer en quelques minutes.

-C'est une mauvaise mort. » a concédé un autre Lakota, avec une prononciation plus approximative.

Laissant Matoaka et Tanka nous guider, j'ai révisé mes langues siouanes avec nos deux autres compagnons, Isha et Kanda.

« *Wanblí*, disait Isha en désignant l'aigle qui suivait notre progression depuis les cieux.

-*Wanblí*, répétais-je du mieux que je pouvais, même si je me doutais qu'à travers mon accent anglais, je détruisais probablement la prononciation.

-*Napokta*, a-t-il ensuite articulé en désignant mes armes à feu.

-Pistolet ? » ai-je demandé.

Kanda a secoué la tête et désigné son couteau ;

« *Napokta*.

-Armes, ai-je compris. *Napokta*. »

Ils ont souri.

« *Hancokan*, c'est minuit. » me suis-je vaguement rappelé.

Isha a acquiescé, puis a lancé ;

« Et après. *Yuska un*. »

Matoaka s'était rapprochée de nous et a demandé ;

« Que cela signifie-t-il ? Le matin ? »

Le Lakota a paru réfléchir pour traduire ;

« C'est... l'énergie de la lumière ? L'aube qui se lève. *Yuska un*.

-Cela signifie soleil ? ai-je demandé, appréciant la précision, héritant de cette minutie érudite par l'aspect savant de mon père.

-Non, avait répondu Tanka. Cela signifie *être libre*. »

J'ai levé les yeux vers l'horizon, où j'avais plusieurs fois assisté à la beauté d'un lever de soleil dans le désert et je me suis promis de me souvenir de ce mot.

« *Yuska un*, ai-je répété.

-Et *Blotahunka* ? a alors demandé Matoaka. C'est seulement un nom ou signifie-t-il quelque chose ?

-Ce n'est pas un nom, a expliqué Tanka. C'est un statut. Un chef de hache.

-De hache ?

-Le chef de guerre. » ai-je précisé.

Ce n'était pas la première fois que les mots des Indiens creusaient mon âme plus profondément que l'anglais. J'en avais parlé à mon père, au cours de mes premières années d'apprentissage.

« Les Natifs voient la vie autrement que nous autres, Européens, m'avait-t-il appris. Ils discernent des choses différentes, quelque part, entre l'or et la poussière.

-Ils voient quoi ? avais-je demandé.

-Quelque chose de plus précieux que ça.

-Plus précieux que l'or ? »

Je ne pensais pas qu'une telle chose soit possible.

Pourtant, des années plus tard, après sa mort, j'y repensais souvent, lorsque je me réveillais en même temps que la terre, à l'aurore. Je crois que Coyote savait, lui aussi. Il m'arrivait de lui poser des questions, lorsqu'il restait suffisamment longtemps en place, mais il ne répondait jamais. Il se contentait de me regarder. Parfois, je me disais que j'avais peut-être effectivement l'esprit trop blanc pour comprendre ces choses-là. J'espérais y remédier un jour.

CHAPITRE QUATRE

MATOAKA

« Ils ne sont plus qu'à un kilomètre, ai-je appris à Roland.

-Alors nous les suivrons depuis le ciel. » a suggéré celui qui s'appelait Isha.

Comme aucun de nous ne comprenait, Tanka a précisé ;

« Nous allons grimper. Nous longerons la falaise. »

C'est ce que nous avons fait. Nous avons emprunté un chemin escarpé pour grimper le long du promontoire, toujours à pied, guidant nos chevaux qui n'avaient pas l'habitude d'un tel itinéraire. Ils appréhendaient, mais la confiance qu'ils nous portaient surpassait la peur, ainsi, ils nous ont suivis avec fluidité. Nous avons bordé le vide, avec une vue plongeante sur une grande partie du territoire Sioux. Après une demi-heure, en maintenant une bonne allure, nous avons aperçu les bandits, une petite dizaine d'ombres de la taille de fourmis, en contre-bas. J'ai échangé un regard avec Roland et il m'a adressé un signe de tête.

« Il est temps de jouer aux cowboys et aux Indiens, » a-t-il lâché en remontant à cheval.

Dirigeant les rênes de sa monture, il a tout naturellement, trouvé un petit chemin pour descendre jusqu'au pied du canyon. À l'échange de regards des Lakotas, eux-mêmes n'avaient pas eu conscience que nous pourrions y descendre depuis cet endroit. Je soupçonnais Coyote d'y être pour quelque chose, alors mes yeux ont lentement balayé le plateau du canyon. J'ai cru discerné une forme animale, dont la couleur de la fourrure se confondait avec celle du désert. À chaque clignement de paupières, c'était comme si l'image devenait à la fois plus précise et plus floue, au point de me plonger dans la confusion et m'obliger à détourner le regard. Je secouais la tête, tandis que Isha désignait la silhouette de Roland et de son cheval qui disparaissaient déjà dans un tournant ;

« Suivons le *Sunka*. »

J'ai hoché la tête, grim pant à mon tour sur Waneta.

Dans un premier temps, Roland s'est rendu à la rencontre des bandits, seul. L'assemblée, si nombreuse, qu'elle aurait pu être confondue avec une escouade de l'armée, était rassemblée autour de nombreux feux, sur un terrain plat, bordé par des concaves creusées dans les parois du canyon. La position était intelligente, leur permettant de s'enfuir dans le labyrinthe au moindre danger, cependant, Roland ne leur a absolument pas apparu comme une personne à craindre. Il s'est dirigé vers eux, retenant son cheval à un pas tranquille et détendu. De mon côté, je me maintenais dans l'ombre de la falaise en compagnie des Lakotas. Nous ne quittions pas des yeux Roland et nous étions préparés à l'action dès que nécessaire.

« Bien le bonjour ! » a retenti la voix de Roland, d'un accent traînant qu'il avait appris dans le sud.

Si la chasse m'avait enseigné une qualité, c'était bien la patience. La conversation entre Roland et ses nouvelles connaissances a duré une trentaine de minutes, durant laquelle chacun d'entre eux sont restés sur leur position, à savoir Roland sur son cheval, et les bandits, la moitié assis, et les autres debout, le toisant d'un air mauvais, tout en tâtant leurs armes du bout des doigts. Roland, de son côté, prenait garde à ne pas paraître dangereux. De par son allure débraillée, il donnait réellement l'impression d'être un énième vagabond perdu, trouvant cette assemblée par le plus grand des hasards, endormant petit à petit leur attention. Comme je le disais, Roland aimait jouer les grandes gueules. Finalement, il a laissé son regard glisser sur des sacs trainants près du campement, comportant le nom d'une compagnie commerciale, démontrant qu'ils avaient été volés, et les a désignés d'une main :

« Je vois que vous savez mener une entreprise à bien, puis d'une voix lente, il a ajouté ; peut-être avez-vous besoin de davantage de main d'œuvre ?

-Je crois pas non, a souri l'un des bandits.

-Ouais. On est au complet, » a ajouté un autre.

Roland a lentement hoché la tête, faisant la moue ;

« Mmh, voilà qui est dommage. »

Il a commencé à argumenter, débitant une liste de ses qualités humaines et capacités d'action. Mes muscles commençaient à s'endormir de rester dans la même position trop longtemps, quand, dans une pause durant la tirade de Roland, l'un d'entre eux, qui affutait un canif, a plissé les yeux à l'intention de l'intrus.

« Je crois que je te reconnais. »

J'ai compris que l'action n'allait pas tarder.

« J'ai un visage commun, a vaguement répliqué Roland.

-Non. Je t'ai déjà vu quelque part. » a insisté l'individu en se levant et se dirigeant vers un sac.

Il l'a fouillé et j'ai entendu un bruissement de papier.

« T'es lui. Pas vrai ? T'es le Bâtard de Barney. »

Le hurlement canin a déchiré l'atmosphère et l'appel du Coyote nous a mis en mouvement. Alors que je me précipitais à cheval, avec Tanka assis derrière moi, Roland avait déjà neutralisé deux des brigands en trois coups de pistolets. Waneta lancé au galop, Tanka a sauté de cheval pour bondir sur un bandit, tandis que je retirais le couteau de ma ceinture pour le lancer sur un autre. Waneta a finalement ralenti, il a fait demi-tour, ce qui m'a permis de lancer le couteau récupéré de ma botte sur un énième individu. Les bandits étaient aux prises des Lakotas, parmi lesquels Isha était armé d'une carabine française, à côtés des arcs de Tanka et Kanda.

J'ai saisi le tomahawk à ma ceinture, quand j'ai vu le papier, froissé dans la poussière. Je me suis arrêtée, les yeux rivés sur la mise à prix de sa tête. L'avis de recherche qui surgissait du passé, comme des remous surgissant dans l'eau, depuis l'abysse jusqu'à la surface.

J'ai ensuite lancé mon tomahawk pour porter un coup à un de nos adversaires. Isha, armé de la carabine, a tiré sur un second. Les sabots des chevaux remuaient la poussière du sol, rendant la vision plus floue, et j'ai cru entendre un des hommes être attaqué par un animal. Lorsque finalement le calme est revenu, et que la poussière s'est dissipée, tous nos ennemis étaient à terre, parmi lesquels nous comptons trois morts. Ils en demeuraient cependant dix blessés, mais vivants. Ces derniers allaient bientôt préférer mourir avec leurs trois autres camarades car nous allions les laisser aux bons soins du *Blotahunka*.

Kanda a d'ailleurs lancé une phrase dans sa langue et il m'a semblé comprendre que nous devions avertir le chef et le reste du clan de notre réussite. Aussitôt, les deux autres, avec l'aide de Roland, ont allumé un feu et Isha s'est occupé de transmettre notre message par des signaux de fumée.

« Tu te bats bien, pour un Sunka, a alors lancé Tanka à Roland.

-Mais il se bat comme un blanc. » a répliqué Isha.

Roland a glissé les pouces dans sa ceinture en haussant les épaules, vérifiant du bout du pied que les adversaires étendus sur le sol avaient bien cessé de respirer, tandis que je m'occupais de ligoter les autres avec l'aide de Kanda.

« Je ne dirais pas cela, a protesté Kanda, et j'ai compris qu'il voyait à présent en Roland, ce que je distinguais également. Il a combattu à nos côtés. Ce n'est peut-être pas l'un des nôtre. Mais c'est un *Dakota*, c'est un ami. »

Roland n'avait pas détourné son attention des morts, mais il a incliné la tête à l'intention du Lakota, démontrant qu'il avait entendu ses propos et appréciait sa reconnaissance.

Il était vrai que Roland n'était pas un Natif, mais il avait grandi avec nous, ce que les blancs considéraient improbable. On le croyait à moitié indien. Au niveau administratif, il était tout à fait occidental, une mère Anglaise, londonienne, un père des Cornouailles, érudit. Pourtant, son cœur appartenait à ceux qu'on appelait *sauvages*.

Nous avons attendu que le soir tombe. Le reste de la tribu ne tarderait pas à nous rejoindre. Tanka estimait qu'ils arriveraient au petit matin. Isha a pris un tour de garde, pendant que chacun essayait de dormir après un maigre repas. Comme mon esprit ne désirait pas me laisser en paix, je me suis concentrée sur la toile d'araignée. Roland était allongé, la tête posée contre la selle de son cheval. Je le pensais endormi, jusqu'à ce qu'il lance ;

« Que fabriques-tu ? »

Le feu crépitait et j'entendais Kanda qui ronflait. Roland s'est redressé en position assise et a insisté ;

« Tu peux me le dire, maintenant. C'est un talisman ?

-Tu peux le voir ainsi.

-Pour nous donner du courage ? »

J'allais répondre par l'affirmative, quand il a continué ;

« Pour demain ? Pour *Yuska un*. »

Les yeux rivés sur les fils, j'ai hésité à répondre, puis j'ai finalement expliqué ;

« Le jour n'a pas besoin d'aide pour donner de la force au corps et du courage à l'esprit, parce qu'il est déjà rempli de promesses. »

Roland a patiemment attendu que je continue, mais j'estimais avoir donné suffisamment d'indices pour qu'il le comprenne tout seul. Au bout de quelques minutes, il a demandé ;

« Alors tu crées de l'espoir pour l'obscurité ? »

J'ajoutais un autre lien, que j'accrochais à mon cercle de bois parcourus de fils et j'ai acquiescé ;

« Un Attrape-rêve. »

Chez moi, les toiles d'araignées servaient à emprisonner les cauchemars, ces maladies qui s'immisçaient dans les esprits et rongeaient l'espoir qui s'y reposait. J'avais l'intention de le préserver autant que mon pouvoir me le permettrait.

ROLAND

Je repensais à la fraîcheur des forêts, des cours d'eau qui grondaient et de l'atmosphère des Appalaches sous le soleil brûlant des Badlands. Je me souvenais de cette brume inquiétante qui enveloppait vos chevilles et s'enroulait autour de vos poignets, comme si les esprits de ces lieux essayaient de vous retenir. J'avais appris à retrouver mon chemin dans ces forêts et Matoaka m'avait conté les légendes de ces lieux. Elle m'avait parlé d'un lac qui n'existait pas. Elle m'avait parlé de le trouver, un jour.

Je ne l'avais jamais mentionné à personne, mais je crois bien qu'elle l'avait vu. Nous n'avions jamais eu le temps d'en discuter ; j'avais failli mourir ce jour-là et Matoaka ne m'avait pas réellement expliqué ce qu'il s'était passé, mais j'étais persuadé qu'elle m'avait sauvé la vie. Quelques jours plus tard, lors d'un arrêt à la Capitale, mon père et moi avons été arrêté par

les hommes du Capitaine Greenes, et jamais plus je n'avais revu Matoaka. Je ne me souvenais même pas du dernier mot que nous avions échangé. Je me rappelais en revanche très bien du premier.

J'étais avec mon père, lorsque nous avons pour la première fois été à la rencontre de James Thomas et malgré la carte d'indications pour rejoindre la demeure de notre hôte, nous nous étions perdus dans le vallon.

L'automne s'était abattu sur les montagnes. Les arbres revêtaient leur couleur flamboyante avec fierté et la brume s'accrochait à leurs cimes comme des fantômes. D'après la carte, nous nous trouvions au beau milieu d'un endroit, appelé Cataloochee par les tribus environnantes. J'avais l'impression que la forêt m'observait, curieuse de savoir quelle nouvelle direction j'allais prendre.

« Le Gouverneur commence à autoriser l'exploitation des gisements de minerais, plus au Nord, disait mon père. Il ne tardera pas à s'intéresser à cet endroit.

-James Thomas ne le laissera pas faire, avais-je dit, du haut de mes dix ans.

-Bien sûr que non. Mais il n'est qu'un homme. »

Il jetait un énième coup d'œil à la carte.

« Eh bien, Roland, je crois bien que je ne reconnais rien.

-Nous aurions dû suivre le chemin.

-Je pensais vraiment que ce serait plus rapide par le bosquet.

-On ne trouve jamais ce qu'on cherche en s'écartant du chemin, avais-je répliqué, citant une ligne récemment lue dans un livre.

-On n'a jamais rien trouvé de nouveau en restant dans les sentiers battus. »

Ce n'était pas la voix de mon père, mais celle d'une fille.

Mes yeux se sont brusquement ouverts, alors que mes oreilles entendaient de nouveau cette voix. J'ai mis un moment à réaliser que le soleil s'était déjà levé depuis une heure et que Matoaka discutait avec Tanka. Nos prisonniers grognaient, les mains et les pieds liés. Isha m'a invité près du feu et j'ai distingué la viande de serpent qui cuisait, attrapés par les guerriers Lakotas. J'ai essayé de proposer du café, mais ces derniers ont eu la même grimace de dégoût que Matoaka à cette idée, alors je l'ai bu tout seul, pendant qu'ils ingurgitaient leurs infusions de feuilles. J'étais assis en tailleur à la droite de Matoaka et j'observais son œuvre qui n'était pas encore terminée. Je n'osais pas la toucher.

J'avais une montre, en Virginie, que mon père avait rapporté de Londres, objet nécessaire à tout gentleman anglais. Mais les Amériques ne connaissaient pas de gentlemen. La montre était vite devenue inutile et depuis, seul le Soleil et ma propre conscience m'enseignait approximativement les horaires de la journée. Après tout, au milieu de nulle part, on a rarement de rendez-vous à respecter, ou d'invitations où se rendre ; nous sommes plutôt laissés aux mains du désert et on arrive à destination quand celui-ci le décide. Les *Sihasapas* sont arrivés environ une trentaine de minutes plus tard. Ils étaient nombreux, presque une centaine, surgissant d'abord comme des silhouettes floues, puis se précisant en cavaliers parfois armés, qui se rapprochaient tranquillement de notre groupe. Tanka a éteint le feu d'un coup de pied. Les expressions de nos prisonniers devenaient de plus en plus empreintes de terreurs, tandis qu'il voyait s'avancer la possession de Natifs. En peu de temps, la tribu avait installé quelques campements sur toute la plaine, et préparait déjà des morceaux de bisons. Le *Blotahunka* nous a invité à prendre part au repas. Matoaka et moi avons bredouillé à quel point nous étions honorés, puis nous nous sommes assis devant des écuelles de viandes. Je n'avais pas encore prononcé un mot, que Matoaka m'a chuchoté ;

« Tu l'as vu ? »

Elle l'avait sans doute ramassé hier, après la bataille et m'a glissé le papier entre les mains. C'était un avis de recherche sur ma tête, bien sûr que je l'avais vu.

« Quelqu'un te cherche. » a-t-elle ajouté.

Je me suis contenté de grogner.

« Ça ne te perturbe pas ? s'est-t-elle agacée.

-Peu importe où je vais, il y a toujours quelqu'un qui me recherche. Que veux-tu que j'y fasse ? »

Elle a récupéré le papier d'un geste irrité ;

« Mort ou vif, est-il écrit. Le Shérif de Deadwood n'aurait jamais pu être aussi rapide. Qui est-ce ? »

Je n'étais qu'un chien blanc pour les Amérindiens et le Bâtard de Barney pour les Européens. Ça aurait pu être beaucoup de monde. Mais j'avais déjà une idée du coupable.

C'est *Blotahunka* qui une fois n'est pas coutume, est apparu à mes côtés, sans que je ne m'en aperçoive, comme s'il avait soudainement surgi du néant.

« Ces papiers ont été distribués dans toutes les Grandes Plaines par des hommes de l'armée américaine. Leur chef est connu comme le Boucher de Virginie. »

À mon expression, le chef Lakota a dit ;

« Vous savez de qui il s'agit. »

J'ai presque entendu Matoaka grincer des dents. *Blotahunka* a porté son regard sur elle. Elle n'a pas répondu tout de suite, mais elle a fini par admettre ;

« C'est un démon du passé. »

Nous sommes partis avant que d'assister à la revanche des *Sihasapas* envers les massacreurs de bisons. Nous étions à presque un kilomètre et pourtant, les hurlements des victimes nous parvenaient, s'élevant de la terre et ricochant contre les parois du canyon.

« Pourquoi tu n'as pas accepté de guide ? » a demandé Matoaka.

Blotahunka avait proposé un des siens pour nous raccompagner vers la frontière, par un endroit où nous pourrions reprendre notre route et où les hommes du Shérif de Deadwood ne nous retrouveraient pas. J'avais diplomatiquement refusé.

« Ton âme se révèle plutôt noble pour un *Sunka* blanc, avait-il déclaré par la suite, puis en observant Matoaka, il avait ajouté ; et c'est à l'oiseau de l'Est que tu le dois. »

Il avait réussi à me traiter de chevalier et de vaurien dans une même phrase. Seul un véritable maître était capable d'une telle prouesse. Je n'en connaissais qu'un seul autre ; mon père.

Tanka s'était approché et avait posé la main gauche sur son cœur.

« Vous êtes Dakotas, à présent.

-*Dakotas* ? ai-je répété, puis je me suis souvenu de la signification. *Amis*. »

Le chef des *Sihasapas* avait imperceptiblement acquiescé, alors Tanka avait continué ;

« Et les amis des *Lakotas* n'ont plus de dettes à payer. Ni maintenant, ni jamais plus. Ils peuvent nous demander de l'aider, sans la rendre. Ils peuvent venir sur nos terres sans avoir à affronter le courroux de nos Esprits. »

Tandis que Matoaka et moi nous éloignions, nous sommes finalement arrivés hors de portée du bruit, jusqu'à ne plus entendre les châtiments, mais les lieux ne sont pourtant pas demeurés plus silencieux. Lorsque le vent hurlait dans les canyons, on avait l'impression d'entendre hurler des fantômes. *Le mal du labyrinthe*, c'était ainsi qu'en parlait mon père.

Ces dédales, ces couloirs et ces gorges qui s'agrandissaient, puis se resserraient, s'éclaircissaient, puis s'assombrissaient, pouvaient faire tourner la tête à n'importe qui, au point qu'on devait craindre de ne pas devenir fou en mettant un pied dans le canyon. Le labyrinthe était comme un gigantesque monstre, qui semblait nous engloutir à chaque tournant. L'idée était alors d'entamer un combat contre soi-même. L'ennemi, ce n'était pas le canyon. L'ennemi, c'était notre propre panique.

« Il faut un esprit fort, un esprit solide, pour passer l'épreuve du labyrinthe. » disait mon père. Le Lord Barney n'avait jamais mis les pieds dans les Badlands, mais il connaissait cette difficulté par les livres et les études. Il possédait plus de connaissances que je n'en aurais jamais.

Il était mort depuis longtemps, bien sûr, mais son fantôme errait encore à mes côtés, enchaîné à moi tel à boulet à ma cheville que je trainerais où que j'aille, et dont parfois, la voix murmurait à mon oreille.

Nos chevaux étaient détendus et depuis plus d'une heure, nous nous engagions entre les corridors sans hésitations. Matoaka m'observait d'un air soupçonneux.

« Coyote te montre le chemin, n'est-ce pas ? a-t-elle lâché.

-Tu connais déjà la réponse, *Huyana*.

Nous avons rejoint la plaine sans encombre. La lande s'étendait à perte de vue. On ne voyait que l'horizon, mince ligne qui créait une rupture entre la terre et le ciel. Sans cette rayure, c'était à croire que tout se mélangerait et qu'on ne pourrait déterminer où commençait l'une et où terminait l'autre.

Le soleil était haut au-dessus de nos têtes. Ma peau d'Anglais se trahissait sous ces rayons brûlants, alors je prenais garde à converser mon chapeau sur ma tête tandis que Matoaka délaissait son visage bronzé à la merci du soleil, laissant le sien pendre dans son dos, soutenu par un filet autour de son cou.

« Tu pars vers l'Ouest, a-t-elle alors lancé.

-Oui.

-Pour l'or.

-Mmh. Et toi ? Pourquoi l'Ouest ?

-Pour mon peuple, a-t-elle répondu, puis elle a ajouté après un silence ; pour sauver ce qui peut encore l'être. »

Je doutais qu'il ne reste plus que de la poussière, à sauver, mais je n'ai rien répliqué.

Matoaka en avait davantage conscience que moi. Elle avait décidé d'agir, mais elle ne pouvait ignorer les signes.

Elle trimbalait le cercle plein de fils à sa ceinture.

Elle savait déjà comment l'histoire se terminerait.

MATOAKA

Lors de ma seconde rencontre avec Roland, le ciel pleurait.

Des trombes de pluie s'abattaient sur la forêt, créant des courants d'eau qui dégringolaient des flans escarpés de *Sha-Kon-O-Hey*. Mon cousin et moi nous préparions à descendre négocier quelques fourrures dans une ville au pied de la montagne, du nom de Gatlinburg, dans le Tennessee. L'air se rafraichissait, laissant prévoir l'hiver qui avançait à grands pas.

Parce que si l'été au sein de la Terre de la Fumée Bleue était idéal, la saison froide nous amenait une neige vigoureuse, tuant les plantes et raréfiant le gibier. Nous trouvions toujours des racines comestibles et nous tenions des provisions, mais nous désirions obtenir quelques casseroles, quelques perles de verres, et autres bricoles. Nous n'en avions pas vraiment la nécessité, mais mon père souhaitait que nous conservions des rapports sains avec les blancs, et cela passait majoritairement par le commerce.

Mon cousin avait pris avec lui un traducteur du nom de Barney. Lord Barney s'était pointé avec son gamin et mon cousin, avec moi.

« Mon enfant ne causera pas de problème. » avait quand même souligné Lord Barney en me regardant.

Mon cousin avait souri et répliqué dans un anglais approximatif :

« Elle a beau être une sauvage, elle sait se tenir aussi. »

Lord Barney avait levé les mains en signe de reddition. À cette époque, mon cousin avait encore des préjugés bien serrés concernant les Européens, et je n'étais pas bien différente. Qui aurait pu nous le reprocher ? Des milliers des nôtres avaient péri depuis l'arrivée des premiers côlons, et des dizaines de milliers d'autres venaient de périr durant la Traversée des Larmes. Mais c'était avant d'apprendre que Lord Barney ne pensait pas vraiment comme les autres blancs.

« Waban, s'est présenté mon cousin.

-Barney, a enchaîné le Lord, sans essayer de lui serrer la main, comme tous les Européens.

-On dit que vous connaissez notre langue.

-Oui. Votre nom signifie Vent d'Est.

-Et le vôtre ?

-Mon nom ne possède pas de signification particulière. »

Mon cousin n'a pas souri, mais je pouvais sentir qu'il en avait envie. À la place, il a dit ;

« Il n'y a que les blancs pour oublier leur essence. Il en a sûrement un. Vous l'avez seulement oublié. »

Ainsi a commencé leur collaboration.

Malgré la pluie, nous avons entamé la descente du flanc de la montagne. Mon cousin et le Lord Barney portaient des paquetages sur les épaules, tandis que je me contentais d'aider le garçon à ne pas mourir pendant le trajet. Il s'évertuait à poser les pieds aux mauvais endroits et manquait de glisser à plusieurs reprises dans le vide. Je le rattrapais une énième fois, lorsqu'il m'avait regardé et avait penché la tête sur le côté en m'observant.

« Tu pleures encore ? »

Je l'avais fusillé du regard.

« Il pleut. »

Je l'avais lâché pour qu'il reprenne la route.

« Tu penses vraiment que les Klamath représentent la solution ? » m'a demandé Roland. Nous nous dirigeons plein Ouest, et les Plaines s'étendaient à l'infini devant nous. Chaque pas que nos chevaux faisaient, chaque kilomètre que nous parcourions semblaient nous éloigner de l'horizon, comme si ce dernier n'était qu'un mirage. J'avais déroulé ma carte quelques heures plus tôt, pour montrer à Roland où je me rendais.

« Je ne sais pas exactement ce que je trouverais là-bas, ai-je admis. Je ne tiens ces informations que d'un Païute, un Natif du Pacifique. Il m'a raconté les rumeurs qui couraient sur la tribu Klamath et surtout du lieu où ils vivent, mais lui-même ne s'y étant jamais rendu, je ne pourrais rien confirmer. On parle d'un lieu dangereux, où deux puissances se seraient

affrontées autrefois, et où sommeille à présent tant de pouvoirs que si quelqu'un s'y rend et y survit, il revient doté d'une puissance sans égale.

-C'est ainsi que tu veux sauver ton peuple ? »

J'haussai les épaules.

« Je ne voulais pas m'y rendre, c'est mon père qui m'y incité. Je voulais seulement continuer mes efforts pour maintenir la paix et construire une influence politique au sein du gouvernement blanc. »

Roland a haussé les sourcils ;

« Alors pourquoi es-tu ici ?

-J'ai fait un rêve. »

Roland a hoché la tête. Je n'avais pas besoin d'expliquer, il comprenait déjà ce que cela signifiait.

« Tu sais, a-t-il dit au bout d'un instant, je ne comprends pas comment tu parviens à toujours envisager la paix après ce que toi et les tiens avaient subi. »

Je savais qu'il repensait au jour où mon cousin était mort. Nous connaissions les Barney depuis plusieurs années déjà et à l'arrivée d'un énième printemps, nous avions décidé de reprendre un trajet vers Gatlinburg. Si l'échange de fourrures s'était bien déroulé, Waban avait été pris à part dans une altercation à la sortie de la ville. Il était mort d'un coup de feu, suivi par les coups de pied d'une dizaine d'hommes en colère. Je m'étais faite bousculée par la foule exultée et j'avais dû ma survie au Lord Barney qui avait retiré le chapeau de la tête de Roland pour le poser sur mes cheveux, camouflant l'espace d'un instant mes origines natives. Je pleurais quand il m'emmenait de force à l'abri de la foule hargneuse.

Je n'avais jamais pardonné à Lord Barney pour m'avoir éloigné de Waban, quand bien même j'avais conscience qu'il m'avait sauvé la vie. Par la suite, il n'avait cessé de m'aider et je lui devais encore beaucoup de choses après sa mort.

« C'est à cause de ton père, ai-je dit. C'était lui, le faiseur de paix. »

Roland a renâclé ;

« Jusqu'à ce que son cœur s'obscurcisse également. »

J'ai secoué la tête ;

« Tout homme a ses moments de faiblesse, mais dans l'ensemble, c'était un homme bon, Roland, c'est ainsi que je le vois à présent.

-Ce n'est pas grâce à lui que je suis vivant aujourd'hui. »

J'ignorais si Roland parlait alors de Coyote, du Lac *Atagahi*, ou de moi. Sans doute un peu des trois.

ROLAND

Lorsque j'avais été contraint de quitter les Appalaches, à la suite de la condamnation de mon père, et que je m'étais retranché en Arkansas pendant quelques années, en bordure des Terres Non Civilisées. À plusieurs reprises, je m'étais posé la question de partir dans cet inconnu. Mais je n'avais trouvé que des excuses pour ne pas m'y rendre. En fin de compte, la nouvelle de l'or s'était répandue comme de la peste, l'année dernière. Si à présent, je ne rêvais que de cela, je me demandais quel était l'intérêt pour Coyote de m'y accompagner. Je n'osais pas lui poser la question, cependant. Je craignais sans doute qu'il m'abandonne.

À force de persévérance, je suis finalement parvenu à déridier Matoaka au sujet de sa destination, bien qu'elle ne me dise que ce qu'elle voulait bien m'accorder. Après le canyon tortueux, c'était le désert qui pouvait rendre les gens malades. On lui accordait également des capacités de folie sur l'esprit humain. Rien n'était plus terrifiant que de voir du vide derrière, à droite, à gauche, et devant soi. C'était comme si nous ne pouvions plus jamais atteindre aucune destination, qu'elle quel soit, tout simplement parce que cette dernière n'existait plus. Bientôt, le désert envahissait votre tête et il n'y avait plus que cela dans vos pensées.

Parler, cependant, était un bon moyen de combattre ce mal.

« C'est comme *Atagahi*, a dit Matoaka. C'est un lieu qui permet de renouveler sa magie. Telle est ma quête.

-Pour moi, cela ressemble plutôt à la dernière action d'un guerrier désespéré. »

Matoaka a eu un sourire :

« Parfois, c'est ce qui en coûte pour créer un miracle. La magie surgit souvent du désespoir. C'est l'ultime recours. »

Ce faisant, elle a tapoté l'Attrape-Rêve qui pendait à sa ceinture.

« L'espoir, a continué Matoaka. On a tendance à sous-estimer l'étincelle, mais elle peut déclencher un véritable brasier. »

Matoaka me faisait l'effet que tout avait un sens. Cela ne rendait pas sa douleur moindre, mais elle cherchait à agir sur ce qu'elle pouvait encore. Tant qu'elle se réveillait chaque matin, tant qu'elle respirait encore, elle pouvait accomplir une action. Cette attitude-là m'avait manqué.

C'est le moment qu'ont choisi quatre bandits pour agir.

Parfois, la violence n'a pas besoin de raison dans l'Ouest, ou plutôt, elle devient la raison de chaque chose.

Ils nous sont tombés dessus sans que j'en ai conscience et je crois que même Coyote a été surpris. Je ne me souvenais même pas de la manière dont le combat avait commencé. J'ai soudainement été éjecté de mon cheval et j'ai rudement atterri sur le sol. Un lasso s'était enroulé autour de mon cou et la corde s'était resserrée contre ma peau. Je commençais à m'étrangler, mes mains essayant pourtant de me défaire de la prise. Mais l'oxygène me manquait un peu plus chaque seconde.

Alors j'ai de nouveau entendu les voix ;

Pauvre petite chose.

Pauvre âme en peine.

C'était comme si un sort se levait, qu'une malédiction se réveillait et chuchotait à mes oreilles, mauvaise ;

Puisses-tu trouver la paix en ces terres.

La réminiscence m'a sauté à la figure et a envahi mes sens. Je revoyais Waban mourir sous les coups des habitants de Gatlinburg. Je revoyais Matoaka qui pleurait son cousin et mon père dont l'esprit se laissait aller à la colère devant tant d'injustices. Je me souvenais de l'obsession de Matoaka pour retrouver le lac *Atagahi*, le *Lac Enchanté*. J'essayais de la suivre, mais elle me semait souvent à travers la forêt. Je suis revenu au jour où je m'étais de

nouveau perdu, alors qu'elle s'enfuyait. Je connaissais la légende d'*Atagahi*, le lac profondément caché dans les Montagnes Embrumée qui constituait un refuge pour tous les animaux. Les Cherokees disaient que *Atagahi* était invisible aux yeux des humains, mais qu'il pouvait se révéler à un cœur pur. J'étais persuadé que Matoaka avait trouvé le lac, ce jour-là.

Mais comme je voulais la poursuivre, *Atagahi* m'a peut-être considéré comme une menace. La nature avait grondé et un cerf avait surgi des bois. Je ne me souvenais pas de la collision, ni de la douleur. Lorsque j'avais ouvert les yeux, j'entendais Matoaka hurler. Tomahawk à la main, elle grondait, positionnée devant moi pour me défendre, préparée au combat contre l'animal. Elle était trempée, comme si elle venait de passer sous une cascade. Matoaka avait hurlé de nouveau, et la nature avait répondu à son appel. J'avais vu des yeux jaunes surgir des bois, tandis que le cerf fuyait devant la nouvelle créature.

Le soleil perçait entre les branches des arbres, tandis que ce jour-là demeurerait marqué à jamais dans mon esprit.

Je m'étais réveillé avec l'Esprit de Coyote dans les veines, et Matoaka à mes côtés. J'avais quatorze ans. Des larmes roulaient le long de ses joues. J'avais lentement levé une main et frôlé son visage.

« Chaque fois que je te vois, tu pleures. »

Huyana.

Pluie qui tombe.

MATOAKA

J'ai élané ma lame et cette dernière est venue trancher la corde qui reliait le cou de Roland. Il est tombé en hoquetant et je me suis attaquée à notre assaillant. Je l'ai achevé à coup de tomahawk, tandis que Coyote s'occupait du dernier. Je terminais d'essuyer le sang de mon arme, quand Roland s'est relevé en titubant, la main pressée contre sa gorge. Il a toussé un moment et je l'ai laissé reprendre ses esprits. Après la violence de l'altercation, le calme retombait. Les chevaux redevenaient paisibles, Coyote était assis sur son arrière train, nous observant et Roland s'est finalement raclé la gorge. Il m'a adressé un signe de tête ;

« Je te dois la vie. »

J'ai rangé mon arme à ma ceinture et ramassé les pistolets qui gisaient sur nos ennemis.

« Ça n'a rien d'altruiste, ai-je répliqué. Je me suis surtout épargnée des larmes. »

J'ai retiré les balles pour les donner à Roland, ce qui lui fera plus de munitions et je me suis appliquée à détruire les autres armes de la force de mon tomahawk.

Je me suis ensuite redressée et j'ai enfourché mon cheval. J'ai attendu que Roland recouvre son calme, mais nous ne pouvions attendre trop longtemps. Nous avions du chemin à faire. Plus vite j'atteindrais le Mont Mazama, car c'était ainsi qu'avait appelé le Païute, ce lieu mystique, plus rapidement je serais de retour à *Sha-Kon-O-Hey*.

J'avais depuis longtemps appris à faire la différence entre mes mauvaises émotions et les véritables présages, et bien que cette sensation ne soit qu'une illusion de mon esprit, je ne pouvais m'empêcher de penser que pendant mon absence, les Appalaches brûlaient et qu'à mon retour, je n'y retrouverais que des cendres.

Roland a finalement grimpé sur son cheval et nous avons repris la route. J'avais cru l'avoir entendu murmurer *Huyana* tout à l'heure, alors qu'il se mourrait, mais je ne pouvais le certifier.

« Est-ce la fin ? »

Roland prononçait la parole tandis que nous longions les rails du convoi depuis plus d'une heure en silence. Les ouvriers criaient, le bruit des matériaux s'entrechoquait et je n'entendais même plus le bruit des sabots de Waneta, ni même mon propre souffle. Plongés dans nos pensées respectives, je n'imaginais pas que cela puisse également perturber Roland.

Il avait beau avoir grandi dans cette contrée, dans mon inconscience, il demeurait blanc. Par cette seule question, je comprenais que sa vision l'avait mené dans un avenir couvert de rails métalliques, de bruits assourdissants, où le silence n'existerait plus et où les êtres humains ne parviendraient même plus à distinguer le cœur de la Terre elle-même qui battait sous nos pieds.

Je ne savais que répondre, alors j'ai préféré me taire.

Je me suis sentie soulagée lorsque nous nous sommes enfin éloignés du chantier. Le soleil atteignait son zénith et j'avais l'impression de sentir sa chaleur traverser le cuir de mon chapeau. Une nouvelle journée dans le désert.

L'air était si brûlant qu'il en était étouffant. À chaque respiration que nous reprenions, c'était comme si on s'étranglait. L'air devenait plus compact, plus chaud, au point d'en être désagréable.

La sueur collait nos vêtements à notre peau. Mon tissu était trempé et Roland dégoulinait dans sa chemise et son pantalon. Les chevaux, également, subissaient les déboires de la chaleur et nous nous arrêtons de plus en plus régulièrement pour leur donner à boire, ou chaque moment que nous croisions un arbre pour faire une pause, mais cela arrivait de moins en moins. De temps en temps, nous remarquons des cactus et Roland m'a appris que nous pouvions en retirer de l'eau, ce qui nous a permis d'en récolter pour la suite de la traversée. Bientôt, le paysage n'était qu'une étendue plate sans aucun relief pour perturber l'horizon.

Le seul à ne pas paraître perturber par le climat, c'était le Coyote. Il trotteait de manière régulière, partait chasser lorsque nous faisons une pause et nous regardait de loin, le temps que nous reprenions notre marche. Je ne l'avais jamais vu paraître fatigué ou ralentir son rythme.

« Il t'aime bien, m'a alors lancé Roland.

-Qui donc ?

-Coyote. »

Je ne lui ai pas demandé comment il le savait. Je m'étais parfois questionnée sur l'étendue du lien qui les unissait, au point de croire qu'ils étaient peut-être capables de lire dans les pensées de l'autre, mais Roland conservait toujours une attitude très distante à l'intention de Coyote, à moins que cela ne soit l'inverse.

« Il n'a pas à se cacher de moi, ai-je dit.

-Il n'a pas l'habitude de se montrer. Les blancs ne comprennent jamais vraiment sa présence.

-Je ne suis pas Pete Clanton, ai-je répliqué.

-C'est d'une évidence. » a souri Roland en inclinant son chapeau dans ma direction.

J'ai levé les yeux au ciel, pressant le pas de Waneta pour devancer le cheval de Roland. Ce dernier a fait de même. Arrivant à ma hauteur, j'ai vu qu'il ne souriait plus. Roland observait le paysage qui nous entourait, encore vierge et je pouvais voir qu'il imaginait déjà des trains, des villes et des gens envahissant les lieux, quelques années plus tard.

« Si telle est la fin, a finalement soupiré Roland, j'espère que tu échapperas aux temps qui s'écroulent. »

Ses paroles se voulaient sans doute réconfortantes, mais je n'ai pu empêcher un sourire triste en répondant ;

-Comment le pourrais-je ? La Terre elle-même saignera. »

CHAPITRE CINQ

ROLAND

Nous avons aperçu la diligence de loin. Dans les Plaines, nous ne pouvions nous dissimuler. Cela donnait une avance sur nos ennemis, renforçant notre sentiment de vulnérabilité, avec la conscience aiguë d'être toujours à découvert, à la vue de tous. J'essayais de ne pas ressasser la pensée qu'une balle pourrait facilement m'atteindre sans que je ne vois la mort venir. Mais comme nous devons continuer à avancer, je me secouais simplement parfois les épaules pour me débarrasser de cette sensation.

Depuis deux semaines, nous adoptions un rythme régulier, découpé par des arrêts pour manger, boire, puis pour dormir, à la tombée de la nuit. Pendant le trajet, nous avions parfois aperçu quelques hommes à cheval, mais toujours trop loin pour discerner autre chose que des silhouettes. Lorsque cela arrivait, nous nous contentions d'ignorer ces présences, en espérant qu'elles fassent de même. À d'autres occasions, nous discernions des troupeaux de bisons, qui migraient en recherche de terres plus fertiles. Nous ne les chassions pas, car un bison représentait trop de chair pour deux personnes. Mais Coyote ramenait parfois des lièvres ou des serpents, qui complétaient les racines dans nos repas. Cette fois-là, l'après-midi commençait à peine et mon estomac digérait encore notre précédent repas, lorsque l'aigle a sifflé au-dessus de Matoaka. Elle a plissé les yeux et j'ai fait de même, mais je ne voyais toujours rien, au loin.

« C'est gros, a dit Matoaka. Un chariot, peut-être.

-Devons-nous le contourner ? »

Matoaka ne semblait pas sure d'elle, mais elle a marmonné ;

« Approchons. Je ne distingue pas suffisamment de détails. À la moindre alerte, nous déguerpissons.

-Entendu. »

C'est ce que nous avons fait. Après une certaine distance, j'ai finalement distingué le chariot à mon tour. Matoaka observait également une personne qui faisait de grands gestes.

Je n'ai pas tout de suite compris si la diligence était arrêtée ou si elle roulait dans notre direction. Puis au fur et à mesure, j'ai compris qu'elle était immobilisée.

Matoaka et moi avons échangé un regard. Nous n'étions pas ignorants des stratégies de brigands, qui parfois se positionnaient en victimes avant de détrousser leurs sauveurs.

« Je ne peux pas passer devant sans proposer mon aide. » a dit Matoaka et c'était tout l'honneur de sa tribu qui vibrait dans ses paroles.

De mon côté, je grimaçai :

« Au moindre danger... »

Matoaka a acquiescé et nous nous sommes approchés davantage.

Coyote est soudainement apparu aux côtés de mon cheval et a lancé un bref aboiement d'avertissement. J'allais transmettre le message à Matoaka mais elle avait déjà sorti son tomahawk.

« Il a senti quelque chose de mauvais, n'est-ce pas ? Waneta paraît également plus nerveux. Mais cela ne signifie pas forcément que ces personnes n'ont pas besoin d'aide. » Nous nous sommes arrêtés à quelques mètres de la diligence.

Une femme d'un certain âge se tenait debout, à côté du chariot renversé, accompagnée d'une fillette. Elles avaient une peau moins sombre que celle de Matoaka, mais n'étaient pas aussi blanches que moi. La femme portait des rides, comme des cicatrices, démontrant les coups que la vie lui avait fait subir. Et la fillette nous regardait avec de grands yeux. Elles

possédaient toutes les deux des visages tannés par le soleil, et des chevelures visiblement noires, mais qui s'étaient décolorées à cause du climat environnant. Je distinguais également clairement une certaine appréhension dans leurs yeux.

Si nous étions deux à nous approcher, leurs regards restaient rivés sur Matoaka, à peine conscientes de ma présence. Ou moins effrayée par moi, sans doute. Finalement, la plus âgée d'entre elles, s'est tournée vers moi. Dans un anglais approximatif, elle a imploré ;
« Aidez-moi. S'il vous plaît. Aidez-nous. »

Un coup d'œil à la scène m'a appris que la diligence n'avait pas été attaquée. Cependant, l'angle du transport qui penchait vers l'avant indiquait qu'une roue s'était dérobée. Je l'ai remarqué plus loin, cassée. Les harnachements des chevaux pendaient tristement dans la poussière, ces derniers ayant sans doute rués. J'ignorais cependant si c'était la panique des chevaux qui avaient causé cette roue cassée ou si c'était le chariot devenu branlant, qui les avaient fait fuir. Quoi qu'il en soit, ces personnes se retrouvaient sans transport.

Dans l'Ouest, où les ressources se faisaient rares, et les distances infinies, un tel incident pouvait se révéler aussi mortel qu'une attaque de brigands. Mais conscients d'une telle possibilité, la plupart des marchands ou voyageurs étaient préparés à cette éventualité.

« Vous ne possédez pas de roue de secours ?

-C'était notre roue de secours. » a répliqué la femme.

Elle a paru chercher ses mots, et je savais combien il était difficile de parler une langue étrangère correctement lorsqu'on était en proie à la détresse ou la colère. Finalement, elle a redressé les épaules et dit ;

« Notre village n'est pas loin, à cheval. Nos montures y sont sans doute retournées, par peur. Mais à pied, c'est plus... »

Ses yeux ont traîné sur la fillette à ses côtés, impliquant qu'une telle distance n'était pas réalisable pour cette dernière, surtout sous ce soleil de plomb.

Encore une fois, Matoaka et moi avons échangé un regard. Je savais qu'elle était pressée par le temps, mais j'ai vu dans ses yeux qu'elle ne les délaisserait pas. Il était facile de devenir indifférent dans le désert. Tant de personnes mourraient chaque semaine et on échappait souvent de justesse à la mort, alors la survie devenait un prix difficile à négocier. Cependant, mon père me disait qu'il fallait toujours aider quand on en avait l'occasion. Parce que si on ne le faisait pas seulement une fois, on ne le referait jamais. Je n'avais pas toujours suivi ce conseil, mettant certains de mes besoins avant la survie d'autres personnes. Cela m'a fait un drôle d'effet d'en prendre conscience. Matoaka me rappelait tant de souvenirs que j'avais essayé d'oublier.

« Notre village n'est pas loin, a répété la femme. Accompagnez-nous, je vous en supplie. Vous aurez droit à un repas et un refuge pour la nuit. »

Elle possédait un accent que j'avais du mal à reconnaître, mais j'ai saisi l'essentiel de ses mots. J'ai essayé de sourire d'une manière qui se voulait amicale ;

« Vous pouvez grimper derrière nous. Nous vous conduirons jusqu'à l'endroit que vous nous indiquerez. »

La femme a eu une expression d'hésitation et nous savions tous les quatre à quoi elle était due. J'ai fait semblant d'ignorer les coups d'œil sceptiques qu'elle adressait à ma camarade de voyage. Matoaka savait lire les esprits et sa décision de me laisser gérer la situation en était la preuve. Par sa mise en retrait de la conversation, elle espérait sans doute que je convaincs notre interlocutrice, méfiante de sa nature. On aurait pu penser que je me serais habitué à ces attitudes de mépris, au fil du temps et de mes déplacements, mais bien au

contraire, cela me pesait de plus en plus. Mon irritation grandissait même davantage, depuis que j'étais en présence de Matoaka.

Compte tenu de la situation, cependant, j'ai ravalé mon agacement, me contentant d'une grimace et je suis descendu de cheval. Je me suis approché, tendant les rênes de ma monture à la dame. Elle les a saisis avec hésitation. Je l'ai ensuite aidé à grimper sur le dos de mon cheval, puis j'ai soulevé l'enfant pour qu'elle prenne place à l'avant de la selle.

« Je vous remercie de votre charité, a alors lancé la femme. Suivez-nous donc et nous vous offrirons de quoi vous restaurer une fois arrivés à destination. »

Sans autre commentaire, elle a entamé le trot. Je me suis avancé vers Waneta et j'ai lancé à sa cavalière ;

« Me ferais-tu l'honneur d'une place ? »

Matoaka a eu un sourire ;

« À condition que tu ne t'y habitues pas. »

Elle m'a présenté son bras. Ma main a agrippé la sienne et m'a donné suffisamment d'élan pour grimper sur la croupe de Waneta, derrière elle. J'ai posé les mains sur ses côtes et elle a ordonné le trot à Waneta, tout en délaissant quelques mètres de distance entre nos rescapées. Ces dernières nous montraient la voie, en silence. J'espérais toujours ne pas tomber un quelconque piège, quand Matoaka a lancé ;

« Tu te souviens de ce que ton père disait ?

-À propos d'aider son prochain ?

-À propos de ta boussole intérieure. »

Je sentais ma gorge se serrer, mais j'ai dit ;

« Oui. Je m'en souviens. Il disait que le cœur n'était pas ce qu'il paraissait, qu'il s'agissait en réalité d'une boussole et il t'indiquait lorsque tu te dirigeais dans la bonne ou la mauvaise direction.

-Mais il répétait que c'était toi, finalement, qui décidait où tu voulais te rendre. Si tu souhaitais à accomplir de bonnes ou mauvaises actions.

-Et tu penses que nous faisons la bonne action ?

-Ton père aurait agi de même. »

J'ai péniblement dégluti :

« Je ne suis pas comme mon père, Huyana.

-Je sais, Roland, a murmuré Matoaka. Je le sais bien. »

Nous avons aperçu le fameux village de manière tardive, ce qui expliquait à quel point il était petit. En nous approchant, j'ai émis l'hypothèse qu'il s'agissait ancienne d'une escale pour diligence. La dame, dont le nom était Hosha, nous l'a confirmé, lorsque Matoaka a ramené Waneta à la même hauteur que leur monture.

« Et cet endroit conservera son aspect commercial, ajoutait-elle. Il deviendra une escale de gare. Notre shérif a l'intention d'en faire un passage obligé pour tous les nouveaux arrivants de l'Est. »

Ce dernier était, pour l'instant, loin d'atteindre son objectif, cependant, car pour ce que j'en voyais, cet endroit désertique comportait bien quelques maisons, mais se présentait davantage comme un hameau. Il était entouré essentiellement de pâturages où évoluaient des vaches, et quelques chevaux. Un puit, non loin, nous a appris que l'endroit ne possédait même pas encore de système d'irrigation. La plupart des habitations étaient visiblement encore en construction. Ce qui m'a le plus étonné, c'était le mélange, comportant de toute évidence un nombre équivalent de visages blancs, noirs et de natifs.

Seulement, encore une fois, dans l'ouest, les choses n'étaient jamais ce qu'elles paraissaient. J'ai rapidement compris que les natifs et les noirs n'étaient là que pour améliorer le confort des Européens immigrés. S'ils n'avaient pas le statut d'esclave, ils effectuaient cependant les travaux les plus rudes et attendaient leur pitance avec impatience. J'ai remarqué que la seule bâtisse complètement terminée était une chapelle, surplombant les autres habitations en construction, démontrant l'importance de la religion au-dessus de tout autre toit. Nous nous sommes approchés d'une maison plus grande que les autres qui comportait l'écriteau d'Auberge. Mon regard s'est arrêté sur un garçon blanc installé dans une chaise, sur la terrasse. Âgé d'une dizaine d'année, sa jambe droite, visiblement blessée, était pansée et reposait sur un tabouret. Même depuis ma position, il paraissait fiévreux. Aussitôt, j'ai senti Matoaka chargée de tensions. L'instant d'après, elle descendait de cheval

« Que lui arrive-t-il ? » ai-je demandé en désignant le garçon inconscient.

-Il est malade, a révélé Hosha, mais j'en avais déjà conscience.

-Puis-je ? » a demandé Matoaka, se tenant debout à quelques mètres du garçon.

Hosha a cherché une confirmation chez celui qui paraissait le moins dangereux, le blanc, à savoir moi. Et j'ai hoché la tête ;

« Laissez-la faire. » ai-je dit.

Hosha a acquiescé à l'intention de Matoaka et aussitôt cette dernière a commencé à saisir sa sacoche, choisissant un assortiment de plantes. Hosha et la fillette sont descendues de cheval, surveillant les gestes de l'intruse. Un vieil homme est apparu sur le seuil de la maison. Il a embrassé Hosha, et attentivement écouté les explications de la fillette. Dans une langue étrangère, cette dernière lui relatait sans doute leurs mésaventures concernant la diligence, notre rencontre, puis a désigné l'amérindienne, accroupie près du garçon. Matoaka grommelait toute seule, observant le garçon. Elle se permettait de le toucher délicatement, analysant ses yeux et posant la main sur son front, ces gestes lui confirmant le mal qu'elle soupçonnait. Comme je connaissais déjà ses procédés, j'ai lancé ;

« As-tu besoin d'eau ? »

Elle a acquiescé, puis concentrée, elle a commencé à trier les ingrédients sortis de sa sacoche, nécessaires à sa concoction. J'ai fait demi-tour avec Waneta, emprunté un seau et je suis allé puiser l'eau dans le puit que j'avais remarqué en arrivant. En jetant un coup d'œil à l'intérieur, l'eau me paraissait noire dans l'obscurité et j'ai même eu la chair de poule. Je me suis dépêché de récupérer le seau rempli et je suis retourné au village à dos de cheval. Hosha et la petite fille observaient les actions de Matoaka, en présence de quelques curieux qui s'étaient rapprochés.

« Vous êtes quoi ? a alors lancé un homme. Un de ces chamanes ?

-Les Cherokees ne possèdent pas de chamanes à proprement dit, suis-je intervenu. Elle, c'est juste Matoaka. Elle est née comme ça. »

J'ai posé le seau et j'ai demandé où je pouvais faire bouillir l'eau. L'homme, qui tenait Hosha par les épaules, m'a montré l'intérieur de l'Auberge du doigt. Matoaka m'a également tendu un rouleau d'herbes, attaché par des ficelles. J'ai pénétré la bâtisse, pour y trouver un ameublement rustique, me dirigeant directement vers la cheminée. Je suis revenu quelques minutes plus tard, avec l'eau chaude, ainsi que l'assemblage de feuilles entre mes mains, qui fumaient plus qu'elles ne brûlaient.

« Je les ai seulement carbonisé aux extrémités, ai-je dit.

-Parfait. » m'a répondu Matoaka.

Elle a ajouté quelques herbes dans l'eau, qu'elle a laissé infuser, puis après quelques minutes, elle a retiré le bandage du garçon. Elle a appliqué une pâte qui se trouvait dans sa sacoche, lui a fait boire sa décoction et a commencé à psalmodier en agitant le rouleau de feuilles dont la fumée se répandait au-dessus du garçon, comme un serpent qui se déroulait dans l'atmosphère. Les senteurs m'ont atteint les narines et m'ont rappelé *Sha-Kon-O-Hey*.

« Quels ingrédients avez-vous utilisés ? » a demandé Hosha.

Matoaka ne répondait pas, l'air focalisée. Mais je me doutais qu'au-delà de vouloir paraître mystérieuse, elle avait sans doute incorporé un peu de venin de serpent à sa boisson. Elle connaissait la dose exacte qu'il fallait pour un rétablissement, mais il n'était jamais exclu avec ce genre de produit qu'on puisse tuer le malade. Alors j'ai quand même vérifié les sangles de ma selle pour que nous déguerpiissions en vitesse en cas d'une émeute du village en colère.

Mais cela n'est pas arrivé. Hosha nous a offert de quoi nous restaurer et nous avons pu dormir dans l'étable, avec nos chevaux. Assise dans la paille sèche, Matoaka bricolait son Attrape-Rêve. J'étais étendu de l'autre côté du box, adossé contre la paroi de bois. Mon chapeau était rabattu sur mon front, mais je parvenais à l'observer, qui accomplissait son tissage avec dextérité.

Parfois, je me disais qu'elle était maudite. Elle avait beau avoir sauvé le garçon, elle aurait beau en sauver des milliers, les gens ne la considéraient jamais autrement qu'une peau-rouge. Elle en était une, à mes yeux, mais je n'inculquais pas à ce terme les connotations péjoratives que d'autres avaient en tête. Bien au contraire, au fil des années, j'avais commencé à avoir honte de ma propre couleur de peau. Il allait même sans dire que l'homme qui m'effrayait depuis des années, le démon que je redoutais le plus, était blanc.

Je suis finalement sorti pour aller voir Coyote, qui était demeuré à l'extérieur du village. Je l'ai brièvement aperçu, ainsi il me laissait savoir ainsi que tout se passait bien de son côté, et je suis revenu sur mes pas, dans l'obscurité.

« Une ombre vous suit. » a dit la vieille Hosha, assise sous le porche de l'auberge, me voyant passé. Elle posait un tissu imprégné sur le front du garçon qui reprenait des couleurs dans la fraîcheur de la nuit.

J'ai immédiatement pensé à Coyote.

« Vous êtes Espagnole ? » ai-je essayé, essayant de détecter son accent depuis que nous les avons trouvés à côté de la diligence.

Elle a eu un sourire ;

« Et vous Anglais. »

J'ai bien été obligé d'acquiescer.

« Mais vous aimez une Indienne. »

Cette fois-là, je n'ai pas réagi.

« Elle est parvenue à aider le petit. »

-C'est ce qu'elle sait faire de mieux, ai-je acquiescé.

-Combattre les ténèbres ? »

Je ne savais que répondre, alors j'ai de nouveau gardé le silence.

« Je connais des gens comme elle, chez moi, » a ajouté Hosha. Des sortes d'oracles. Qui lisent les cartes et voient votre avenir dans une boule de cristal.

-Je vous l'ai déjà dit ; elle n'est pas chamane. »

Elle n'a pas insisté, mais ses yeux me contemplaient toujours. Elle me faisait penser à Sawni, une vieille femme amérindienne Miwok qui parlait aux esprits et dont l'esprit clairvoyant donnait la sensation qu'elle lisait votre âme. Cette comparaison me déplaisait hautement. « Bonne nuit. » ai-je finalement déclaré en inclinant mon chapeau.

Alors elle a ajouté ;

« Sais-tu que l'armée américaine sillonne ces terres, et avec persévérance ? »

Ses yeux se sont posés derrière moi, où le désert s'étendait à l'infini, continuant ;

« Elle espère qu'un jour, ces contrées lui appartiennent et, comme l'Est est déjà tombée, pourquoi pas le désert aussi, n'est-ce pas ? »

J'ai pris le temps de choisir mes mots, avant de répondre ;

« Je ne pense pas que le désert n'appartienne vraiment à qui que ce soit, un jour. Il est trop sauvage pour cela. »

J'ai de nouveau incliné mon chapeau avant de regagner la grange, espérant sincèrement que mes paroles soient vraies.

Matoaka dormait déjà. Nous nous étions mis d'accord pour que je commence le tour de garde cette nuit. Je me suis efforcé de ne pas laisser mon regard s'attarder sur elle. Les propos de la vieille femme me revenaient encore et je ne parvenais pas à m'en débarrasser. Étrangement, c'est surtout sur Matoaka que revenait sans cesse mon esprit.

Je m'en tenais à ma conviction, cependant, lorsque les choses devenaient ainsi, à moitié de l'amour, à moitié du regret, ce n'était pas si simple.

MATOAKA

Le lendemain, nous mangions à la table de l'auberge, en compagnie de Hosha, de la fillette, du garçon emplâtré qui me jetait sans arrêt des coups d'œil et de l'homme âgé qui s'était révélé être le mari. Hosha avait préparé un gruaux pâteux, qui après des semaines d'errances dans le désert, m'apparaissait succulent. La petite fille échangeait quelques mots anglais, mais préférait parler espagnole avec sa famille. Nous avons appris que ses parents étaient décédés pendant la traversée, ainsi c'était ses grands-parents qui les élevaient, elle et son frère blessé. J'ai eu de la pitié pour Hosha et son mari ayant perdu leurs enfants et s'occupant de ce qu'il restait de leurs proches à des kilomètres de leur terre natale. Encore pire, dans ce qu'ils considéraient une des terres les plus hostiles qui ait jamais existé. Tout le long du repas, le mari nous a conté l'histoire de cet hameau, de leur arrivée, de l'avancement des constructions et des croyances du lieu.

« La légende dit qu'il y a un fantôme, caché au fond du puit. »

Roland a relevé la tête :

« Un fantôme ? » a-t-il répété.

Son ton demeurerait neutre, mais Roland ne relevait que rarement les propos de ses interlocuteurs. Cela m'a fait froncer les sourcils. Il a fait semblant de ne pas le voir.

Hosha a continué, enthousiaste ;

« Oui. Un esprit. Pas maléfique. »

Cette dernière était plus aimable à mon égard, bien qu'elle prenait toujours garde à ne pas me toucher lorsqu'elle me donnait un bol ou me versait une tasse de thé. Elle a continué sa tirade, expliquant à quel point ils étaient reconnaissants d'avoir obtenu une chapelle aussi rapidement et s'attardant sur des incidents mystiques.

« Nous pensons avoir dérangés les esprits de ces lieux, a expliqué le mari. Mais depuis l'achèvement de la chapelle, ils ne nous embarrassent plus aussi souvent. Le pouvoir de Dieu est immense, il s'étend même dans ce désert. »

J'avais depuis longtemps appris à ne jamais contredire la religion de qui que ce soit. Les blancs étaient rarement aussi courtois, cela dit.

Mais alors, la fillette a mentionné à nouveau le fantôme du puit.

Au cours de ma vie, je n'avais vu Roland avoir peur qu'en de rares occasions. Déjà jeune, il ne montrait pas sa peur facilement.

Mais quelques années plus tard, je m'étais dit qu'il avait sans doute dompté la moindre parcelle de terreur. En tout cas, depuis Deadwood, même en se rendant à sa propre exécution, il n'y avait eu aucune peur dans ses yeux.

Je m'étais dit qu'en manquant d'être pendu à quatorze ans, la mort n'avait peut-être pas emporté son âme, mais avait récupéré sa peur, à la place. Les Esprits de la Nature pouvaient être capricieux. Parfois un prix à payer était exigé. Lors de grandes faveurs, il y avait des sacrifices à faire, des bénédictions à recevoir et des malédictions qui vous poursuivaient jusqu'à la fin de votre vie, et même dans vos prochaines vies. Mais voilà, depuis quelques semaines où nous cheminions ensemble à travers les Badlands dans un premier temps, puis les Grandes Plaines, les imprévus et les menaces glissaient sur Roland comme s'il ne possédait pas suffisamment d'âme pour ressentir toute la terreur que ces attaques étaient censées lui inspirer.

Peu de personnes pouvaient prétendre bien connaître Roland. Je faisais partie de ces rares individus et je ne pouvais pas admettre en savoir le quart.

Pourtant, à ce moment-là, Roland avait peur. Son expression n'avait pas vraiment changé. La posture de son corps non plus.

Mais je pouvais le percevoir. Cette chose qui rampait sous sa peau ; une terreur pure.

Je me suis fait la réflexion qu'il me fallait rapidement terminer l'Attrape-Rêve.

« Nous n'allons pas tarder à reprendre notre route. » a finalement annoncé Roland, alors que le repas s'éternisait, mais cela ressemblait moins à de l'impatience de reprendre son chemin, que de fuir cet endroit.

Nous avons quitté le village et nos chevaux s'en maintenaient au trot, quand j'ai finalement lancé à Roland ;

« Ne dois-tu pas te rendre plus au sud ? La Californie c'est plus bas.

-Disons que je fais un détour.

-Un long détour alors. »

Il a haussé les épaules et a continué de me suivre.

Au fur et à mesure de notre progression, le paysage se modifiait, comportant plus de vert que de jaune, devenant plus luxuriant qu'aride, démontrant que nous nous approchions des contrées plus tempérées. Les étendues arides ont commencé à être parsemées de petites touffes de verdure, rares mais présentes. Il nous a fallu cependant encore trois semaines avant d'atteindre les forêts du Nord. À fur et à mesure que nous avançons, j'ai commencé à sentir un changement dans l'air.

« Que se passe-t-il ? a remarqué Roland.

-Cela me rappelle la puissance d'*Atagahi*. »

Il n'a rien dit pendant un moment, puis il a lâché ;

« Tu t'y es rendue, n'est-ce pas ?

-Plus nous approchons, plus cela vibre, ai-je éludé. Le lieu doit posséder plus de pouvoir que je ne l'aurais imaginé.

-C'est une bonne chose, non ? »

J'aurais dû mentir, mais j'en étais incapable.

« Je ne sais pas. » ai-je dit.

Je sentais qu'il désirait me voir répondre à sa question brûlante, mais j'en étais incapable.

Je me rappelais, ce jour-là, avoir plongé dans les eaux profondes du lac, si éloignées du monde qu'elles en étaient noires. J'avais ressenti des picotements dans tout le corps et j'en étais sortie plus éveillée. J'avais à peine quitté la rive lorsque j'avais entendu Roland hurler à travers la forêt. Dans ce même instant, des chuchotements par milliers avaient vibré dans mes oreilles ;

Usdi sgoyi

Usdi adaneta

Elohi nvwado hiyadv

Pauvre petite chose.

Pauvre âme en peine.

Puisses-tu trouver la paix en ces terres.

Je m'étais mise à courir, esquivant les branches et les racines, mais la voix continuait ;

Unayehisdi uyoï vleinidohv

Uyoï ayohuhisdi

Quelle plus grande souffrance est-il ? Être destiné à mourir ou condamné à vivre ?

En atteignant enfin Roland, j'avais eu un temps d'arrêt. Un cerf immense se dressait entre les arbres, son ombre surplombant la silhouette étendue de Roland sur le sol. L'animal était brun clair, et portait les bois les plus impressionnants que j'avais jamais vu, aussi emmêlés que des branches s'élevant au-dessus de son crâne. Mon cœur se brisait déjà à l'idée de devoir tuer une si belle bête. J'avais dégainé mon tomahawk et j'avais entamé une danse d'esquives, qui m'avait conduite jusqu'à Roland. Alors que j'étais parvenue à m'interposer entre lui et l'animal, je prenais davantage conscience de la grandeur du cerf. J'étais restée debout, mais comme je n'étais pas de taille, j'avais fait appel à la forêt.

Je ne me souvenais plus les détails de ma demande, mais j'avais instillé dans mon imploration toute mon intention de protéger Roland. La puissance d'*Agatahi* coulait encore dans mes veines et j'avais senti le pouvoir se tendre. J'avais également compris qu'il s'agissait là d'une faveur, seulement, et qu'un jour, les Esprits en demanderaient une autre en retour.

Qu'importe, sur l'instant, je ne pensais qu'à le sauver.

Ils avaient envoyé Coyote, en réponse à mes prières. Même encore aujourd'hui, je n'étais pas certaine d'avoir fait le bon choix.

Je ne le regrettais pas, parce que je n'aurais jamais pu regarder Roland mourir, mais je doutais d'avoir accompli la meilleure action en lui sauvant la vie. Si certains disaient que Roland était ami avec la mort parce qu'il s'en sortait toujours, je me disais parfois que la mort avait déjà récupéré son dû et tout ce qu'il en restait était le Bâtard de Barney.

Le lendemain, Roland n'avait pas une seule égratignure de son altercation avec le cerf. J'ignorais s'il n'avait réellement pas écopé de blessures graves ou si elles avaient miraculeusement guérie pendant la nuit. Néanmoins, il était en pleine forme. Il lui avait ensuite fallu deux journées avant de comprendre que cette sensation d'être observé venait du drôle de chien qui le suivait à travers la forêt.

En y repensant, Roland avait certainement compris que j'y étais pour quelque chose et que cet incident avec le cerf n'avait rien de banal. Je pensais avoir le temps de lui en parler. Cependant, nous n'avions jamais eu l'occasion de discuter clairement de cet événement. La semaine suivante, Roland avait accompagné son père lors d'un déplacement jusqu'à la Capitale. J'avais appris la mort de Lord Barney trois jours plus tard. Mais cela n'était pas ce qui occupait les esprits, puisque partout courait la nouvelle que le Bâtard de Barney s'était changé en animal et avait disparu de sa cellule. J'espérais que ma magie de protection fasse effet longtemps. J'avais la preuve aujourd'hui que tel était le cas.

Observant Coyote à plusieurs mètres et Roland qui me contemplait du coin de l'œil, j'ai fait refluer la panique qui montait dans ma gorge.

« Tu ne crains pas de poursuivre une chimère ? » a finalement demandé Roland.

Je me suis concentrée sur notre avancée, les yeux sur l'horizon où les arbres devenaient de plus en plus nombreux, promettant une chasse plus agréable, des repas plus copieux et de l'eau en abondance.

« Chimère ? ai-je répété, ne possédant pas ce mot dans mon vocabulaire anglais.

-Une illusion, m'a expliqué Roland. Le Mont Mazama et les Klamath. Ne crains-tu pas qu'il ne s'agisse que d'une légende ?

-Les tiens appellent *Atagahi* une légende également.

-Donc, le lac est bien réel. »

Le silence a répondu à ma place.

Nous sommes parvenus à parcourir quelques bons kilomètres, avant de nous arrêter pour la nuit. Là aussi, le ciel paraissait différent, comme s'il était davantage bienveillant de ce côté du territoire. À croire qu'il s'était adouci en même temps que la terre devenait prospère.

« Tu crois que tu vas finir par trouver ? a demandé Roland tandis que nous mangions de la chair tendre pour la première fois depuis plus d'un mois. La puissance dont tu as besoin ? »

J'ai haussé les épaules, alors Roland a eu l'air de réfléchir ;

« En étant à la poursuite de quelque chose, on peut se perdre nous-même, tu sais. »

Je me suis demandée s'il parlait réellement de moi, ou plutôt de lui-même.

« Pourquoi es-tu aussi avide d'or ? » ai-je donc demandé.

J'ai déposé mon bol sur le sol, tandis que Roland jouait avec une branche. Il a continué ainsi un instant avant de la lancer dans le feu. Les étoiles devenaient plus lumineuses alors que l'atmosphère s'obscurcissait et la pleine lune éclairait la forêt aussi efficacement qu'un feu immense qui tiendrait place dans le ciel.

« Je ne sais pas, a finalement admis Roland. James Thomas était un grand ami. Il avait beaucoup d'argent et il a pu ainsi faire de grandes choses. Il a pu aider plus qu'il n'en aurait jamais été capable, s'il avait été pauvre.

-Ton père était pauvre. Il a cependant aidé beaucoup de monde.

-Et il en est mort, Huyana. »

J'allais ajouter quelque chose, quand Roland m'a coupé ;

« S'il avait eu de l'argent, si mon père avait possédé plus d'influence, le Gouverneur et le Capitaine Greenes ne se seraient jamais permis de lui ôter la vie aussi facilement. Il aurait été jugé plus justement. Il a été traité comme un renégat simplement parce qu'il avait des trous dans les poches. Je ne veux pas finir comme ça. »

Nous avons continué à nous enfoncer toujours davantage dans la forêt et le sommeil semblait me fuir à mesure de notre progression. Cette nuit-là encore, malgré l'épuisement, mon corps n'acceptait pas l'idée du repos. Mon tour de garde était dépassé depuis longtemps, mais j'avais décidé de ne pas réveiller Roland. Mon esprit n'était pas encore prêt à se reposer.

J'étais assise sur un tronc d'arbre renversé. Ces contrées clémentes étaient un réel soulagement, avec leurs températures paisibles, à la fois pour nous et pour la végétation. La nature était plus abondante depuis des semaines, avec dans un premier temps davantage de bosquets, puis de grandes forêts tempérées, délaissant les cactus pour des feuillus. Des chênes, du liège et depuis hier, même quelques sapins. Si les journées demeuraient chaudes, la température descendait le soir, devenant agréable, et non glaciale comme en plein désert. D'après les cartes, pourtant peu détaillées, le Mont Mazama se trouvait encore à quelques semaines. Je craignais que mon agitation mentale ne s'accroisse encore davantage. En attendant, mon esprit avait trouvé, pour s'occuper, de se plonger dans la fabrication de mon artefact de protection. Je terminais de lier le dernier fil, chuchotant quelques mots à mon œuvre. Coyote m'observait.

Il était allongé à quelques mètres, et si tout son corps était immobile, je pouvais voir ses yeux jaunes qui brillaient intensément dans l'obscurité.

« J'ai un mauvais pressentiment. » lui ai-je avoué.

Coyote n'a pas répondu, bien sûr, alors j'ai laissé le silence retomber sur nous.

J'ai entendu Roland murmurer ;

« Ils me suivent. »

J'ai froncé les sourcils, le corps tendu, les sens à l'affût, puis j'ai murmuré ;

« Quoi ? Qui donc ?

-Ils me suivent. » a-t-il répété.

En baissant les yeux sur Roland, j'ai remarqué que ses yeux étaient encore fermés.

Il était trempé de sueur. Un mauvais rêve, ai-je compris. J'ai délaissé l'Attrape-Rêve sur le côté et me suis approchée.

Délicatement, j'ai posé sa tête au creux de son épaule et je lui ai caressé les cheveux.

Lentement, j'ai entonné une petite berceuse, que lui-même avait déjà entendu tant de fois dans les Appalaches.

« Chut, ai-je murmuré. Tout va bien. Je veille sur toi. »

Parfois je me disais qu'il était maudit. Ce que je ne lui avais jamais dit, c'était que lorsque le lac m'était apparu, j'avais dans un premier temps aperçu mon reflet. Puis la surface m'avaient révélé des choses relativement terribles et des images qui ne quittaient jamais mon esprit. Elles concernaient Roland, pour la plupart.

Ainsi, lorsque j'avais appris sa fuite après la condamnation de son père, j'avais sincèrement espéré ne plus jamais croiser sa route. La décision de ne pas partir à sa recherche avait été une véritable épreuve. Pourtant, j'avais pensé que seulement par ce choix, les choses seraient différentes.

Même si tout mon cœur appréciait nos retrouvailles, je me doutais qu'elles ne devaient rien au hasard. Et ces coïncidences étant trop nombreuses pour être normales, j'en craignais l'issue.

J'avais déjà dans l'idée que lui avoir évité la mort des années plus tôt, avait peut-être condamné son âme à ne jamais reposer en paix. Ainsi, je n'étais pas si bienveillante, parce que c'était davantage par culpabilité que par altruisme, que j'avais continué cette route en sa compagnie. Et même si ma puissance n'égalerait jamais celle des esprits, j'ai accroché l'Attrape-Rêve achevé à la selle de Roland, le lendemain.

CHAPITRE SIX

MATOAKA

Les arbres se poursuivaient et l'air frais frôlait nos visages, asséchés par le soleil du désert. Enfoncés aussi loin dans les terres, les cartes ne comportaient plus aucune description pour ces lieux. Ces dernières semaines, nous avons eu l'opportunité de discuter avec d'autres voyageurs, ou à l'occasion d'arrêts à certaines escales. Les rumeurs du Mont Mazama se précisaient. Un voyageur nous avait averti ;

« Les Klamath rôdent dans ces forêts. Selon eux, ce lieu a représenté un champ de bataille entre un furieux démon et les Dieux eux-mêmes. Llao du monde souterrain se serait confronté à Skell, le tout puissant, et ce dernier aurait gagné, protégeant alors les humains. Finalement le Royaume de Llao se serait effondré sur lui et sa demeure est devenue sa tombe, recouverte par la pluie envoyée par Skell.

-Vous paraissez sceptique, avait dit Roland.

-C'est une caldeira, avait dit le vieux bonhomme. Un vieux volcan qui s'est effondré sur lui-même. Il n'y a rien de mystique en cela. »

Je pensais ainsi savoir à quoi m'attendre atteignant le lieu, mais il n'en était rien. Roland n'avait pas fait de commentaire sur l'Attrape-Rêve qui apaisait ses songes, et je lui en étais reconnaissante, car la magie que j'avais insufflée dans sa protection amoindrissait ma propre puissance. J'aurais dû la conserver pour mon peuple.

Nous avons grimpé quelques collines, puis entamé une véritable montée, la pente devenant plus raide. J'ai alors senti des fourmillements dans mon corps, qui remontaient de mes pieds, jusqu'à mes oreilles. Le temps a paru s'étirer et les couleurs environnantes m'ont soudainement paru plus vives. Le vert des feuillages était plus éclatant, le brun des arbres devenait plus profond et la terre sous mes chaussures rugissait comme si un océan grondait sous la forêt.

Soudainement, chaque bruissement de fougère était un tintamarre à mes oreilles, chaque respiration animale se mélangeait à mon propre souffle.

À l'expression de Roland, il ne ressentait rien de tout cela, mais j'ai vu la peur grandir dans ses yeux. C'était grâce à cela que j'ai compris que nous étions arrivés.

J'ai ressenti une décharge similaire à celle d'*Atagahi*. Les Appalaches possédaient une énergie mystique comparable et c'était comme si tous mes sens étaient plus en éveil, me permettant de sentir des choses que je ne ressentais habituellement pas, ou voir ce que j'étais normalement incapable de discerner. Mon regard s'est arrêté sur les ombres qui se dressaient autour de Roland, et puis mes yeux se sont posés sur l'expression grave de son visage. Alors il a dit :

« Tu les vois, n'est-ce pas ?

-Ils te suivent, ai-je lentement murmuré. Ils te suivent comme des papillons attirés par la lueur d'une flamme. »

Seul l'Attrape-Rêve qui brillait d'une lueur bleutée semblait les tenir à distance.

J'ai reporté mon regard sur le lieu, impressionnant.

Nous nous tenions sur une élévation, dont la vue était imprenable. Le Mont Mazama s'étendait sous nos yeux, un immense trou, profond, rempli d'eau au milieu de la forêt. Nous pouvions y distinguer une île solitaire en son centre, que les Klamaths considéraient comme un reste du démon Llao. Le bleu de l'eau était si foncé qu'il ressemblait à la nuit. La puissance du lieu me piquait les yeux et irritait ma peau. Cependant, ce n'était pas ce que m'inquiétait le plus, à ce moment précis. Mes yeux se sont détachés du spectacle pour revenir sur Roland.

Les silhouettes, qui l'entouraient, semblaient être dépourvues d'âmes, telles des coquilles vides. Elles étaient attachées à lui, relié par une chose d'aussi terrible que la mort elle-même. J'ai alors pris conscience de mon ignorance. Roland n'était pas seulement hanté par des souvenirs, mais ses propres fantômes l'accompagnaient, à chaque pas. Ils l'avaient suivi depuis les montagnes, depuis le Tennessee. Ils l'avaient suivi pendant des années et ne s'étaient pas affaiblis avec le temps, bien au contraire. J'avais la sensation que leur emprise s'était resserrée autour de lui.

J'étais puissante, et pourtant, il m'avait fallu cette nature pour que ces apparitions se révèlent à moi. Mazama possédait plus de magie que milles *Atagahi*.

Alors j'ai entendu le tonnerre gronder et Roland a écarquillé les yeux. Dans le même temps, les esprits de ces lieux ont commencé à amplifier leur puissance, réduisant les fantômes de Roland à des ombres à peine visible. Roland lui-même a pris une inspiration, comme si un poids s'était amoindri de ses épaules. Mais les spectres étaient toujours là. Ils regagneraient en puissance dès qu'il quitterait cet endroit. Mazama a alors paru solliciter mon attention, comme si l'énergie me parlait directement, et dans la verdure, entre les feuillages, parmi les ombres et la lumière, une histoire a commencé à se dessiner dans mon esprit, tandis que je contemplais la forêt et la caldeira, tournant sur moi-même.

L'îlot isolé, dépassant du lac, apparaissait comme d'autant plus inaccessible et j'ai eu alors la sensation que nous nous trouvions devant une tombe immense. Une créature reposait sous nos pieds, comme si elle agonisait encore, des années après, son esprit n'était pas encore prêt à mourir, s'accrochant désespérément à ses dernières parcelles d'énergies. Mais le plus terrifiant était mon impression qui se renforçait qu'un jour, elle parviendrait à ses fins, qu'elle resurgirait de terre, dans un objectif unique de tout détruire.

Nous avons établi un feu de camp aux abords du lac, si nous pouvions réellement appeler cela un lac. J'avais davantage l'impression de me tenir au-dessus d'une porte qui menait vers un autre monde.

« Cette histoire de géants endormis me rappelle une légende Cherokee. » a dit Roland.

J'ai acquiescé en retirant la viande du feu et psalmodié ;

« Un jour, les géants se réveilleront depuis les tréfonds de la terre. Ils créeront le chaos, feront trembler le sol, et jaillir le feu. La terre brûlera pendant des milliers d'années... »

Roland m'observait, alors j'ai ajouté :

« Mais nous n'y sommes pas encore. Des histoires se dérouleront encore longtemps. Cette Apocalypse, comme l'appelle les blancs qui croient au Dieu de l'Europe, surviendra dans des milliards et des milliards d'années. Celle qui m'intéresse pour l'instant, c'est la nôtre. »

C'était encore l'après-midi et pourtant, je sentais le sommeil m'envahir. Roland clignait également des yeux, luttant contre la somnolence.

« Les Klamath savent que nous sommes sur leur territoire, tu penses ? » a demandé Roland.

-J'en suis certaine.

-Qu'attendent-ils ?

-Je pense... qu'ils nous laissent un délai pour partir. Quelque chose me dit que si nous nous éternisons ici, il y aurait un affrontement. Mais ce n'est pas notre objectif, n'est-ce pas ? »

Nous avons observé le lac silencieux et immobile, puis Roland a rempli nos écuelles et m'a tendu la mienne. Je me forçais à manger notre repas, quand Roland a demandé, un bâillement dans la voix ;

« Tu dois t'y baigner ? »

-Je ne pense pas. Cet endroit possède tant de pouvoirs. J'ai l'impression qu'en m'y immergeant complètement, j'y serais consumée.

-Alors que dois-tu faire ? »

Mon cœur tambourinait dans ma poitrine, mais j'ai posé mon écuelle sur le côté et j'ai retiré mes bottes. Je craignais qu'en réfléchissant davantage à la question, mon esprit ne me détourne de mon devoir, alors je me suis avancée pour plonger les pieds dans l'eau jusqu'aux chevilles et j'ai continué jusqu'à ce que l'eau atteigne ma taille. J'ai laissé mes mains y flotter. Une puissance bouillonnait, juste sous la surface. J'étais plus terrifiée que je ne l'avais jamais été. Quelques secondes de silence et de paix se sont écoulées, avant que le pouvoir de cet endroit ne me prenne à la gorge. L'Esprit du lieu a pénétré dans mon crâne, répétant des mots qui dans un premier temps n'avaient pas de sens. Mais une réminiscence quelques instants plus tard, alors que les phrases se répétaient et un souvenir clair est apparu, transposant ces mots que j'avais déjà entendus, des années auparavant, dans les entrailles de ma Terre, au beau milieu des Appalaches ;

Unayehisdi uyoï vleinidohv

Uyoï ayohuhisdi

Être destiné à mourir ou condamné à vivre ? Quelle plus grande souffrance est-il ?

Ces phrases ont tournaient dans ma tête comme une vieille chanson pendant plusieurs minutes, puis comme si l'esprit invisible s'était approché, je l'ai entendu murmurer au creux de mon oreille, soufflant comme une brise ;

Kalvgv tsisqua yohiya yose diyohidi

Oiseau de l'Est, tu ne pourras sauver autant que tu le désires.

Puis les ombres de Roland ont paru vaciller, tandis que l'entité invisible semblait se diriger dans sa direction.

Frère Coyote, tu trouveras l'or que tu convoites, ai-je entendu dire le vent.

Ensuite, alors que l'entité se retirait dans les profondeurs des eaux, créant une petite houle sur la surface du lac, il a chuchoté ;

Udohiyu gvyoiyu ale uyoï anitsasgili

Gotvhisodi alta gotvhisodi gohusdi

Equa agowadvdi

Atla adanvtesgv gohusdi nehi

Les esprits ne sont jamais bons ou mauvais.

Justes ou injustes.

Ils voient plus grands que vous ne pouvez imaginer.

Finalement, l'énergie est retombée, passant d'agitée à paisible et me permettant de respirer de nouveau.

« Qu'est-ce que c'était que ça ? » a demandé Roland, avec cet air de vouloir rire pour éviter de se sentir trop effrayé.

Il était dans mon dos et me touchait l'épaule. Je me suis tournée, découvrant qu'il s'était avancé jusque dans le lac. J'étais gelée et cela n'était pas due à la température de l'eau. La main toujours sur mon épaule, Roland m'a incité à rejoindre la rive. Je me suis écroulée tandis qu'il a entrepris d'alimenter le feu, puis nous avons passé un quart d'heure silencieux, plongés dans nos pensées.

Après avoir repris ma respiration et mon calme, j'ai lâché :

« Les esprits ne parlent que très rarement. Ils montrent en général le chemin par des symboles ou l'intermédiaire de messagers, d'animaux, mais ils ne parlent directement qu'à de rares occasions et de rares personnes. Et lorsqu'ils le font, on ferait bien de les écouter. Leurs dires reflètent une vérité si éclatante que nous ne pourrions jamais complètement la comprendre. Mais nous devons écouter.

-Qu'as-tu compris, Huyana ? Pourquoi sembles-tu aussi effrayée ? »

Je devais prendre la même décision que des années plus tôt. J'avais déjà entendu ces propos et la seule chose qu'il nous restait à faire, c'était de suivre le chemin qui nous appelait, car c'était le seul bon qu'il nous restait.

Nous sommes restés jusqu'en fin d'après-midi, le temps de récupérer des racines pour faire des provisions de voyage et récupérer de l'eau. Puis je me suis dit qu'il était inutile de retarder ce qui devait être fait. Je me suis approché du cheval de Roland et j'ai vérifié que l'Attrape-rêve y était bien accroché. Cela ne le sauverait pas. Mais j'espérais qu'il lui apporterait un peu de paix dans son sommeil agité. Roland m'observait quelques mètres plus loin, alors qu'il revenait les bras chargés de bois sec.

« Nous ne restons pas pour la nuit ? » a-t-il demandé en voyant que j'étais au milieu des préparatifs.

Je l'ai lu dans ses yeux lorsque j'ai ramassé ma besace, puis récupéré mon tomahawk. Sans le regarder, j'ai rangé l'arme à ma ceinture et me suis avancée vers Waneta, que j'ai enfourché d'un bond.

Roland a déposé le tas de bois sur le sol et s'est approché. Il s'est arrêté à quelques mètres. Il avait compris.

« Ne pars pas. »

Sa voix était la plus douce qu'il n'ait jamais utilisé avec moi.

Mais nous étions destinés à être séparés.

Nous le savions tous les deux.

« Je dois y retourner, ai-je lancé. L'esprit a dit que je ne pourrais pas tout sauver, mais cela signifie que je peux encore agir et préserver quelque chose de ce chaos. »

Ses yeux étaient fixés sur les miens et son visage était à moitié dans l'ombre à cause de la bordure de son chapeau.

« Et tu l'as entendu aussi, ai-je ajouté. Ce métal si précieux, qui brille de mille feux et si chéri à ton cœur, il t'attend sur le Pacifique. Il t'attend en Californie, Roland. »

ROLAND

Je ne savais plus quoi dire, alors j'ai insisté ;

« S'il te plaît, Huyana. »

Elle se tenait devant moi, droite, assise à crue sur sa monture, le tomahawk à portée de main, les cheveux tressés et les traits rudes du guerrier.

« Ne pars pas, ai-je répété. Tu vas mourir, là-bas. »

Quand elle m'a regardé, j'ai compris qu'elle le savait déjà.

Mais une chose que j'avais apprise ici, c'est que si le savoir était maître des esprits à Londres, ici, il ne valait rien. Ici, le cœur outrepassait l'esprit et les gens prenaient leurs décisions au-delà de toute raison. Matoaka a doucement secoué la tête.

J'ai eu un flash, où je me suis remémoré nos courses dans les Appalaches, enfants, les curiosités de la nature qui nous émerveillaient et le sang qui avait coulé depuis.

J'aurais voulu faire un pas en avant, mais j'avais déjà tellement mal. J'avais l'impression que si je frôlais son bras, je ne pourrais jamais la laisser partir. Alors j'ai fait ce qui a été le choix le plus dur de ma vie.

J'ai choisi la raison.

L'or m'attendait à l'Ouest et il ne restait plus rien pour moi à l'Est, excepté le sang et la mort.

Alors j'ai incliné mon chapeau et j'ai déclaré ;

« On se reverra avant la fin des temps. »

J'avais depuis longtemps saisi que lorsque Matoaka souriait, c'était souvent quand elle était le plus triste. Elle a incliné la tête ;

« N'as-tu pas encore compris, Roland ? C'est déjà la fin des temps. »

Avec un mot au cheval, ils m'ont tourné le dos et ont commencé à descendre la colline.

Je me remémorais ce que l'esprit du Cratère nous avait révélé et je me suis forcé à respirer alors qu'elle s'éloignait.

La forêt était magnifique à ce moment-là. Illuminée par la journée qui touchait à sa fin, mais les choses allaient dans le sens de la destruction.

Je me suis demandé ce qui serait sauvé de tout cela.

J'ai senti une présence à côté de moi, et le regard toujours fixé sur Matoaka, j'ai demandé ;

« Veille sur elle, s'il te plaît. »

Coyote s'est ébroué. Je suis resté un instant immobile, contemplant Matoaka qui s'éloignait vers l'Est, suivi de près par la silhouette de Coyote, imaginant bientôt le soleil qui se coucherait dans mon dos et allongerait leurs ombres gigantesques sur le sol craquelé du désert.

Je suis reparti le lendemain.

Pas une trace des Klamath, mais je me savais observé. La sensation s'est évaporée alors que je quittais leur territoire. La progression était relativement rapide, mais j'avais l'impression que les minutes s'écoulaient lentement, comme si le temps était pris au piège dans la mélasse. Les forêts étaient sans fin, fournies à la fois de végétations et d'animaux, mais elles ont bientôt disparu alors que je redescendais vers le sud, les températures devenant aussitôt plus élevées. La chaleur s'élevait chaque jour un peu plus, jusqu'à atteindre un niveau insupportable alors que je pénétrais dans la Vallée de la Mort. L'obscurité s'abattait comme une couverture sombre et glacée sur le désert. Puis le soleil l'éclairait de nouveau, cuisant la

terre à petit feu. Cela s'est répété à plusieurs reprises et c'était comme un cycle qui n'en finissait jamais.

J'étais à cheval lorsque soudain, une douleur lancinante m'a traversé de toute part, au point de me faire avachir sur ma monture. J'ai gémi et j'ai basculé de ma selle pour mordre la poussière. J'ai atterri lourdement, m'écrasant sur le sol, mais je n'étais déjà plus là. Je me trouvais à plusieurs kilomètres.

Alternant entre lumière et obscurité, j'ai aperçu le visage de Matoaka à plusieurs reprises, puis ceux d'autres hommes et enfin, de la personne que je haïssais le plus sur terre. Il contemplait un chapeau râpé sous une tente et souriait.

J'ai soudainement basculé dans un autre endroit, dans une autre période, alors que je m'apprêtais à quitter les Appalaches. J'avais récupéré le chapeau de cowboy de mon père et j'avais délaissé le mien près de la hutte de Matoaka, avant de m'élancer dans une cavale de plusieurs années. Je suis revenu à quelques jours plus tôt, alors que nous nous étions quittés aux abords du Mont Mazama. Elle portait le même chapeau en cet instant.

À présent, il était en la possession du Capitaine Greenes.

Si en Angleterre, cet homme n'était rien, il était devenu, après quelques années en Amérique, le célèbre Boucher de Virginie.

J'ai eu l'impression de m'étouffer dans mon inconscience et j'ai ouvert grand les yeux en prenant une puissante inspiration. J'étais toujours étendu sur le sol et le soleil me brûlait le visage. Pourtant, de la glace semblait couler à travers mes veines, couvrant mon corps de frissons.

Quelque chose de terrible s'était passé. Coyote m'avait transmis sa vision. J'ai eu deux certitudes. Cette colère n'était pas la mienne et le Capitaine Greenes détenait quelque chose de plus précieux que toutes les pépites d'or qui m'attendaient sur l'Atlantique.

Je n'ai pas hésité avant d'enfourcher ma monture et élançai mon cheval sur le retour, plein Est.

MATOAKA

Coyote m'avait suivi, alors que les arbres se raréfiaient de nouveau. Mon angoisse augmentait, quand bien même j'essayais de la contrôler. Je voyais des choses, dans mon sommeil, qui m'inquiétaient. Les esprits de la nature avaient la particularité de nous apprendre l'instinct de toute chose. Cela permettait de ressentir des choses qui n'existaient pas, et voir clairement malgré nos paupières closes. La contemplation et le calme permettaient de mieux percevoir les tourbillons et les courants qui troublaient les abysses de l'univers. Nous ne regardions que la surface du lac, et si l'agitation en troublait l'observation, seule l'immobilité permettait d'en distinguer les profondeurs. Mais mes rêves étaient confus. Ils étaient hantés par le crâne d'un bison, blanc, les os nettoyés et immaculés qui brillaient en plein soleil et l'obscurité d'un serpent qui s'avavançait, doucement et lentement, avant d'attaquer précipitamment. Plusieurs semaines avaient défilé. Coyote n'était pas loin et cela me rassurait. Je ne pouvais pas le voir, mais c'était tout comme.

Nous chevauchions depuis la levée du soleil, et excepté un bref arrêt pour boire, ce milieu de matinée n'en finissait pas. Mes os tremblaient d'urgence à l'idée de retourner dans les Appalaches, auprès des miens. Mes oreilles bourdonnaient. J'ai pensé un instant qu'il s'agissait de la fatigue, quand je me suis souvenue d'une phrase que m'avait rapportée Roland, prononcées par Hosha. Je la pensais alors sans importance. Elle disait qu'une ombre

le suivait. Il était certain alors qu'elle parlait de Coyote, mais mon instinct m'apprenait maintenant tout autre chose.

Sais-tu que l'armée américaine sillonne ces terres, et avec persévérance ? Elle espère qu'un jour, ces contrées lui appartiennent et, comme l'Est est déjà tombée, pourquoi pas le désert aussi ?

J'ignore de quelle manière ils ont réussi à me surprendre. Sans doute nous traquaient-ils depuis déjà plusieurs kilomètres. Mais l'instant où j'ai remarqué les traces de pas, c'était déjà trop tard. L'odeur nauséabonde du damné m'a atteint les narines.

J'ai obligé Waneta à rapidement se décaler sur le côté. La balle m'a frôlé, se perdant dans le vide du désert et j'avais déjà élané mon tomahawk. Mon arme a fendu l'air, sifflant jusqu'au visage de l'homme, portant l'uniforme de soldat. Sa mort a été rapide et propre. Il s'est presque effondré sans bruit sur le sol. Une quinzaine d'autres individus m'entouraient, cependant, tous leurs fusils braqués dans ma direction.

Au centre de ce cercle, se dressait une ombre plus sombre que les autres, non pas par l'obscurité de la nature, mais par les âmes en peine qui s'accrochaient à ses vêtements et suivaient ses pas.

Il ressemblait en cela, un peu au Bâtard de Barney, car ces deux hommes partageaient la même malédiction depuis quinze ans.

Cependant, là où les yeux de Roland conservaient un éclat d'humanité, ceux du Capitaine Greenes avait tout perdu d'une quelconque lumière. Même le soleil ne parvenait pas à créer un reflet dans ses iris obscures.

Le fameux Boucher de Virginie se tenait devant moi et son visage était empreint de satisfaction.

Je n'ai pas réagi suffisamment rapidement lorsque le filet a jailli, s'abattant sur moi, jusqu'à me faire tomber de cheval. Aussitôt, des soldats ont surgi, essayant de me maintenir prisonnière. Des cordes s'enroulaient autour du cou de Waneta pour l'immobiliser. Je me débattais de toutes mes forces, et Coyote, de ses crocs, essayaient de trancher mes liens. Les hennissements d'angoisse de mon cheval se répercutaient dans ma poitrine. L'idée s'est alors présentée à moi, et j'ai compris qu'il s'agissait du seul moyen afin survivre à cela. Quelques secondes ont paru durer une éternité et c'était comme si les esprits me soufflaient les mots directement depuis le plus profond de moi-même. Le goût du sang a jailli dans ma bouche alors que les coups pleuvaient. J'ai murmuré quelques paroles et j'ai touché le front du Coyote.

J'espérais que Roland l'apprenne quelques jours plus tôt. J'espérais que mon message traverse le temps et l'espace afin que Roland arrive avant qu'il ne soit trop tard. Mais encore une fois, l'issue de toute l'histoire ne dépendait pas seulement de moi. Un coup de pied m'a obligé à m'éloigner de Coyote, rompant la connexion.

« Major Greenes ! Nous l'avons capturé !

-Parfait. Lorsque la nouvelle se répandra, le Bâtard accourra. »

Coyote est enfin parvenu à défaire un de mes liens. Profitant de la brèche, j'ai tordu le poignet d'un soldat, saisissant sa carabine.

ROLAND

Il était rare, dans les Amériques, de pouvoir appeler quelqu'un à la rescousse.

On finissait la plupart du temps par mourir seul. Lorsque j'ai atteint le campement de l'escorte, Matoaka s'était déjà libéré de ses liens. Elle jetait une carabine sur le sol, puis ramassait un pistolet qui gisait à ses pieds, et malgré ses blessures, elle continuait de tirer sur l'ennemi. Esquivant une rafale de balles, elle s'est réfugiée derrière un chariot de l'armée. Elle rechargeait le pistolet lorsqu'elle m'a vu. Hélas, le Capitaine m'a aperçu au même moment.

« Attrapez-le, c'est le Bâtard que nous voulons ! »

J'ai tiré, blessant un homme, en tuant un autre, tandis que Matoaka saisisait son tomahawk, tombé dans la mêlée. Elle s'est jetée sur un soldat. Elle n'était pas très forte aux tirs d'armes à feu, alors je comprenais qu'elle préfère son arme de prédilection.

Mon œil a soudain capturé l'image du Capitaine Greenes, sombre silhouette dans son uniforme. Il était à la fois le même, car c'étaient ses yeux qui hantaient mes cauchemars depuis des années, mais également différent, du fait de son âge plus avancé. Cependant, loin de le faire paraître plus fragile, ses rides le rendaient d'autant plus puissant et terrifiant. Je comptais également davantage de décorations, ornant son uniforme. Ce manque d'attention m'a coûté une seconde et une balle a sifflé près de mon visage. J'ai tiré une nouvelle salve, touchant quatre soldats, tandis que Matoaka en assommait un énième. Cependant, nos ennemis n'avaient rien de brigands de petits chemins, mais étaient de véritables hommes entraînés, possédant les armes les plus sophistiquées de notre époque, et menés par, si ma vue était bonne, un homme sanguinaire ayant grimpé les échelons de l'armée, ayant abandonné le grade de Capitaine pour celui de Major. Au milieu du combat, j'ai remarqué que Matoaka boitait. Ce n'était pas son seul signe de faiblesse ; ses gestes devenaient également plus lents. Mais elle semblait déterminée, approchant de sa monture prisonnière. Je l'ai couvert tandis qu'elle essayait de libérer Waneta des prises de nos ennemis, quand une détonation m'a poussé à descendre de cheval pour éviter de me faire transpercer. À peine posais-je un pied à terre que ma monture s'est aussitôt enfuie loin du raffut. Je l'observais s'éloigner, quand mon regard est revenu sur le centre de l'altercation. Face à moi, se tenait un soldat qui me tenait en joute, et je savais que je n'aurais pas le temps de tirer suffisamment tôt pour éviter de mourir.

Sauve toi !

Cette voix n'était pas la mienne. Elle a résonné étrangement, comme un écho. Elle n'appartenait pas à Matoaka, ni aux hommes du Major et encore moins au Boucher de Virginie.

La voix n'était pas humaine. Elle surgissait tout droit des tréfonds de mon esprit.

Coyote a alors surgi, bondissant sur le soldat, le labourant de ses griffes et lui lacérant la gorge. Ils sont retombés sur le sol, dans une gerbe de poussières. Puis l'animal s'est ébroué et l'homme ne s'est pas relevé. Coyote m'a jeté un coup d'œil insistant, mais je ne l'ai plus entendu à l'intérieur de ma tête.

Nous étions des adversaires redoutables, car il fallait bien le devenir pour survivre sur ces terres, mais nous étions loin d'avoir l'avantage et nous commencions tous à en avoir douloureusement conscience.

J'ai combattu plusieurs minutes encore avant d'être atteint au flanc. Titubant un instant sur le côté, je me suis ensuite avachi sur le sol, mollement, comme si j'avais tout le temps du

monde pour mourir. Le liquide poisseux et reconnaissable du sang a imprégné ma chemise, et j'ai réalisé que la balle m'avait vraiment rudement touché.

La douleur m'avait brièvement traversé le corps, avant de refluer, engluée par l'adrénaline qui parcourait mes veines. Tandis que j'étais à terre, des silhouettes se sont élevées de toute part, me cernant.

Mes yeux ont croisé ceux de Coyote, à quelques mètres de là. J'aurais voulu parler pour lui dire de fuir, mais je me suis étouffé avec mon propre sang. Les couleurs prenaient des teintes grisâtres et ternes, alors que mon énergie faiblissait. Il ne restait bientôt, dans cette obscurité, que deux yeux jaunes rivés sur moi.

Les jours suivants n'ont été qu'un mélange de douleur, de bruit et d'obscurité complète. J'alternais entre conscience et somnolence, fièvre et clarté. Le premier moment où je me suis réellement senti réveillé, j'ai senti les barreaux froids contre la joue. Il m'a fallu quelques minutes, mais j'ai fini par comprendre que je me trouvais dans une cage.

Cette dernière était montée sur quatre roues, tirées par deux chevaux, eux-mêmes montés par des hommes portant l'uniforme de l'armée. Je remarquais également un bandage à mon flanc sale, mais suffisamment efficace pour m'éviter de me vider de mon sang. Je me sentais très faible, en revanche. J'ai émis un grognement en essayant de me redresser, quand le Major Greenes est apparu avec son cheval à la hauteur de la cage. Il portait son couvre-chef d'officier, m'observant un temps. Il s'est ensuite avancé jusqu'aux deux cavaliers, chargés de conduire la cage.

« Soyez précautionneux, a-t-il lancé par-dessus le bruit des roues sur le sol et des sabots des chevaux. Je veux qu'il survive à la traversée. »

Le Major a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule et il a vu que je l'observais.

« Quelle fin pitoyable pour une cavale aussi longue. » a lancé l'un des soldats à son camarade.

L'autre cavalier a ri. Je sentais que je sombrais pour la énième fois dans l'inconscience, quand je me réveillais de nouveau, à l'entente d'une conversation entre les trois hommes, concernant l'absurdité de garder un prisonnier blessé, vivant, dans l'intention de le pendre à plusieurs kilomètres de là.

« Je souhaite envoyer un message.

-Quel sorte de message, Major ? »

Le Major Greenes a grogné :

« Que les renégats n'échappent pas à ma justice. »

J'ai ouvert les yeux et j'ai vu qu'il me toisait. Le Major Greenes a eu un rictus à l'intention de ses hommes, mais je sentais que les mots suivants m'étaient entièrement adressés ;

« Il vient sauver la fille, mais il meurt pour le chien. Vous parlez d'un bandit ! »

Il a ensuite accéléré le pas de son cheval pour remonter le long de la procession de soldats.

CHAPITRE SEPT

MATOAKA

Je suivais les fréquents arrêts de leur campement, comprenant finalement qu'ils avaient bien l'intention de revenir dans l'Est, quant à ma grande surprise, ils sont finalement remontés vers le Nord. Waneta fatiguait du voyage, mais Coyote trépignait d'impatience à chacun de nos arrêts. Je n'étais pas parvenue à retrouver le cheval de Roland. J'avais émis une prière, espérant qu'il trouve son chemin vers les forêts abondantes plus à l'Ouest, vers le Mont Mazama.

Je gardais mes distances avec la procession de soldats, discernant parmi les hommes, également des convois, que je soupçonnais servir à l'entrepôt de taxes. Encore un indice que le territoire se transformait, et que bientôt, ces contrées sans lois comporteraient les mêmes règles que la Virginie.

J'ignorais combien de semaines avaient défilé, essayant seulement de maintenir un bon rythme, sans me faire repérer. Coyote s'approchait parfois davantage, vérifiant que Roland soit toujours vivant, et c'était cette idée qui me poussait à puiser dans mes forces. Cependant, même si l'envie était là, j'ignorais toujours comment venir à bout d'une cohorte d'armée aussi grande. Je parvenais de moins en moins à réfléchir, ne distinguant que du désert chaque matin et chaque soir, quand cela m'a percuté en reconnaissant le paysage. Nous étions de retour à Deadwood.

J'ai vu l'armée être accueillie par les habitants de la ville, le discours de bienvenue du Shérif et l'enfermement de Roland dans la cellule de Deadwood. Perchée sur le toit du Bureau du Shérif, j'entendais le Shérif et le Major discuter du sort du prisonnier.

« C'est temporaire, disait le Major. Le Bâtard de Barney doit retourner en Virginie. C'est là qu'il sera jugé. Et c'est là qu'il mourra, parce que c'est là qu'est sa place et qu'elle a toujours été.

-Si nous le pendons demain, haut et court, cela vous éviterait d'avoir à faire la traversée en sa présence, disait le Shérif.

-Je tiens à en faire un exemple. »

La conversation s'éteignait, tandis que je cogitais une énième fois de quelle manière sortir Roland de là, sans que nous ne périssions tous deux. Or, je ne pouvais me permettre de mourir, les miens avaient besoin de moi dans les Appalaches. Je sentais la puissance du Mont Mazama dans mes veines et l'urgence qui me poussait à continuer ma route vers l'Est, et pourtant, j'étais toujours là.

Je suis descendue de la bâtisse, tandis que Coyote me rejoignait à l'ombre du mur. Il comprenait mon dilemme. Il a posé la tête contre mon genou.

Sauve mon frère.

Je me suis souvenue d'un temps où le Lord Barney essayait de calmer ma rage explosive, à la suite de la mort de mon cousin.

« Personne ne doit jamais oublier ce qui s'est passé, Matoaka. Tu ne dois jamais oublier. Cela ne doit pas obscurcir ton cœur, cependant et te pousser à révéler ce qu'il y a de meilleur chez les hommes. Blancs, rouges, noirs. Animaux, êtres humains. Nous saignons tous, n'est-ce pas ? Il ne s'agit pas de vengeance.

-De quoi s'agit-il, alors ?

-Il s'agit de respecter chaque être. De justice. »

Je pouvais presque l'entendre me dire ;

Sauve mon fils.

Coyote était immobile et ses paroles y ressemblaient. Je me suis accroupie et j'ai admis ;
« Je ne sais comment. Seule contre un escadron, je n'ai aucune chance. »

Tu penses que tu es seule, mais tel n'est pas le cas.

Je pensais d'abord qu'il parlait de lui, et j'allais répliquer que cela n'était pas suffisant, quand j'ai finalement compris. Je me suis permise de lui toucher le crâne en remerciement, puis je me suis éclipsée. M'éloignant de Deadwood, j'ai appelé Waneta et nous avons chevauché à l'Est, vers des terres désolées, des contrées que l'on disait maudites.

« *Dakotas !* ai-je crié. *Dakotas !* »

J'en appelais aux frères d'armes, aux amis qui avaient affronté des épreuves à mes côtés, ce qui liait des âmes plus que n'importe quels instants de la vie.

« Aider un blanc ? a répété un Lakota alors que je présentais ma demande au clan.

-Un *Dakota*, l'ai-je contré. Un ami. »

Je réalisais que les guerriers n'étaient que peu convaincu par ma supplique. *Blotahunka* lui paraissait y réfléchir, tandis que Tanka saisissait déjà son arc, prêt pour un combat.

Cependant, il était bien le seul. Le désespoir me gagnait. Il commençait à envahir mon esprit et mon cœur, tandis que je tâtonnais à la recherche de la moindre lueur. Alors elle est apparue, sous la forme d'une réminiscence d'une autre vie, d'un instant banal et oublié.

« Je me souviens, de ce que le père de Roland, du *Maya sle*, disait, autrefois, ai-je lancé, en observant l'assemblée. Son fils lui demandait s'il préférerait les Indiens parce qu'il les défendait toujours au détriment des blancs. Mais son père, un Anglais, blanc comme la neige, a répondu ; il ne s'agit pas de choisir un camp, Roland. Il s'agit simplement de faire ce qui est le plus juste à cet instant précis. Comment le saurais-je ? demandait Roland. Ton cœur te le dira, répondait son père. Mais Roland ne comprenait toujours pas, alors Lord Barney avait ajouté ; le cœur n'est pas ce qu'il paraît. En réalité, c'est une boussole. Et il t'indique si tu vas dans la bonne ou la mauvaise direction. Mais c'est toi, finalement, qui décide où tu veux te rendre. Si tu accomplis de bonnes ou mauvaises actions. »

J'ai observé les Lakotas et de la main droite, j'ai posé les doigts sur mon cœur :

« Que dit le vôtre ? Qu'est-ce qui est juste de faire, à présent ? »

Alors Tanka a répété mon geste et a dit ;

« *Yuska un.*

-Libre ! » a renchéri le chef des Lakotas.

Il a lancé un « Yayaya ! » et nous étions en route.

Des années après son trépas, le Lord Barney sauvait la vie de son fils. Ses mots avaient traversé les âges et le temps, depuis les Appalaches jusqu'au désert aride, et si cela n'était pas une manifestation des Esprits, je ne savais pas ce que c'était.

ROLAND

Je ne parvenais pas à me rappeler d'une seule prière, catholique ou indienne, enchaîné aux poignets et aux chevilles.

Je gardais encore les yeux rivés sur le mur, dos à mes ennemis, tandis que la porte se verrouillait derrière moi. Je n'ai pas jeté un seul regard en arrière tandis que le bruit de leurs pas s'estompait à mesure qu'ils s'éloignaient.

La cellule était couverte d'urine, mais possédait une petite ouverture dans la pierre qui laissait entrer la lumière. Adossé contre une paroi rocheuse, je parvenais à dessiner des formes dans la poussière du plancher froid. En regardant par la minuscule fenêtre, j'ai pris conscience que l'après-midi touchait à sa fin. Je me souvenais d'une des dernières conversations que j'avais échangé avec Matoaka, des années auparavant, avant ma cavale. Nous étions perchés sur une falaise. Matoaka rejetait son regard vers la vallée des Appalaches, tandis que les villes s'épanouissaient partout au pied des montagnes.

« Le monde ne s'écroule pas en un seul jour. Mais petits bouts par petits bouts. » disait-elle. J'avais reporté mon regard dans la même direction qu'elle.

« Jusqu'à disparaître ? » avais-je ajouté.

Mais elle avait secoué la tête, d'un regard vague et avait corrigé ;

« Non. Jusqu'à qu'on ne le reconnaisse plus. »

Je me suis réveillé en sursaut. Dehors, le chaos avait soudainement remplacé le silence. Des cris, des coups de feux. Je savais déjà que mes yeux n'étaient plus humains. Ils ne distinguaient plus couleurs, ni formes, mais odeurs et énergies, car c'était ainsi qu'on voyait lorsqu'on était Coyote. Lorsque la raison laissait place à l'instinct, surgissant depuis les profondeurs de mon esprit.

Alors j'ai entendu un soldat entrer dans le bureau du Shérif et crier :

« Les Indiens ! Les Indiens sont là !

-Saleté de peaux-rouges ! a grogné un geôlier. Ces Sioux de Malheur !

-Ce sont des Lakotas, suis-je intervenu, reconnaissant leur cri de guerre.

-La ferme. »

Je ne parvenais pas à distinguer tout ce qui se passait au-dehors, mais je percevais tout de même certaines impressions grâce à l'instinct de Coyote. Deux Natifs se sont alors présentés devant les cellules. Ils sont venus à bout des geôliers, puis se sont approchés de ma cellule.

« Vous ne pouvez pas risquer une guerre politique pour moi, ai-je lancé à Tanka. Les blancs vous détesteront d'autant plus.

-Si nous nous soucions de ce que les blancs pensent de nous, a-t-il répliqué, nous serions déjà en train de prier dans une église.

-Je suis blanc. » ai-je fait remarquer.

Isha a déverrouillé ma cellule et m'a aidé à me relever en souriant ;

« Nous savons tous que tel n'est pas réellement le cas. »

Ils ont détaché mes entraves et m'ont fait sortir de la cellule. Mon flanc me lançait, quand à peine sortie de la bâtisse, Isha et Tanka se sont défendus contre des soldats. Je cherchais une arme, qui trainerait sur le sol, quand soudainement, Matoaka est apparue devant moi.

« Huyana. » ai-je murmuré.

Elle s'est avancée et a passé un bras sous mon épaule. J'ai clopiné jusqu'à Waneta, Matoaka me soutenant. J'ai ensuite essayé de mon hisser sur son dos, non sans mal, avec son aide.

Avachi sur le cheval, tant par la fatigue que la douleur, je peinais à voir le visage de l'Amérindienne dans ma vision floue. Ma tête reposait contre l'encolure de Waneta.

Matoaka a posé une main sur mon front brûlant de fièvre. Elle a prononcé quelques mots dans sa langue. Cela ressemblait à une prière ou une formule magique, voir les deux. Elle s'est penchée vers moi et ses lèvres se sont posées sur les miennes. C'était comme si un grand silence était soudainement retombé sur le monde, effaçant le boucan du combat en arrière-plan. Je l'ai embrassé en retour, puis elle s'est écartée. Elle a marmonné d'autres mots, puis le cheval s'est élancé, m'emportant avec lui. J'ai à peine eu le temps d'apercevoir la silhouette de Matoaka qui me regardait m'éloigner, avant qu'elle n'esquive l'attaque d'un assaillant.

MATOAKA

Nous nous étions faufile de nuit, avec discrétion, vingt-six guerriers Lakotas et moi. Les gardes avaient hélas lancé l'alerte avant que nous puissions les éliminer et le combat avait répandu le sang très rapidement. Tandis que la bataille faisait rage, je percevais l'aigle royale qui s'élevait au-dessus de Deadwood, comme un bon présage. C'était la protection du clan Anitsisqwa, l'oiseau sacré de ma tribu et cela me donnait la force de faire ce qui devait être fait.

Après l'échappée de Roland, j'ai fait volte-face vers le bureau du Shérif, parce que les mots du Grand Esprit murmuraient dans mon crâne. Je n'avais jusque-là pas l'intention d'agir, mais j'avais également la sensation que ce n'était plus moi, aux commandes. J'ai pénétré la bâtisse, dépassant la cellule et j'ai trouvé le Major Greenes dans l'arrière salle, qui faisait office de bureau. Il me tournait le dos, assis, en train de boire une chope de bière, la carabine levée dans ma direction. Mon tomahawk bien en main, je me suis approchée petit à petit. Il ne me quittait pas des yeux. Face au mur, était accroché un petit miroir dont il se servait sans doute pour se raser, juste avant que la bagarre n'éclate. Alors qu'il reprenait une gorgée, j'y ai remarqué le reflet de l'oiseau.

« Toi. » a dit le Major.

Ce furent ses derniers mots. L'aigle se jetait sur lui, labourant ses yeux, puis enfonçant ses serres là où se trouvait son cœur.

Après avoir vérifié qu'il était bien mort, j'ai couru hors de la bâtisse, pressée de respirer de l'air frais. Je me retenais de vomir. Le règne du Boucher de Virginie avait enfin pris fin.

Tanka m'a soudainement saisi par le bras :

« Les collines ! a-t-il crié. Allons-nous réfugier dans les collines. Nous n'atteindrons jamais les Badlands avant qu'ils ne nous rattrapent ! »

Les Lakotas étaient des combattants remarquables, cependant, l'inégalité du nombre était trop grande pour être comblée par de la volonté, alors j'ai acquiescé. Pour quelques jours, les collines représenteraient un refuge idéal, jusqu'à ce que nous trouvions le moyen de rejoindre les Badlands, et là, nous serions en sécurité.

Waneta avait dû conduire Roland près de la rivière, au pied des collines. Mais en l'atteignant, j'ai ressenti comme une pierre dans mon estomac, qui semblait vouloir remonter dans ma gorge. L'énergie des lieux était intense. L'endroit vibrait d'émotions. Ce n'était ni de la joie, ni de la colère.

« Matoaka ? a demandé Tanka.

-Les arbres sont tristes. La forêt semble en deuil.

-En deuil ? Quelle mort pleure-t-elle ? »

Les mots ont franchi le seuil de mes lèvres dans un murmure :

« Une perte qui ne s'est pas encore produite.

-Alors nous pouvons agir ?

-Ce n'est pas un avertissement, ai-je chuchoté. C'est une fatalité... et je pensais... Je pensais qu'en tuant le Boucher de Virginie, je pourrais conjurer le sort. »

Mais les esprits murmuraient encore :

L'un de vous est condamné à mourir.

En arrivant près de la rivière, Coyote a surgi à mes côtés, grondant. J'ai d'abord pensé que le danger se trouvait près de moi, mais j'ai vite appris que Coyote ne regardait pas tout cela, sa vision le conduisait ailleurs. Je distinguais bien la rivière, les arbres, et Waneta mais seul. C'était un grognement d'avertissement. Et Coyote, ne protégeait qu'une seule personne depuis de nombreuses années.

« Où est Roland ? Où est-il ? » ai-je demandé aux Lakotas.

Coyote est parti en courant, quittant les bois pour regagner la plaine désertique vers l'Ouest, alors grimpant sur Waneta, je l'ai suivi.

ROLAND

L'aube se levait. J'étais seul près de la rivière, et j'écoutais l'eau qui se frayait un chemin à travers les pentes des collines. Je m'étais assis ici il y a une heure, et le noir était alors encore complet. Ma blessure était vilaine, mais semblait guérir. J'attendais, priant les Esprits pour que rien n'arrive à Matoaka. À présent, même si le ciel est encore sombre, l'atmosphère avait changé. Je n'aurais su dire ce qui était différent, précisément, mais toute la nature semblait petit à petit se réveiller, comme si elle baillait et s'étirait, prête à vivre une nouvelle journée. Les oiseaux commençaient à chanter, possédant leur propre horloge et quelques minutes plus tard, j'ai commencé à voir un pan de ciel s'éclaircir vers l'est. Un quart d'heure après, lentement, le premier bout de soleil apparaissait. J'ai assisté à sa progression, il s'élevait, lentement, mais sûrement, comme une fleur qui éclot en ayant tout le temps du monde. Tout le monde se saluait parmi les vivants, heureux de respirer aujourd'hui.

J'aimais ces instants.

Je me réveillais pour les vivre.

J'ai alors reçu un coup sur le crâne. Déboussolé, je suis tombé à genoux et j'ai senti le canon d'une carabine pointée dans mon dos.

« Un geste et je te troue comme une passoire. »

Je ne doutais pas de la vérité des propos de mon assaillant, car je reconnaissais sa voix.

Il s'agissait d'un vieux patron qui répondait au nom de Pete Clanton et qui était censé se trouver à des kilomètres de là, de retour à Blood Creek. Le Shérif de Deadwood a également fait son apparition devant moi.

« Bâtard, m'a-t-il salué en redressant son chapeau comme s'il s'agissait réellement de mon prénom.

-Shérif, ai-je répondu d'un ton égal, toujours par terre.

-Relève-toi donc. »

Ils étaient à cheval, mais j'étais à pied. Le pistolet dans le dos, ils m'ont lentement mené vers la pente, puis m'ont conduit sur le retour, le long de la rivière. Nous avons d'abord pris la direction de Deadwood, ainsi, j'ai d'abord pensé que c'était en cellule qu'ils me ramenaient. Mais nous avons ensuite bifurqué sur la gauche et nous nous sommes éloigné des habitations. Encore quelques minutes et nous avons atteint un lieu où la terre était retournée et dont des pierres et des croix en bois se dispersaient sur le sol.

« Bienvenue dans le Cimetière de Deadwood. » a lancé le Shérif.

Il a sorti un papier de sa poche et l'a jeté à mes pieds. C'était un avis de recherche à mon encontre. Mort ou vif. Lorsque Pete Clanton m'a lancé la pelle, que j'ai rattrapé par réflexe, j'ai compris qu'ils avaient l'intention de me faire creuser ma propre tombe.

MATOAKA

Mon cœur battait à tout rompre, quand j'ai demandé à Waneta de ralentir le pas. Suivant Coyote, dont le flair nous menait jusqu'à Roland, j'ai pris conscience que nous ne nous dirigions pas vers la ville. La sensation de froid me renseignait que nous atteignons la Terre des morts. Je suis descendue de Waneta, et silencieusement, j'ai sorti mon tomahawk, puis je me suis approchée. J'entendais plusieurs respiration et alors tapie dans l'ombre, j'ai pu observer la scène. Roland creusait la terre et je devinais qu'il essayait de gagner du temps, réfléchissant à la manière de prendre le dessus sur les deux hommes armés tandis qu'il était lui-même encore blessé. Le tas de terre s'agrandissait à côté du trou, la silhouette de Roland s'enfonçant davantage dans le sol, alors le Shérif de Deadwood, pistolet braqué sur lui, a demandé ;

« Une dernière volonté ? »

Roland se redressait lentement.

« Hé, bien Bâtard, réponds donc. Tu n'auras plus d'autre occasion de parler. Du moins, pas dans cette vie. »

J'ai choisi cet instant pour attaquer. Mais ce n'était pas mon corps qui s'était mis en mouvement, c'était bien mon esprit. Les vents se sont brusquement levés, perturbant l'équilibre des deux hommes et je me suis glissée entre les croix du cimetière, tomahawk en main. Tout s'est alors enchaîné très rapidement. Roland a profité de la diversion de la brise pour attaquer Pete Clanton de sa pelle, mais ce dernier a esquivé, avant de tirer dans le vide. Je me suis occupé du Shérif, le cognant dans l'estomac, quand son coutelas a strié l'atmosphère. Je me suis écartée, mais j'étais affaiblie par la récente bataille et je n'ai pas été suffisamment rapide. La lame m'a atteint en plein visage. J'ai percuté le sol. Roland a hurlé mon nom. Du sang coulait de mon visage et je ne voyais plus aucune lumière. La douleur m'a appris que tout le côté gauche de mon visage avait été touché. Pendant ce temps, le Shérif riait ;

« Voyons, Roland. Toi qui aimes tant les peaux-rouges, apprécieras-tu toujours cette *Squaw* même étant borgne ? »

J'entendais de nouveau un cri d'aigle dans mes oreilles, mais il semblait venir de l'intérieur de mon crâne, et l'espace d'un instant, j'ai eu l'impression d'y voir mieux que jamais. Je me suis redressée. Des fils ont paru se dérouler dans l'espace, reliant toute chose, à la fois humains, animaux et plantes, reflétant d'une lueur bleutée, comme celle de l'Attrape-Rêve que j'avais fabriqué pour Roland.

Le lien de Coyote était celui qui brillait le plus.

Je sentais ma peau devenir de plus en plus froide et je savais que je ne pourrais tenir autant d'énergie trop longtemps. D'un geste, j'ai tiré sur le fil qui se ramenait au Shérif, le forçant à s'agenouiller, puis j'ai saisi celui de Pete Clanton. Suivant mon mouvement, Roland est parvenu lui arracher le pistolet et a éliminé Clanton d'une balle dans la tête. Ce dernier est retombé en arrière dans la tombe fraîchement creusée. De mon côté, j'ai élané mon tomahawk dans le visage du Shérif. À la seconde où il s'est affaissé sur le sol, tous les fils bleus se sont évaporés. Le silence reprenait ses droits dans le cimetière. Roland et moi reprenions notre respiration. Nous nous sommes ensuite approchés et nos fronts se sont touchés. Du sang s'écoulait de la blessure qui barrait mon visage et un seul de mes yeux était encore valide.

« *Huyana*. »

Des cris ont alors retenti, dans le lointain. Le bruit s'amplifiait, provenant de la ville, se rapprochant. Roland s'est tourné vers moi et il a dit ;

« Tu dois partir. »

Il a désigné les chevaux.

« Vite. Ou ils penseront qu'ils ont bien fait de se méfier des Indiens. »

J'ai finalement compris ce qu'il suggérait.

« Non.

-On dira que c'est moi.

-Non, Roland.

-Cela vaut mieux pour tout le monde, a-t-il insisté.

-Sauf pour toi. » ai-je répliqué.

Il a eu un sourire en désignant l'avis de recherche à son encontre qui gisait encore à nos pieds.

« *Huyana*, je suis le Bâtard de Barney. Je me suis libéré de la cellule de Deadwood, massacrant mes gardes, tuant le Major Greenes. Je suis le meurtrier de Pete Clanton et du Shérif de Deadwood. Je peux me transformer en animal. J'ai un pouvoir qui me vient du diable. Ils n'auront aucun mal à croire toutes les atrocités que j'aurais pu commettre ou ne pas commettre. Toi, tu es Matoaka, fille de Tekoa, de la tribu des *Anitsisqwa* et tu vas faire tout ton possible pour obtenir le plus d'avantages et de paix pour ton peuple. »

ROLAND

« De plus loin dont je me souviens, tu as toujours été à mes côtés, ai-je continué. Tu m'as sauvé toute ma vie, *Huyana*. Laisse-moi sauver la tienne. Laisse-moi t'aider à sauver ce qu'il reste de toi et des tiens. »

Évidemment qu'elle a refusé.

Nous avons enfourché les chevaux, Matoaka sur Waneta et moi sur celui du Shérif qui reposait à présent à jamais dans le Cimetière de Deadwood. Nous avons chevauché dans la journée, jusqu'aux collines. Le soleil continuait sa course, restant haut et brûlant dans le ciel. Après quelques heures de cavale, nos montures marchaient tranquillement sur une pente, sous les arbres, et Coyote trotait à nos côtés. Nous nous sommes arrêtés dans la soirée, tandis que le monde tournait et que les étoiles sont apparues pour nous.

« Que ferais-tu, si tu survivais ? ai-je demandé.

-Je rentrerais, a-t-elle soupiré. Les Appalaches ont besoin de moi. »

Le silence s'est installé de nouveau, puis Matoaka a repris :

« Si telle est la fin, puisses-tu trouver la paix en ces terres. »

J'ai tourné les yeux vers elle et dans les siens, j'ai vu qu'elle croyait à sa prière d'adieu. Elle savait qu'avec la cohorte armée à nos trousses, nous avions peu de chance. Elle a continué :
« Si telle est la fin, j'espère que je te reverrais, dans ce monde ou un autre, et que ton âme sera sereine. J'espère que tes fantômes te quitteront à jamais. »

J'ai ouvert les yeux alors que la nuit s'estompait à peine. Je me suis levé, je me suis étiré. J'ai fait chauffer du café. Les chevaux me regardaient, Coyote était allongé non loin. J'ai siroté mon jus de chaussette et nous avons tous les quatre contemplé l'aube qui se levait. Les mots de l'Esprit ont repris tout un sens. L'inconscient collectif s'imaginait que les fantômes possédaient plus de puissance la nuit, près des tombes. Mais je n'avais jamais ressenti autant leurs présences à la levée du soleil, au milieu d'une nature sauvage et déserte. Cette heure où les oiseaux se souhaitaient une bonne journée, où la lumière s'étendait sur la cime des arbres, le canyon, et l'herbe sèche de la prairie. L'heure où tout devenait or.

*« On se reverra avant la fin des temps.
-C'est déjà la fin des temps. »*

Peu d'hommes pouvaient se vanter de connaître le jour de leur mort. Cela m'a donné l'impression d'avoir survécu jusqu'à aujourd'hui simplement pour qu'elle puisse vivre. Coyote clignait des yeux et j'ai compris qu'il le savait depuis toujours, pourtant, j'étais heureux rien qu'à cette idée. Le souhait de Matoaka se réaliserait. Les fantômes me quitteraient bientôt. J'allais la faire pleurer une dernière fois.

MATOAKA

Lorsque je me suis réveillée, Roland était déjà debout. Il a vérifié le tissu imbibé de sang qui couvrait mon œil blessé, puis j'ai insisté pour changer le bandage de son flanc. Cela étant fait, nous n'avons pas trainé et nous avons entamé une nouvelle journée de chevauchée. Nous grimpions toujours dans les collines durant la matinée, quand j'ai eu une hésitation, me retournant en arrière, à la vue des poussières au loin qui démontraient l'escadron d'armée qui arrivait dans notre direction.

J'ai échangé un regard avec Roland et il m'a désigné les pentes de sapins. Alors que je m'y dirigeais, Roland a soudain détourné son cheval, pour prendre la direction de l'Ouest. J'allais retourner ma monture aussi, mais Coyote a surgi, prétendant mordre le talon du cheval pour qu'il m'emporte dans son galop. J'essayais d'arrêter Waneta, mais il se mettait en place quelque chose contre laquelle toute ma volonté et toute ma magie ne pouvaient rien. Parce que les Esprits en avaient décidé ainsi depuis de nombreuses années.

Roland a dévalé les pentes, jusqu'à disparaître dans le désert, en laissant le plus de traces possibles, éloignant la cohorte armée de ma position. Mon cheval continuait de grimper à travers les arbres et mon cœur battait de plus en plus fort, parce que les choses se précipitaient, quand soudain, j'ai entendu un hurlement canin dans le silence de la nature.

Je crois que même si la plupart des gens ne pouvaient pas ressentir les émotions comme je les percevais dans ses hurlements, personne ne pouvait ignorer ce qu'ils entendaient dans le lointain. Mon cœur s'est arrêté.

Coyote pleurait.

Parce que Roland n'était plus.

Parce que le monde disparaissait et que nous serions toujours vivants pour le voir être réduit en poussière. Ce que nous connaissions était emporté par un brasier incontrôlable et il nous en resterait que de la suie et des cendres. Cela ne nous empêcherait pas de nous battre, même si nous connaissions déjà la fin de l'histoire.

Je criais et je pleurais plus que je n'avais jamais pleuré. Je pleurais parce qu'il était mort et que c'était la dernière fois. Parce que sans lui, je ne serais plus *Huyana*. Cette dernière s'éteignait aujourd'hui.

J'entendais des murmures graves dans le vent.

Pauvre petite chose.

Pauvre âme en peine.

Puisses-tu trouver la paix en ces terres.

Les morts encensaient le jour nouveau qui se levait et psalmodiaient, chahutant comme des milliers de voix, et paraissant, dans ce silence, plus vivants que jamais. Malgré des heures ténébreuses, j'entendais toujours les esprits qui chantaient dans le vent. Et au plus profond de mon âme, au plus profond de mes fautes, je pouvais presque croire qu'ils chantaient pour moi.

Ils me disaient qu'un jour, je les rejoindrais et que je chanterais avec eux.

Mais pas aujourd'hui.

Pas aujourd'hui.

FIN

COUCOU, C'EST MOI

Merci à toi pour avoir lu ce livre jusqu'à la fin.

N'hésite pas à me dire ce que tu as pensé de cette histoire en commentaires, sur le site *andreadalva-univers.com* ou en communiquant avec le mail suivant :

andreadalva07@gmail.com

Ça sera un plaisir de te lire également ! :)

Andrea

BIBLIOGRAPHIE

Merci pour votre lecture.

Bien que cette histoire soit fictive, je souhaite nommer ici quelques ouvrages et liens internet qui m'ont été d'une grande aide dans mes références historiques ou encore dans mes analyses du vocabulaire Cherokee.

Article premier de la Déclaration universelle des droits de l'homme
en tsalagi (Cherokee)

ክፍል ልክ፡፡ ከፊርማዎ ልክ ይጻፉ፡፡

[illegible]

Sites ;

desmotsetdeslangues.eklablog.com

aigleblanc.over-blog.com

lexilogos.com

Dictionnaire ;

Glosbe : dictionnaire cherokee-français

Langue : conversion alphabet tsalagi <> latin

Ouvrages ;

Commerce et diplomatie avec les Cherokees dans les Carolines avant la « Piste des larmes »,

par Anne-Marie Libério (2013)

Le génocide des Amériques par Marcel Grondin et Moema Viezzer (2022)

Histoire de la nation cherokee par Lionel Larré (2014)

Sagesse Amérindienne par Dhyani Ywahoo (2020)

EN ATTENDANT

**N'hésite pas à jeter un coup d'œil sur mon
site ;**

andreadalva-univers.com

**Tu trouveras d'autres histoires gratuites
dont ;**

« LA BÊTE SAUVAGE »

« LES CORBEAUX BLANCS »

LES CORBEAUX BLANCS

UN

MARLY

Il existe des choses paradoxales.

J'aime les jours de blizzards autant que je les déteste.

Le feu peut se révéler à la fois dangereux et réconfortant.

Et notre quartier abrite ce qu'on appelle des corbeaux blancs.

Madame Hermary, notre Directrice, joue souvent sur le côté mystique de l'Orphelinat, avec de petits conseils philosophiques ou des expressions énigmatiques. Je crois surtout qu'elle compense le fait que nous soyons abandonnés pour essayer de nous faire sentir comme des enfants spéciaux. Nous savons bien sûr que ce n'est pas le cas, mais comme cela lui fait plaisir, nous la laissons croire que ça fonctionne.

À sa décharge, le foyer pour enfants est installé dans un cadre qui prête une grande place à l'imagination.

Reculée de toute ville, la maison victorienne, composée de dorures, de balcons et de tourelles, se tient aux creux de trois pâtés de maisons. Avec un lac gelé à moins d'un kilomètre et l'hiver éternel régnant sur ce pays, l'environnement est tout désigné pour y faire naître toutes sortes de légendes et autres histoires insolites.

« Il existe le noir et le blanc, mais également des choses plus nuancées, tels que les corbeaux blancs, m'expliquait-elle pendant mon enfance. C'est ainsi que nos voisins qualifient les enfants perdus. Cela désigne en réalité quelqu'un de rare et de singulier, et c'est un grand pouvoir.

-Comment cela peut-il représenter un grand pouvoir de ne pas avoir de parents ? »

Nous étions assises sur les vieux canapés décrépis de la bibliothèque. La salle était immense, s'étendant sur deux étages, dont les murs sont surchargés d'œuvres, des plus anciennes aux plus récentes à mesure qu'on grimpeait l'escalier en colimaçon, situé au centre de la pièce.

« Les corbeaux blancs possèdent une formule magique. Cette dernière n'est pas très commune, telle que *Abracadabra* ou *Sésame ouvre-toi*. »

Je la regardais avec de grands yeux.

« La fonction de ce mot est d'apaiser le cœur, continuait Madame Hermary. Il n'y a que deux catégories de personnes qui le comprennent ; les orphelins et les lecteurs. Il est facile de deviner pourquoi cela concerne les enfants sans famille. Quant aux lecteurs, on peut effectivement en déduire que la réalité paraît parfois un peu terne face aux merveilles qui nous plongent entre les pages d'un livre. »

Une cheminée était allumée en permanence dans toutes les pièces de l'Orphelinat, et c'était au son du crépitement des flammes, que la Directrice m'avait révélé, quelques années plus tôt, le mot, aux consonances d'ailleurs ; *Hiraeth*.

Littéralement, il signifie un « mal de pays » pour un endroit qu'on n'a jamais connu ou qui n'a jamais existé. Lorsque je demandais en quoi il s'agissait d'une formule magique, Madame Hermary souriait ;

« C'est un mot qui énonce des maux. Reconnaître un mal, c'est déjà faire la moitié du travail.

-Quel travail ?

-Celui de construire son identité sur une base solide, sans avoir l'impression de ne pas être à sa place.

-Mais nous ne sommes pas à notre place, avais-je observé. Nos parents ne voulaient pas de nous. »

Tapotant mon nez de son doigt, elle avait répliqué ;

« C'est là que tu as tort, Marly. Vous êtes vivants. Par définition, vous êtes là pour une raison.

-Laquelle ? »

Elle s'était redressée ;

« Ça, c'est à vous de le découvrir. »

Si tous les enfants de l'Orphelinat ont fini par comprendre que malgré les propos de Madame Hermany, nous sommes banals, nous utilisons pourtant beaucoup *Hiraeth*.

Comme moi, aujourd'hui.

C'est un jour où le blizzard prend le pas sur toute la lumière qui existe dans le monde. Des vents violents se déchaînent, derrière les grandes fenêtres de l'Orphelinat, chargés de flocons et de grêles.

J'ai besoin d'un mot rassurant.

Le blizzard semble avoir également envahi l'intérieur de ma tête, où les pensées ricochent les unes contre les autres, prises dans des bourrasques interminables. Mes yeux contemplent l'extérieur parce qu'ils sont faits pour voir, pas parce qu'ils regardent vraiment.

Tous les enfants de l'Orphelinat partagent la même sensation lorsqu'un événement tel que celui-ci survient. Il s'agit d'un mélange d'excitation, mais aussi de peur et je sais pourquoi.

C'est en cela que réside l'étrangeté de ces tempêtes de neige. Nous avons appris depuis notre enfance à craindre l'obscurité, mais lors de tels déchaînements météorologiques, on comprend finalement qu'on s'est peut-être trompé sur ce qui est de plus terrifiant entre le noir total et le blanc immaculé.

JOAN

Joan se prononce *Joanne*.

Au début, seule la Directrice parvenait à le prononcer correctement, puis au fil des années, tous les orphelins ont fini par en assimiler la prononciation.

Allongée sur mon lit, j'ai les yeux rivés sur le plafond où se peignent des scènes de combats d'antan et de vastes étendues arides. En rénovant l'Orphelinat, que tout le quartier surnomme le Manoir, Madame Hermary a tenu à relier chaque chambre à une figure historique particulière.

Tandis que Marly a écopé de Marie-Antoinette, je dors toutes les nuits en présence des peintures de Calamity Jane et des représentations d'un far West qui n'existe plus, avec des paysages où courent les chevaux sauvages dans un désert brûlant.

Dehors, c'est la tempête du siècle.

Il y a encore quelques heures, je pouvais faire la différence entre les flocons, la neige qui recouvrait les arbres et le ciel dénué de couleur. À présent, les vents sont si violents que tout s'est confondu. L'extérieur n'est plus qu'un amas blanc.

Marly se glisse dans ma chambre à petits pas dans l'espoir de me surprendre.

Elle passe comme une ombre derrière le lit à baldaquin. Je ferme les yeux pour

faire semblant de dormir, puis souris en sentant la lame dont la pointe repose sur ma gorge. Je soulève une paupière.

« Salut. » dis-je.

Marly, l'épée de collection tenue des deux mains tellement elle est lourde, fait la moue. Elle recule la lame et repose la pointe sur le sol en s'appuyant sur la garde comme on le ferait avec une canne.

« Je vais finir par croire que tu as de véritables pouvoirs de divination.

-Joyeux Anniversaire. »

Elle sourit, lâche l'épée et vient s'asseoir en tailleur sur le lit.

« J'aime ta mémoire indéfectible.

-Vraiment ? » grommelé-je en me redressant sur les coudes.

Marly se penche en avant ;

« Et tu sais ce que je veux faire en ce jour si particulier ?

-Quelque chose de génial ?

-Quelque chose de très stupide. »

Ses yeux se dirigent vers la fenêtre, s'attardant sur le chaos qui règne au-delà de la vitre.

« Tu veux aller dehors ? » demande-t-elle.

Plus tard, dans l'après-midi, nous revenons frigorifiées dans le hall. Hermary nous y attend avec des serviettes moelleuses et épaisses. Elle nous a espionné toute la journée depuis la grande fenêtre de la tour de l'Orphelinat.

À l'extérieur, tandis que nous essayions de nous frayer un chemin à travers les congères de neige, nous pouvions apercevoir sa silhouette stricte derrière les rideaux.

Dans notre périple, nous ne sommes pas allés plus loin que l'allée principale du Manoir, ensevelie sous la poudreuse.

À notre retour, Hermary nous ordonne de monter nous doucher dans nos chambres respectives, puis de revenir aux cuisines où nous attendra de quoi nous réchauffer. Effectivement, des chocolats chauds sont à notre disposition, ainsi que des biscuits tout juste sortis du four.

« C'était stupide, dit la Directrice lorsque nous nous installons toutes les deux en pyjama autour de l'immense table vide.

-C'était génial, je rectifie. J'ai l'impression d'avoir vécu trente ans dehors, puis d'être revenue de mon voyage glorieux sans grand dommage.

-Et surtout sans en perdre la tête. » articule la Directrice.

Je ne sais pas pourquoi elle regarde fixement Marly en prononçant ces mots.

MARLY

De la tasse de chocolat chaud, s'élèvent des tourbillons de fumée. Ils créent des images, des visages et des formes complexes. J'ai l'impression de boire une potion magique.

Mes yeux observent Joan qui argumente avec Hermary de la nuance fine qui existe entre le génie et l'imbécillité. Elle me convaincrait presque.

Joan n'aime pas son sourire.

Elle le trouve bizarre depuis la nuit des temps. C'est vrai que son sourire n'est pas très joli mais c'est le sien, alors je ne vois pas trop où est le problème.

On dirait toujours qu'elle est sur le point d'éclater de rire. Ça donne même de la vie à son allure banale.

Dotée de la silhouette d'une planche à pain, Joan me dépasse d'une tête. Elle pourrait aisément être surnommée la fille des glaces avec ses yeux gris terne, ses cheveux blond platine et sa peau très pâle.

À croire que les fées de son berceau lui ont refusé la couleur.

Cette théorie, bien sûr, n'est pas exclue étant donné que nous ne connaissons rien de nos origines.

L'avantage à cela, c'est que nous pouvons nous en inventer une qui soit marrante. Lors du dîner, nous faisons parfois des paris là-dessus, ce qui mène à d'innombrables hypothèses farfelues. Comme nous sommes trente enfants dans l'Orphelinat, ce genre de débat devient vite incontrôlable, mais c'est drôle.

Le blizzard a encore duré trois jours. Joan et moi avons préféré rester au chaud le reste de la semaine, pour nous éviter une pneumonie, mais lorsque le temps est mauvais, il faut trouver de quoi s'occuper. Tandis que certains se retranchent dans la cuisine autour des louches de bois plongées dans des marmites de chocolats chauds, d'autres s'installent dans le salon devant la minuscule télévision avec des plateaux ensevelis de cookies. La question de l'emplacement se détermine alors entre les cinq canapés, les six fauteuils ou encore les quelques dizaines de cousins éparpillés le sol. Plusieurs peintures, entourées de cadres dorés, donnent une certaine chaleur à la pièce. Madame Hermary tricote souvent, près de la fenêtre, nous surveillant de ses yeux inquisiteurs. À d'autres moments, elle s'installe à nos côtés pour nous raconter des histoires à dormir debout.

Nous y parlons du troll des bois, des fantômes qui hantent l'Orphelinat et des fées méchantes qui vivent près du lac.

Ce soir-là, Betsie a peur d'aller dormir. C'est la plus petite d'entre nous. Elle a huit ans.

Madame Hermary nous ressort alors le conte des enfants oubliés.

« Le monde réel se souvient d'eux, mais ces enfants se sont oubliés eux-mêmes.

-Alors ils ne savent plus qui ils sont ? demande Betsie, son ours en peluche sous le bras.

-Exact, dit la Directrice.

-Si on ne leur dit pas, ils ne peuvent pas le deviner, grommelle Mordicus, allongé sur un des canapés.

-Ils ne se rappellent pas de leurs identités, reprend Madame Hermary. Mais c'est au plus profond de leur esprit que se trouve la réponse. Pas à l'extérieur.

-On a déjà entendu cette histoire cent fois, intervient Joan. On peut avoir celle de l'œuf qui a la taille d'un haricot magique ?

-Qu'est-ce qui en sort, déjà ? demande Pooja. Un criquet, non ?

-Pas n'importe quel criquet, souffle Joan à Betsie. Le criquet de la conscience.

-Vraiment ? insiste la petite fille, les yeux grands ouverts.

-Il aide à rééquilibrer le monde, développe Madame Hermary. Il conseille les décisions des gens et les rend plus gentils que méchants.

-Oh oui alors ! s'exclame Betsie. Raconte-nous cette histoire. »

Mon regard se perd à l'extérieur parce que ce mensonge-là aussi, je l'ai déjà entendu cent fois.

La Directrice dit souvent que lorsque nous ne nous sentons pas à sa place, c'est parce que nous ne sommes pas bien avec nous-même, mais je pense qu'elle donne des réponses trop compliquées à des questions simples.

Ne peut-on pas se sentir mal justement parce que nous ne sommes pas dans le bon environnement ? Parfois, l'ailleurs ne peut-il pas être la solution ?

Joan me donne un coup de coude.

« Hé. Tu dérives.

-Désolé.

-Faut pas. Mais j'ai une idée.

-Quelque chose de stupide ?

-Demain, la tempête sera calmée. On va faire du patin à glace sur le lac. »
Je sais déjà à cet instant que c'est aussi stupide que génial, mais je dis oui quand même.

JOAN

Dans les familles traditionnelles, les frères et sœurs se disputent, je le sais. Et lorsque vous enfermez trente gamins dans la même maison, vous n'obtenez pas un résultat différent. Ironiquement, c'est lorsque les plus grosses engueulades éclatent, que nous avons l'impression d'être la plus grande famille de tous les temps. Au fur et à mesure des années, nous avons remporté quelques batailles. Pour la seconder dans son travail, Madame Hermary possède deux adjointes. Leur objectif est de nous faire grandir de la meilleure manière possible, mais les enfants sont toujours plus nombreux que les adultes dans le Manoir et parfois, lorsque la majorité parle, la majorité gagne. C'est pour cela que nous pouvons regarder la télévision jusqu'à vingt-et-une heures au lieu de vingt heures et que nous avons gagné le droit de grignoter avant les repas.

Le seul domaine où Madame Hermary a le plus de mal à céder, c'est lorsque nous nous apprêtons à sortir. Je ne sais pas ce qui effraie la Directrice chaque fois que nous mettons un pied dehors, mais elle devient plus stricte, si une telle chose est possible.

Nous avons déjà eu quelques problèmes avec les enfants du voisinage parce que nous n'avons pas de véritables familles, mais rien de bien méchant.

De plus, savoir qu'en embêtant un orphelin, c'est trente d'entre eux qui vous tombent dessus le jour suivant a freiné beaucoup d'ardeurs.

Madame Hermary, pourtant, n'en démord pas ; dehors, c'est dangereux.

La Directrice possède plusieurs niveaux d'anxiété. Le premier se manifeste quand nous passons le perron. Le second ressort lorsque nous nous promenons dans les ruelles environnantes. Et le troisième agit dès que nous mentionnons une sortie au lac.

À dire vrai, nous ne sommes jamais allés au-delà du lac. Il n'y a rien à y voir. Seulement une forêt enneigée et aucune route qui ne puisse nous sortir de cette vallée perdue.

Mordicus l'appelle le Pays Imaginaire.

Depuis toujours, nous concoctons des histoires entre nous, agrémentées par les dires de la Directrice. Si nous sommes des enfants perdus, nous avons besoin de créatures fantastiques et c'est comme ça qu'a commencé l'histoire des fées du lac.

Autrefois, alors que la vallée se délassait dans la chaleur d'un soleil brûlant, qu'elle se rafraîchissait sous des pluies torrentielles et grouillait de vies animales dans une forêt luxuriante, vivaient des fées, camouflées dans chaque recoin de la nature.

Elles étaient là pour murmurer aux oreilles des cerfs, volaient aux côtés des chouettes la nuit et protégeaient le monde invisible. On disait que les morts leur transmettaient des messages à répéter pour leurs proches, mais c'est à cela que se limitaient leurs rôles. Elles étaient pour le principal, rattachées au

passage de l'au-delà, représenté par un magnifique lac, au cœur de la vallée protégée.

Les fées ne se mêlaient pas directement aux existences des vivants, se contentant pour la plupart à chuchoter dans leurs rêves quelques conseils avisés.

De temps à autre, cependant, il arrivait qu'un être humain possède une sensibilité plus accrue que les autres et parvienne à les distinguer, jusqu'à s'en faire de véritables amies.

Mais le dernier humain a démontré un tel intérêt pour elles, a finalement détourné sa fascination en contrôle, accaparant l'attention des fées par des services rendus sans contrepartie. Perdant leur énergie à utiliser leur magie pour des futilités, les fées ne possédaient plus suffisamment de temps à consacrer aux minuscules créatures de la nature, lesquelles ont rapidement dépéri. L'équilibre de la vallée a alors basculé du mauvais côté du monde. Si le malheur s'est présenté par divers signes de prémices, c'est lors de la première tempête de neige que la malédiction s'est abattue sur la vallée, la piégeant dans un hiver éternel.

Les fées, emprisonnées dans le lac, que le givre a recouvert, ne pouvaient que contempler l'étendue du désastre causé par leur erreur de jugement jusqu'à la fin des temps.

On rapportait cependant que ces dernières possédaient encore un peu de magie, ce qui leur permettait de réaliser les vœux des âmes en peine qui priaient au-dessus du lac gelé.

On disait que les vœux se réalisaient toujours.

Il fallait cependant être patient, parce que la glace freinait la magie et n'agissait plus aussi rapidement que pendant les anciens temps.

Je ne me souviens plus avec lequel d'entre nous la légende a pris forme. Je sais simplement que l'histoire était tellement rassurante que certains ont commencé à y croire et murmurer de petites requêtes lors de nos sorties au lac.

Tandis que nous nous y rendons, Marly laisse plusieurs fois échapper ses patins à glace dans la neige. Comme elle a oublié ses gants, ses mains sont déjà rouges à cause du froid. Marly n'est pas une adepte de l'équipement complet. C'est tout juste si elle ne sortirait pas en tee-shirt et en jean parfois.

Aujourd'hui, elle a cependant cédé aux températures extrêmes et opté pour un grand manteau ainsi qu'un bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles.

Pour ma part, j'ai enfilé deux écharpes, des gants et deux paires de chaussettes épaisses.

Les patins de Marly dégringolent une fois de plus dans la poudreuse, lorsque nos yeux parviennent enfin à discerner l'étendue d'eau gelée.

Les fées n'existent pas, je le sais. Je peux cependant admettre une particularité quelque peu étrange à propos de cet endroit ; qu'importe les kilos de neige qui s'abattent sur la vallée lors des tempêtes, comme celle de la veille, la surface du lac n'est jamais encombrée de couches de neige.

La surface est verglacée et brillante, mais aucunement atteinte par des congères. À croire qu'un chasse-neige passe sur le lac chaque fois, juste avant que l'atteignons. Il y a sans aucun doute une explication scientifique à cela. Je ne l'ai seulement pas encore trouvé.

Marly me désigne un tronc d'arbre renversé près de la rive. Nous nous y dirigeons et enlevons un peu la neige qui le recouvre, puis nous y asseyons pour retirer nos chaussures et enfiler nos patins.

Délaissant nos affaires près du tronc d'arbre en sachant que personne ne vient jamais ici et qu'aucun voleur ne parcourait trente bornes dans la poudreuse juste pour chaparder deux paires de bottes, nous nous élançons finalement sur la glace.

Les débuts sont laborieux. Nous mettons toujours un peu de temps à nous habituer à la différence de maintien, avant d'être plus à l'aise, de minute en minute.

Marly se débrouille bien, mais je suis plus douée. C'est comme ça. Je frime un peu avec quelques figures, ne craignant pas la vitesse que je prends lorsque je dépasse Marly avant d'effectuer un virage serré.

C'est plutôt vibrant comme sensation. Le contraste entre l'atmosphère glacée et les muscles qui s'échauffent est grisant, sans parler de la concentration demandée pour les atterrissages et les gestes détaillés pour chaque voltige. Lorsque je termine une vrille en l'air, Marly me regarde en croisant les bras, plantée sur ses patins ;

« Peuh, dit-elle. Facile. Je peux t'en faire quatre de suite des comme ça.

-Bien sûr, lui souris-je.

-Je t'assure. Ça arrive toujours quand tu ne regardes pas. »

Je me contente d'acquiescer en passant devant elle en souriant.

Marly n'est pas trop nulle en patin, mais elle possède moins de flexibilité. Par moments, dans ses gestes, on dirait que ses membres sont robotisés et rouillés, alors que tout l'exercice consiste à effectuer un spectacle plein de grâce, en

requérant en parallèle beaucoup d'explosivité et de muscles. C'est un sacré paradoxe que Marly a du mal à comprendre.

Mais elle me bat dans bien d'autres domaines, alors elle peut au moins me laisser gagner à celui-là.

Madame Hermary a toujours trouvé cela plutôt amusant d'analyser les affinités qui se créent entre tel enfant et tel autre. Marly et moi ne sommes pas des opposés complets, mais nous avons nos différences, à commencer par le physique. Je ressemble plus à un fantôme translucide, tandis qu'elle possède des cheveux charbons, une peau un peu bronzée et des yeux couleur gadoue. Marly n'aime pas son nez. Elle le trouve un peu bossu, pas très fin. Elle en parle souvent comme d'une carotte au beau milieu de la figure d'un bonhomme de neige. Je trouve justement que ça va bien avec le reste de sa figure, mais elle m'écoute jamais.

Voilà une autre caractéristique qui nous définit ; tandis que je connais mes limites, Marly est une Mademoiselle je sais tout. Elle a effectivement raison la plupart du temps, mais à la moindre erreur, c'est une mauvaise perdante.

Si on posait la question à Marly, elle dirait que je ne crois en rien.

C'est la vérité, dans un sens ; Marly a toujours été la rêveuse de notre binôme. Je suis plus terre à terre et elle, c'est une fille qui a la tête dans les nuages. Je lui ai depuis longtemps délaissé ce rôle avec plaisir.

Mais même en étant aussi raisonnable qu'un être humain puisse l'être, car nous sommes des êtres de logique, l'esprit de *homo sapiens* est fait pour être perdu. Malgré toute la prévoyance et l'anticipation mise en vigueur, par des

personnes méthodiques et sensées, la vie reste un courant contre lequel personne ne peut lutter.

À la fin, tout le monde perd, partageant le même destin.

C'est à cause de cette certitude lointaine, à laquelle se compilent des millions d'incertitudes quotidiennes, que la peur s'intègre de manière fondamentale dans le cœur humain.

Nous sommes des êtres de doutes, autant que des êtres de foi.

Et c'est pour cela qu'en m'éloignant du lac, ce soir-là, j'ai jeté un regard en arrière pour faire un vœu, juste au cas où.

MARLY

Tous les lieux possèdent leur trouble-fête ; les classes d'écoles, les lieux de travail et les orphelinats.

Mordicus est le nôtre. On peut le qualifier d'oiseau de mauvais augure. Il n'est pas gothique, mais avec des cheveux noirs en bataille, ses cernes sous les yeux et son perpétuel air maladif, il en possède un peu l'aspect. L'impression se renforce avec ses vêtements, composés d'une panoplie de tee-shirt noir, pantalon noir, veste noire, bonnet noir, gants noirs, écharpe noire, ce qui noie son corps tout frêle sous des couches de plombs.

À l'Orphelinat, nous ne regardons pas beaucoup la télévision, et comme la bibliothèque est spectaculaire, beaucoup d'entre nous lisent. Mais s'il fallait nommer un record à battre, le nombre de pages mitraillé par les yeux de

Mordicus ferait exploser le compteur. Il se balade toujours avec un bouquin sous le bras. Au petit-déjeuner, aux activités, pendant les disputes et en se baladant dehors. Ce soir-là, en rentrant du lac, nous le croisons qui revient d'on ne sait où, alors qu'il nous rejoint sur la Rue Bancale. C'est ainsi qu'a été baptisé la rue principale du patelin dans lequel nous sommes exilés.

Encore trois pâtés de maisons et nous atteindrons le Manoir. On peut déjà apercevoir ses tourelles couvertes de neige qui dépassent des autres bâtisses. Ses fenêtres sont illuminées par les feux de cheminées qui brûlent dans chaque pièce. Je n'ai jamais qualifié le Manoir de maison, peut-être par principe, mais je sais que techniquement, lorsque je le vois, le sentiment qui m'envahit est celui qu'on est censé ressentir lorsqu'on arrive bientôt chez soi.

« Qu'est-ce que tu fiches ? demande Joan à Mordicus, peinant à extirper ses bottes de la poudreuse.

-Je marche.

-Je veux dire, avant. Où est-ce que tu es allé ?

-C'est un secret.

-Il n'y a pas de secret à l'Orphelinat, » réplique Joan parce que c'est vrai.

Nous connaissons tout sur tout le monde et un secret s'évante si rapidement en ce lieu qu'il n'a pas le temps d'être qualifié de secret. Les informations fusent rapidement entre trente enfants et le fait de grandir ensemble nous oblige à connaître tous les détails et les caractéristiques de chacun, qu'on le veuille ou non.

Seulement, Mordicus réplique ;

« Il y en a bien plus que tu ne le crois. »

Avec cette affirmation, il me regarde. Ses yeux restent rivés sur moi trop longtemps, alors je commence à me sentir inconfortable dans ma propre peau. J'ai envie de me gratter comme si des fourmis couraient le long de mes bras.

Au lieu de ça, je lance ;

« Quoi ? J'ai oublié de me présenter il y a seize ans ? Zut alors, enchanté, c'est Marly. »

Je m'avance en tendant la main, et Mordicus secoue la tête en levant les yeux au ciel. Il me traite de débile dans sa tête puis se concentre de nouveau sur sa progression.

Survivre à un trajet hivernal peut se révéler plus rude que prévu. Je ne compte plus le nombre de fractures de poignets dues à une chute sur les plaques de verglas. En plus, avec autant d'enfants, quand ce n'est pas l'un qui est malade, c'est l'autre. Et quand ce n'est pas l'autre, c'est le suivant, et ainsi de suite.

Vous m'avez comprise.

Avant de pénétrer dans le hall, Joan et moi secouons nos blousons trempés dehors. Seulement ensuite, nous rejoignons l'entrée et les accrochons au porte-manteau. Mais de son côté, Mordicus se dirige aussitôt dans le salon, laissant de grosses empreintes de neige sur le sol. J'en connais un qui va se coltiner le nettoyage pour deux semaines lorsque la Directrice l'apprendra. Joan et moi ne rejoignons le salon qu'après avoir déchaussé nos chaussures et rangés nos patins à glace dans le coffre dédié à cet effet. Mordicus est déjà affalé sur l'un des canapés, son bouquin sous le nez et les chaussures dégueulasses sur la table basse.

« Enlève tes pieds de là, le sermonne Pooja.

-Mmh. Suis occupé. Une minute. »

Il n'en fait rien, alors elle se plante devant lui en croisant les bras.

« Et que fais-tu ? Tu l'as lu soixante fois ce bouquin. Quoi ? La fin a changé, peut-être ? Le roi Arthur meurt à chaque fois, tu sais. Toute ta volonté n'y changera rien. »

Pooja est l'aînée de notre groupe. Elle a dix-huit ans. Pour rire, elle dit qu'à trente-six ans, qu'elle sera toujours là et qu'elle mourra dans ce salon. Je ne trouve pas ça très drôle.

Ça me rappelle à chaque fois qu'aucune adoption n'a été demandée en cinquante ans. Je soupçonne même Madame Hermary d'être secrètement une ancienne orpheline du Manoir.

Je me suis perdue dans mes pensées alors je n'ai pas suivi le reste de l'argumentaire, mais finalement la voix de Pooja retient de nouveau mon attention. Elle soupire en dénouant les bras, et désigne Mordicus d'un geste vague ;

« Tu deviens une vraie plaie avec le temps, Mordicus. Tu ne fais jamais tes devoirs, tu ne parles jamais de projet, d'un métier futur... N'as-tu donc aucune ambition ? »

Je crois que Mordicus rêvait qu'on lui pose ce genre de question pour pouvoir répondre la phrase suivante avec un rictus nonchalant ;

« Oh tu sais, je me connais tellement, à présent... Ça fait un moment que je n'ai plus d'attentes envers moi-même. »

Pooja finit par sortir de la pièce en serrant des dents et des poings.

C'est au petit-déjeuner le lendemain que nous remarquons Mordicus, assigné aux corvées de dressage de table. À la tête qu'il fait, Madame Hermary lui a rappelé les règles de la vie commune nécessaires au bon fonctionnement de l'Orphelinat. Je trempe ma tartine beurrée dans mon chocolat chaud, lorsque des cris retentissent au-dehors. Joan se rend aussitôt à la fenêtre ;

« Qu'est-ce qu'ils ont tous ? » grommelle-t-elle.

Lorsque je me range à ses côtés, j'aperçois un groupe de filles au bout de l'allée de l'Orphelinat.

Elles piaillent et les voix montent de plus en plus dans les aigus. Une chose sur laquelle Joan et moi nous rejoignons, c'est notre curiosité dévorante.

Nous sommes obligées d'aller voir ce qui se passe, tandis que d'autres restent au chaud. Ils attendront notre retour pour que nous leur annoncions ce qui a déclenché tant d'excitations chez le groupe de la relève ce matin.

L'Orphelinat possède une adresse et par conséquent, il possède également une boîte aux lettres. Il s'agit d'un rectangle en fer, décoré de petites gravures qui représentent des hiboux, le tout monté sur un pied en bois.

La boîte aux lettres se trouve au bout du jardin, à moitié ensevelie sous la neige.

Chaque matin, un groupe est désigné pour aller y jeter un coup d'œil pendant le petit-déjeuner.

En cinquante ans, la Directrice n'a jamais reçu une seule lettre.

Jusqu'à aujourd'hui.

Joan et moi, les manteaux à moitié enfilés, nous retrouvons devant le cube de métal, alors que les filles s'agitent sans que je ne comprenne un mot de ce qu'elles disent.

En approchant, j'appréhende.

Pour la première fois depuis des décennies, elles ont trouvé une enveloppe.

Cette dernière repose toujours dans le cube, blanche, parsemée de quelques mots manuscrits.

Du courrier pour l'Orphelinat. En soit, c'est déjà suffisamment étrange.

Mais en plus, il m'est adressé.

Car en effectuant un nouveau pas en avant, je déchiffre le destinataire.

Pour Marjorie.

DEUX

JOAN

Tous les êtres humains veulent être extraordinaires.

C'est pourquoi j'espère accomplir quelque chose de remarquable avant d'atteindre l'âge adulte. Je crains qu'une fois la majorité dépassée, je rate le créneau qui me permette de me distinguer des autres et que je sois simplement un humain parmi les milliards qui grouillent sur terre.

Certaines personnes se fichent d'être ordinaires, pas moi.

Mais je n'ai pas encore trouvé dans quel domaine je me démarquerais et ça commence à être urgent. J'ai seize ans alors le compte à rebours est enclenché.

Marly n'a pas besoin de faire des efforts pour être hors du commun.

Ça fait partie d'elle.

Je mentirais si je disais ne jamais en avoir été jalouse. C'est pour ça que j'ai volé son stylo magique à l'âge de huit ans.

Mais la Directrice m'avait pris à part, dans son bureau situé sur la gauche du hall. Cet endroit est stratégique, lui permettant de travailler tout en surprenant ceux qui auraient l'idée de déguerpier sans prévenir. Elle nous avait surpris Marly et moi plus d'une fois dans nos tentatives de faire le mur.

Nos plans n'étaient jamais allés plus loin que l'allée de l'Orphelinat ; le voisinage ne possédant pas de véhicules autres que des calèches, les options d'escapade sont limitées. Les charrettes sont traînées par des hongres, des chevaux aux poils drus, courts sur pattes et aux sabots énormes. Ils sont costauds et à l'aise dans ce climat rude. À l'âge de sept ans, Marly a essayé d'en voler un qui appartenait à la ferme, au bout de la rue Bancale. Cet acte, malgré sa défaite, lui avait valu des congratulations pendant trois semaines, la classant directement dans la catégorie des enfants aux forts caractères. Madame

Hermery disait que c'était une mauvaise chose, mais tout le monde pouvait voir qu'elle mentait ; les têtes de mules sont appréciées malgré leurs mauvaises actions parce qu'elles sont différentes et qu'elles osent sans se soucier des conséquences.

Si certains parlaient d'enfant difficile concernant Marly, beaucoup la considéraient comme courageuse. Je voulais ça.

Je voulais être brave alors la Directrice m'avait fait venir dans son bureau et m'avait expliqué quelque chose à propos de l'amitié. Elle avait dit ;

« Ne considère pas les qualités de Marly comme une menace. Vois-le plutôt comme un atout. Vous êtes une équipe. Ce que Marly n'a pas, tu le possèdes et ce que tu n'as pas, elle te l'apporte.

-Sauf qu'elle a tout et que moi je n'ai rien.

-Elle possède peut-être un certain génie, mais également une peur plus profonde. Tu la calmes. C'est important, comme rôle. Et la seule raison pour laquelle les gens apprécient Marly lorsqu'elle fait des bêtises, c'est parce que tu es la personne qui leur montre qu'elle n'est pas si mal intentionnée.

-Je ne veux pas être utile qu'à Marly, mais aussi à moi-même.

-Je ne parle seulement de Marly. Je parle de tout le monde ; tu les vois tels qu'ils sont. Cela inclut les aspects agaçants et les aspects merveilleux. Marly est peut-être intelligente, mais tu comprends mieux les gens.

-Et elle comprend mieux le monde.

-Peut-être bien. » avait concédé la Directrice.

Je n'avais rien dit pendant un moment, puis Madame Hermery avait repris ;

« L'amitié ne peut pas être basée sur une compétition constante. Se comparer les uns aux autres est inévitable, car nous sommes humains. Mais n'en donne pas un côté péjoratif. Au lieu de vous diviser, cela devrait consolider vos liens. Marly tient beaucoup à toi. Tu lui permets de garder les pieds sur terre. »

Je tapotais mes doigts sur le rebord du bureau en chêne. La Directrice s'est alors penchée en avant ;

« Maintenant, qu'est-ce que ce stylo a de si spécial pour l'avoir volé ? »

J'ai fait la moue, hésitant à confirmer mon larcin, avant de finalement plonger la main dans la poche de mon pantalon et en sortir l'objet dépouillé. J'ai posé le stylo sur le bureau et remis mes mains dans les poches ;

« L'encre est invisible. C'est utile pour écrire des messages confidentiels.

-Mais comment peut-on lire des mots invisibles ? »

-C'est à la fois tout bête et ingénieux, ai-je expliqué en haussant les épaules. Il suffit d'approcher le papier à la lueur d'une bougie, puis le message se dessine grâce à la chaleur de la flamme. »

La Directrice a paru réfléchir un instant avant de me désigner le stylo ;

« Rends-le à son digne propriétaire. La gentillesse est une force, Joan. Plus qu'une faiblesse, crois-moi. »

J'ai un peu rechigné pour la forme, mais j'ai récupéré le stylo et quitté l'office.

L'après-midi même, j'ai rendu le stylo à Marly sans m'excuser pour autant.

Faire des choses bien était suffisant ; je n'avais pas envie de m'humilier en plus.

Deux jours plus tard, elle me l'offrait. Quand je lui ai demandé pourquoi, Marly a répliqué ;

« Cadeau de meilleure amie. »

Les conseils de Madame Hermary ont pris un tout autre sens.

Je voulais toujours accomplir quelque chose de remarquable, et lorsque cela arriverait, ce serait explosif.

Mais il fallait que cette action soit purement bienfaisante.

J'allais être reconnue pour avoir accompli quelque chose de profondément gentil.

MARLY

J'ai hérité de la chambre dédiée à Marie-Antoinette. C'est sans doute la raison pour laquelle je rêve si régulièrement de décapitation.

S'il faut savoir une chose à propos de l'Orphelinat, c'est que les tableaux ont des yeux. Ils vous suivent lorsque vous marchez dans les couloirs, vous contemplent quand vous dormez et vous jugent sur tout ce que vous faites.

Je sais qu'il s'agit seulement de personnes faites de peintures et de papiers, et si cela ne me rassurait pas, je sais qu'elles sont mortes des siècles auparavant, mais elles me hantent. Surtout Anty.

« Arrête de l'appeler comme ça, » a murmuré Joan alors que je lui désignais un portrait de Marie-Antoinette accroché sur le mur est.

Nous avions alors douze ans et nous colorions sur des feuilles, allongées sur mon lit, préparant l'anniversaire de Pooja.

« J'y peux rien, ai-je répliqué en me retournant sur le dos. C'est à croire qu'elle peut lire mes pensées.

-Elle n'existe même pas.

-Je sais. »

J'ai regardé un moment Joan, gribouillant sa propre feuille, puis mes yeux se sont posés sur le carton rangé au fond de la pièce. L'emballage cadeau reposait encore sur le sol, intact.

Demain, la cuisine serait envahie de rires et de musique. Pooja se tiendrait en bout de table pendant que nous lui ferions tous passer nos cartes d'anniversaire et nos cadeaux respectifs. Cette année-là, Joan et moi avons décidé de choisir le présent ensemble.

Depuis sept ans, Pooja porte toujours les mêmes vieilles godasses. Elles sont de qualités parce qu'on ne peut plaisanter avec des chaussures dans ce coin du monde. Le mauvais temps permanent oblige un équipement résistant.

Mais nous l'avions vu lorgner il y a peu sur les bottes bleues de la fille de l'épicier. Alors le matin même, j'avais échangé une des belles lampes du bureau de Madame Hermary. Manque de chance, pendant la transaction, la fille de l'épicier avait laissé échapper la lampe sur le sol et cette dernière s'était brisée à ses pieds. Décrétant alors notre contrat caduc, la fille avait désiré récupérer les chaussures. Nous nous étions rebiffées.

Il y a quelques heures, alors que Joan et moi avions regagné le Manoir, l'épicier était venu toquer à la porte de l'Orphelinat, furieux. Madame Hermary aussi, avait vu rouge. Elle a dit que nous étions idiots. Mais elle a quand même donné une seconde lampe à l'épicier, ce qui nous a permis de conserver les chaussures.

Alors qu'il tournait le dos pour reprendre la direction de la Rue Bancale, la Directrice s'était tournée vers nous et nous avait dit ;

« Ce n'est pas de l'approbation. Un cadeau ne vaut pas un délit. Ce n'est pas parce qu'on a une bonne intention qu'on peut faire de mauvaises choses. »

Elle nous a cependant laissé un sursis le temps que l'anniversaire de Pooja soit passé, avant de nous punir.

Allongées sur le lit avec nos coloriage, nous profitons ainsi de nos dernières heures de liberté.

Les cartes terminées, nous avons recouvert le carton de son emballage cadeau et le lendemain, Pooja nous a dit que c'était son cadeau préféré. Elle ne l'a pas dit devant les autres pour ne pas les blesser, mais c'était gentil de sa part.

Notre punition a consisté à faire le ménage chez l'épicier pendant un mois. Nous l'avions mérité, mais le châtiment a été plus cruel que la Directrice ne l'avait imaginé.

La fille de l'épicier et ses frères faisaient exprès de pourrir l'établissement après notre départ pour que le lendemain, leur père nous tire les oreilles pour notre manquement au devoir.

Au point qu'un jour, j'ai fait semblant d'être malade, laissant Joan s'y rendre seule.

Pendant cette même journée, je me suis éclipsée de ma chambre. Sortant en douce par la fenêtre qui surplombe l'immense porche de l'entrée Ouest, j'ai traversé de la Rue Bancale jusqu'à l'épicerie. En face, se trouve un vieux lavoir que plus personne n'utilise. Il se compose d'une bassine rectangulaire taillée à même la roche, au-dessous d'une vieille pompe à eau en fer forgée. Je me suis installée sur son rebord. Un chat noir qui traînait là tous les jours n'a pas tardé à me rejoindre. Nous avons tous les deux les yeux rivés sur la vitrine de l'épicerie où Joan se prenait la raclée de sa vie. On ne pouvait pas entendre les mots prononcer, ni les cris, mais j'en devinais facilement la teneur. Avant la fin de la journée, je suis revenue dans ma chambre. Un peu plus tard, Joan a pénétré dans le hall de l'Orphelinat, de la farine dans les cheveux, des coquilles d'œuf accrochés à son blouson et les chaussures couvertes de jus de pomme. Madame Hermary m'a directement demandé dans son bureau. Lors de mon avancée depuis mon étage jusqu'à son office, les tableaux ne m'ont pas lâché du regard.

« Tu te sens mieux ? a demandé la Directrice alors que je m'installais dans le siège face à ses yeux plissés.

-Mmh. Bien mieux. »

Elle a gardé le silence un instant, avant de reprendre, tranquillement ;

« Un petit conseil, Marly... Prends garde à ton égoïsme. Tu risquerais de terminer ta vie seule. »

Anty me chuchotait la même chose depuis la première nuit où j'avais dormi dans cette maudite chambre.

Comme Madame Hermary attendait une réponse, je n'ai rien répliqué.

JOAN

Marly et moi n'avons pas toujours été amies.

Je ne sais pas à quel âge, exactement, nous sommes arrivés à l'Orphelinat. Je ne me rappelle cependant pas avoir remarqué Marly avant mes six ans.

À cette période, j'étais une petite sauterelle, endossant le statut de pipelette de la tablée. Pooja, adolescente à ce moment-là, me disait souvent de la fermer, ce que la Directrice lui réprimandait souvent, plus par la manière vulgaire de le formuler plutôt que par complète désapprobation. Je parlais beaucoup. Je fatiguais les gens. J'étais Joan.

Et puis il y avait Marly. C'était la silencieuse, la petite souris qui restait dans son coin, écoutant plus que ne participant et davantage plongée dans les bouquins de la bibliothèque en compagnie de Mordicus. Elle ne se chamaillait pas avec les autres dans des batailles de coussins et ne participait pas aux lancées de boules de neige dans le jardin. Elle répondait plutôt par onomatopée et je ne crois pas lui avoir adressé un seul mot jusqu'à ce qu'un jour, elle vienne vers moi. Vêtue d'un pyjama trop grand, elle m'a tendu un livre, prononçant les paroles suivantes.

« Je crois que tu aimes dessiner.

-Euh... oui, ai-je répondu en acceptant le bouquin.

-Ça parle de dessin.

-D'accord. »

J'ai tourné les talons, le livre à la main. J'étais presque arrivée à la porte quand j'ai remarqué que Marly n'avait toujours pas bougé, plantée au milieu de la pièce.

« Je vais faire du patin à glace sur le lac avec Pooja, ai-je lancé. Tu veux venir ?

-Je ne sais pas en faire.

-Nous non plus. Pas encore, en tout cas. »

Marly a hoché la tête et entamé mon pas.

Puis les jours se sont enchaînés et nous avons appris à nous connaître, à faire des bêtises et à en payer le prix, ensemble.

Je me rappelle de la fois où nous avons reçu une punition de l'épicier après le vol des bottes de sa fille. La peine a duré un mois, et lorsqu'elle a touché à sa fin, j'étais bien contente de me réveiller aux aurores pour mon premier jour de liberté. Me faufile dans les couloirs, je me suis directement rendue jusqu'à la chambre de Marly. Son lit étant vide, je suis descendue voir dans la cuisine, mais elle ne prenait pas son petit-déjeuner non plus. Pooja m'a aperçu et avertit qu'elle l'avait vu enfiler ses chaussures et quitter l'établissement il y a déjà trois heures.

La veille au soir, nous avons parlé de faire du patin à glace. S'y était-elle rendue sans m'attendre ?

Engouffrant un pain au chocolat et avalant une gorgée de jus d'orange, je me suis rapidement sauvé dans le hall. J'ai enfilé mon manteau, sauté dans mes bottes et je suis sortie. Il était exclu que je prenne mes patins à glace. J'allais démontrer à Marly à quel point elle me blessait.

J'ai quand même couru le long de la Rue Bancale, déterminée à atteindre le lac gelé en un temps record, mais arrivée au bout du dernier pâté de maison, des cris m'ont interpellé. Ils ne provenaient pas de l'épicerie mais du côté opposé. J'ai seulement eu le temps de tourner la tête pour voir la fille de l'épicier tomber en arrière dans le lavoir. Ses frères y croupissaient déjà. Il était de notoriété publique que le lavoir était devenu obsolète il y a déjà quelques décennies et ne servait à présent que de toilettes publiques pour chats. Ces derniers faisaient leurs besoins dans la couche de sable qui tapissait le fond. Marly y avait ajouté de l'eau, ce qui avait créé dans le lavoir un mélange de sable, d'excréments et de liquide devenu marron, très peu ragoûtant. Cette dernière se tenait debout, les bras croisés, tandis que les enfants de l'épicier pataugeaient dans la bassine, les cheveux et les vêtements dégoulinants. Marly m'a finalement remarqué. Ses yeux se sont illuminés ;

« Coucou ! a-t-elle lancé en avançant vers moi. On va faire du patin à glace ? »

Mon regard a dévié de son visage enthousiaste pour se poser sur les malheureux couverts de crotte de chats. Lorsque mes yeux sont revenus sur Marly, je souriais ;

« Oui. Allons-y. »

MARLY

Madame Hermary parle toujours des relations humaines, comme des liens qu'il faut tisser.

« Tisse des liens avec tes pairs, Marly. Ils ne mordent pas... enfin pour la plupart. » m'a-t-elle régulièrement répété, alors que je grandissais sans prononcer un mot.

Entre Pooja, Maddie, Jeanne, Charles, Mordicus, Cora et les vingt-quatre autres enfants de l'Orphelinat, je me suis un jour promise de régler la chose de manière scientifique.

Statistiquement, sur trente personnes, il était obligatoire que l'une d'entre elles me paraisse moins pénible à supporter que les autres. J'ai décidé d'en faire l'expérience avec Joan, que je ne connaissais que très peu.

Tout ce que je savais d'elle, c'était qu'elle dessinait correctement. En l'espionnant lors de sessions se déroulant dans l'arrière-cours du Manoir, j'ai également appris qu'elle se débrouillait au tir à l'arc. En revanche, toutes ses notes de musique sonnaient faux lors des séances de piano obligatoires avec Madame Hermary et elle détestait les brocolis.

J'ai basé mon amitié potentielle sur peu de faits et pourtant, c'est sans doute parce que mes informations étaient incomplètes que cela a fonctionné.

Jusqu'à Joan, je n'avais jamais compris la métaphore de la Directrice. Cela a alors pris davantage de sens, comme si au fil des années, les fils qui me reliaient à elle s'enroulaient autour de mon cœur, devenant plus solides. À présent, ces derniers tiraient dès qu'une dispute nous contrariait et la douleur s'envolait lorsque nous étions ensemble.

Ainsi, lorsque mes doigts se posent sur l'enveloppe et la saisissent, la première pensée qui me vient à l'esprit, m'est inhabituelle. Je ne me demande pas ce que ce bouleversement va représenter pour moi. Je me demande ce que cela va engendrer pour nous.

Tandis que mes yeux glissent vers Joan, Betsie avance et me tire par la manche.

« Tu ne l'ouvres pas ? »

Je grimace et fourre l'enveloppe dans la poche de mon manteau. Puis je recule, obligeant les enfants dans mon dos à s'écarter.

« Je vais marcher. » lancé-je.

Je tourne les talons et m'éloigne dans la Rue Bancale. Je passe devant quelques maisonnettes, trois boutiques, l'épicerie et m'éloigne vers la forêt. Les habitations ne sont bientôt plus que de vagues silhouettes dans mon dos.

Devant, s'étend une prairie de neige interminable bientôt avalée par les bois. J'atteins l'orée et m'y engouffre. Je n'ai pas l'intention de me rendre jusqu'au lac, mais je suis le chemin qui y mène.

Le bruit étouffé de mes pas dans la neige m'aide à oublier momentanément la bombe qui repose dans la poche gauche de mon blouson. Je me force à relever la tête pour observer le paysage et laisser mes pensées s'y perdre quelques instants. Ces bois sont principalement composés de sapins, donc excepté quelques troncs nus, la plupart comporte des feuillages fournis sous lesquels ploient des amas de neige.

Lors de températures particulièrement basses, la neige se cristallise sur les branches, et quand la lumière du soleil passe à travers, le paysage devient grandiose.

Dans ces moments, on a vraiment l'impression que la magie existe.

En cet instant, par ailleurs, j'ai très envie cela soit vrai. Je me doute déjà que cette lettre va saccager ma vie, et peut-être ai-je également conscience qu'il en sera de même pour tous les résidents de l'Orphelinat. N'est-ce donc pas le moment idéal pour y croire ?

MORDICUS

Lorsque nous grandissons, nous décevons.

Notre image évolue, en s'améliorant par certains aspects et en se détériorant par d'autres.

Je pourrais affirmer sans l'ombre d'un doute que ce sont les enfants préférés de Madame Hermary et lesquels se trouvent tout en bas du classement.

Mais la Directrice est douée pour donner l'impression d'être équitable. Les gens y croient presque. J'y croirais presque.

Mais la Directrice n'a aucune idée du nombre d'indices qu'elle délaisse derrière elle. Je ne suis pas le seul à discerner l'ampleur des incohérences qu'elle nous raconte, mais je suis certain d'être l'unique personne à ne pas nier en bloc ce qui se passe.

Du coin de l'œil, j'observe les autres enfants dans le salon.

Plongé dans mon bouquin, je relis les passages que j'ai annotés au crayon et les questions qui fourmillent entre les pages. Je ne possède pas le tableau global. Il me manque encore quelques séquences du film, mais je me rappelle de certaines choses.

Madame Hermary et ses paires pensent que nous sommes tous amnésiques.

Elles sont persuadées que nos souvenirs se sont envolés avec notre enveloppe corporelle, et qu'une fois cette dernière retombée en poussière, tout le reste a également disparu.

Mais les choses ne s'arrêtent pas là. Ils ne nous ont pas tout enlevés. La preuve, je me souviens de quelques instants. Pas suffisamment pour savoir exactement ce qui s'est passé, mais assez pour comprendre qu'on nous raconte des mensonges.

Depuis que j'ai compris que l'Orphelinat repose sur des illusions, j'ai du mal à me connecter aux autres. On dirait qu'ils préfèrent rester dans l'ignorance plutôt que de creuser et découvrir un squelette.

Nous avons grandi ensemble, et pourtant, nous avons faits des choix différents. Encore deux ans en arrière, je m'entendais très bien avec Pooja, et Marly m'appréciait beaucoup aussi.

Mais entre-temps, je suis devenu quelqu'un d'autre et elles aussi. Elles ne me comprennent pas, ou du moins, pas encore.

Bientôt, j'apporterais la preuve ultime. Tout le monde saisira à quel point cet endroit est étrange. Pour l'instant, je me contente des réprimandes. Elles pensent simplement que j'ai grandi, parce que l'âge oblige à évoluer, des parts de nous se transforment tandis que d'autres disparaissent à jamais. L'ancienne version de nous-même s'émiette.

Nous mourrons alors aux yeux des autres, mais aussi aux nôtres.
Surtout aux nôtres.

Je ne suis plus celui que j'étais, et peut-être même, ne l'ai-je finalement jamais été.

TROIS

MARLY

Coucou, c'est moi.

La lettre commence de cette façon. Mes yeux ne quittent pas les mots, qui noircissent le papier.

En rentrant tout à l'heure au Manoir, tout le monde m'attendait dans le salon. Personne n'a osé émettre une quelconque hypothèse, comme si l'enveloppe renfermait une substance empoisonnée.

J'ai préféré m'isoler avant de l'ouvrir. Je sais déjà que les écrits dissimulés à l'intérieur m'atteindront davantage que du poison.

C'est pourquoi, seulement une fois dans ma chambre, sous les yeux des tableaux de Anty et des miens, que je me résigne à ouvrir la boîte de Pandore. La lettre ne renfermait peut-être pas l'espoir, mais c'est en tout cas l'impression que j'en avais.

Tandis que mon regard parcourt de nouveau le paragraphe, je cherche un nom et jusqu'à la fin, je crois qu'il apparaîtra. Cependant, l'expéditeur ne désire visiblement pas que je le contacte. Il ne me dit pas qu'il m'aime, il ne me dit pas que je lui manque et n'explique pas pourquoi il m'a abandonné.

Après avoir relu la lettre plusieurs fois, je commence à saisir que je me suis fourvoyée, parce que dès la mention de mon prénom sur l'enveloppe, mon inconscient a tout de suite pensé à ma famille biologique. Je parie qu'il en est de même pour les autres. Chacun des orphelins, le salon, en bas, est sans doute persuadés que mes parents viendront bientôt me chercher. Mais je n'y compterais pas. Cette lettre n'évoque rien de tout cela. Elle transmet, au contraire, un message curieux qui ne signifie rien pour moi.

Coucou, c'est moi.

Les prochains jours seront énigmatiques. C'est normal et nécessaire.

Souvent, lorsque certaines choses deviennent confuses, l'essentiel devient très clair.

Tu découvriras des informations abominables et tu devras les taire à tout le monde. Mais tout ira bien parce que je serais là pour toi, d'accord ? Qu'importe ce qui se passe, tu auras toujours une personne de confiance à tes côtés.

Un bruit résonne à la porte de la chambre. Quelqu'un toque contre le bois.

« Marly ? » appelle la Directrice.

Je me dépêche de ranger la lettre sous mon oreiller et récupérer un bouquin qui traîne sur le sol. Je m'avance vers la porte et l'ouvre. Madame Hermary, haute et sévère dans son uniforme noir, me toise de haut en bas.

« Comment te sens-tu ? »

Je fronce les sourcils comme si je trouvais la question bizarre.

« Comment ça ? »

Madame Hermary grimace :

« Les enfants m'ont sauté dessus dès que j'ai franchi les portes de l'Orphelinat.

Ils m'ont dit ce qu'il s'était passé. Tu as reçu une lettre, c'est exact ? »

Je n'ai pas réfléchi en cachant la lettre sous mon coussin. Je ne réfléchis pas davantage lorsque je mens de manière éhontée.

« Oh, ça. Ne vous en faites pas. C'est une blague de Joan.

-Une blague ? » répète la Directrice comme si elle n'avait aucune idée de ce que signifiait ce mot.

J'acquiesce avec un rictus ;

« Une plaisanterie, si vous préférez. Allez, avouez que c'est drôle. Elle a réussi son coup. Ça fait jaser tout le monde. »

La Directrice m'observe encore un instant, avant de céder ;

« Très bien. N'oublie pas que nous avons un cours de tir à l'arc dans une demi-heure.

-C'est noté. » répliqué-je.

Les yeux de Madame Hermary s'attardent dans ma chambre par-dessus mon épaule, à croire que la lettre va surgir jusqu'à elle comme par magie. Lorsque sa silhouette s'éloigne enfin dans le couloir, je referme la porte et m'y adosse.

Mon regard vagabonde jusqu'à mon oreiller.

Je vais devoir trouver un meilleur endroit pour dissimuler mes secrets. Le premier endroit où Hermary ira fureter, profitant de ma présence au cours de tir à l'arc, ce sera ici.

J'ignore d'où me vient cette intuition, mais elle est intense. Je m'approche à pas lents de mon lit, dépose le livre sur la couette et récupère la lettre. Le papier me paraît très froid.

En relisant les lignes, je comprends que je ne possède aucune intuition. Avant que la Directrice ne se pointe à ma porte, les dernières phrases ont sans doute retenu l'attention de mon esprit, et ce, d'une manière inconsciente.

La lettre se termine ainsi ;

Je t'écris tout cela avant de partir, parce que je préfère te prévenir. Cet endroit n'est pas ce que tu crois. C'est un passage.

MORDICUS

« Qu'est-ce qui te fait croire qu'on trouvera des réponses ici ? demande Joan à Marly.

-Parce que chaque fois que j'ai une question, Madame Hermary me dit d'aller jeter un coup d'œil à la bibliothèque.

-Tu sais, dit Joan, ces textes sont écrits par de vrais gens. Ça veut dire que c'est une bibliothèque de la connaissance humaine, et pas du savoir universel.

C'est *pas* magique, Marly.

-Ça vaut le coup d'essayer.

-Souvent, j'ai l'impression que tu es stupide...

-Oh, attends, trouvé.

-... avant que tu ne me prouves que tu as toujours raison sur tout. » termine Joan en levant les yeux au ciel.

Les filles tournent dans un deuxième rayon de livres. Je recule pour éviter qu'elles ne me remarquent, mais mon coude percute une étagère, mes pieds se prennent dans une pile de bouquins laissée sur le sol et je tombe en arrière dans un amas d'ouvrages. Lorsque mes yeux se lèvent, les deux filles m'observent. Elles me font face, bien campées sur leurs jambes.

« On peut t'aider à nous espionner, Momo ? lance Marly.

-Je...

-Tu n'es pas très doué, cela dit, relève Joan. N'en fais pas ta vocation.

-C'est pas ce que... »

Betsie choisit ce moment pour surgir et nous annoncer que le cours de tir à l'arc ne va pas tarder à débuter. Les filles hochent la tête et s'éloignent. Marly porte une pile de livres entre les bras, mais je n'arrive pas à en distinguer un

seul titre. Le temps que je me remette sur pieds, elles sont déjà sorties de la bibliothèque.

Grommelant en mon for intérieur, je m'oblige à aller me préparer pour le cours. Je grimpe les escaliers jusqu'au second étage, entre dans ma chambre et enfille la tenue de sport adéquate.

Cela comprend une tunique serrée pour éviter les vêtements volants susceptibles de s'accrocher à l'arc, mais également des gants en cuir, dont les manches s'étirent jusqu'aux avant-bras, agrémentées d'une palette de protection pour que la corde ne claque pas sur le bras, porteur de l'arc. Nous sommes également obligés de porter un casque en cuir en cas de flèches perdues. Ce dernier, malgré la sangle pour le régler, me tombe toujours sur les yeux.

En rejoignant ma porte, je passe devant le miroir et mon regard intercepte celui de mon reflet. On dirait un croque-mort qui a revêtu la tenue d'un gladiateur ou pour faire simple, j'ai l'air ridicule, comme toujours.

Lorsque je regagne le jardin-arrière de l'Orphelinat, les quinze élèves d'aujourd'hui s'y trouvent déjà, incluant Joan et Marly.

Sans les regarder, je saisis l'arc et le carquois remplis de flèches qui me sont attribués pour la leçon. Je me poste en rang à côté de Marly. Joan est sur sa droite et me lance un mauvais regard. Je n'ai jamais apprécié Joan, mais j'ai toujours estimé Marly ; elle est plus intelligente que la plupart d'entre nous. C'est une qualité qui entre dans mes critères de considération.

« J'ai entendu dire que tu avais reçu une lettre, lancé-je, l'air de rien.

-Mmh. C'était juste une blague, grommelle Marly en encochant une flèche.

-Une blague ?

-Oui. Une blague.

-Vraiment ?

-Une blague. Une plaisanterie. Une galéjade. Un canular. Reçu ? »

D'un geste, elle tend sa corde et vise les cibles qui se trouvent à plusieurs mètres à l'autre bout du jardin enneigé.

« De qui ? » insisté-je.

Marly tire et la flèche s'enfonce dans la partie jaune du cercle, la plus à l'extérieur. À côté, la cible de Joan en comporte déjà trois au centre. C'est la meilleure élève de ce cours. L'adjointe de la Directrice l'encense à chaque bilan du mois.

On ne me congratule jamais pour le nombre de bouquins que je lis et pourtant, je m'interroge sur laquelle de ces activités est la plus utile ? Dans quel contexte, aurions-nous l'obligeance d'utiliser un arc et des flèches alors que Monsieur Brunnec de l'autre côté de la rue possède un Glock 44 ? Madame Hermary dit que c'est pour travailler l'esprit et la précision. Je réplique qu'il y a les livres pour ça. Pooja ajoute que ça rentre dans le cadre du Manoir et de nos attelages de chevaux.

Cette dernière, pourtant l'ainée de tous, se croit souvent dans un roman. Les histoires de fées de Madame Hermary lui ont monté à la tête après toutes ces années. Si je lui disais avoir croisé une licorne en revenant au Manoir ce matin, pas sûr qu'elle remette en question ma fable.

Marly encoche une nouvelle flèche. Je me rends compte qu'elle n'a toujours pas répondu à ma question ;

« Une blague de qui ? répété-je.

-De Joan.

-De Joan ? »

Marly me jette un coup d'œil agacé ;

« Je parle elfique ou quoi ? Oui. *Une blague.* Oui. *De Joan.* »

La tête de Joan dépasse de la silhouette de Marly, tel un coucou jaillissant de son horloge.

« Ou peut-être est-ce de toi ? lance-t-elle. Tu as l'air de trouver cet événement si intéressant. »

Je lève les yeux au ciel ;

« Bien sûr que je suis curieux. C'est la première lettre de l'Orphelinat depuis cinquante années. C'est troublant pour tout le monde. Elle doit forcément contenir des informations importantes. »

Marly finit de tirer, rate encore, puis se tourne vers moi ;

« Tu sais ce que je trouve de troublant ? C'est que tous les autres m'ont seulement demandé ce qu'avait dit ma famille et que toi, tu n'y fais pas référence.

-Tu ne m'en as pas laissé le temps. » dis-je après une pause trop longue.

Marly fait mine de se gratter la tête avec l'embout de son arc, comme si elle réfléchissait.

« Alors tu crois que ce courrier provient de mes parents ?

-Euh... tu ne viens pas de dire qu'il venait de Joan ? balbutié-je.

-Tu sais quoi ? reprend Marly avec un drôle de sourire. Peut-être que tu peux essayer de te mettre à ma place, Momo ? Tu es le premier suspect de la liste.

-Je peux me permettre de te demander pourquoi ?

-Depuis des mois, tu bassines tout le monde en répétant que nous n'avons pas de famille et que nous n'en avons jamais eu, glisse Joan.

-Aurais-tu changé d'avis ? enchaîne Marly. Et nous sommes quoi, selon toi ?

Des robots ? Des fantômes ? »

Marly m'embrouille le cerveau avec son inquisition. Je secoue la tête, cherchant quelque chose qui pourrait l'interpeller. L'Adjointe vient à notre hauteur et me reproche de ne pas avoir encore exercé.

Je m'excuse et me concentre sur ma cible. Je n'ai jamais atteint le centre de toute ma vie. Je n'ai aucune attente. Marly et Joan m'ignorent de leur côté, focalisées sur leurs gestes.

« Vous avez raison, dis-je finalement, les yeux rivés sur le centre rouge. Je vous espionnais. »

Je relâche la corde qui vibre et envoie ma flèche strier l'atmosphère jusqu'à s'enfoncer en plein milieu de la cible.

J'entends l'Adjointe de la Directrice qui me félicite depuis l'autre bout du jardin. Je me tourne vers les filles. Les regards de Marly et Joan passent de la cible à moi. Je plante mon arc dans le sol, le bras tendu comme si je tenais un spectre très puissant et répète :

« Dans la bibliothèque, je vous espionnais. »

Marly plisse les yeux, essayant de comprendre ce que je cherche à faire en avouant la vérité et j'y viens ;

« Parce que je remets les choses en question, enchaîné-je. Je sais que la lettre est importante. Je sais qu'il ne s'agit pas d'une blague.

-Vraiment ? grince Marly. Le meurtrier passe aux aveux ? »

Je secoue la tête ;

« Depuis quand le premier suspect de la liste est-il le véritable coupable ? »

Marly et Joan échangent un regard, puis cette dernière grommelle ;

« Mmh, c'est ce qu'un bon assassin dirait pour se dédouaner de sa mauvaise farce.

-Une mauvaise farce ? dis-je avec un sourire. Si vous tenez vraiment à faire avaler ce bobard aux autres, il faut être plus convaincantes, les filles. Marly s'en sort bien, mais tu mens comme un pied, Joan. »

Joan redresse le menton, les yeux étrécis ;

« Et toi tu...

-Joan, la coupe Marly en m'observant. Mordicus... tu as toujours été certain de... la possibilité de certaines choses.

-Ne me dis pas que tu crois un seul mot qui sort de sa bouche ? » proteste Joan. Je l'ignore et me concentre sur Marly.

Pour la première fois, je vois dans ses yeux, une expression que je n'ai aperçu jusqu'ici, que dans le reflet de mon miroir. C'est la certitude qu'il existe quelque chose de plus grand, quelque chose qui n'est pas si évident à remarquer, quelque chose qu'on doit apprendre à voir avec des yeux qui sont seulement habitués à regarder ce qui se trouvent juste sous le bout de son nez.

« Est-ce que tu peux nous aider ? demande Marly. À découvrir ce qui est caché ?

-Marly... hésite Joan.

-Oui, dis-je. Je suis même doué pour ça. »

A SUIVRE...